ESSAIS
DE GÉOGRAPHIE,
DE POLITIQUE,
ET D'HISTOIRE,

Sur les Possessions de l'Empereur des Turcs en Europe.

Divisés en trois parties;

Par M. L. C. D. M. D. L. D. G. D. C. D. M. L. C. D'A.

Pour servir de suite aux Mémoires du Baron de Tott.

A LONDRES.

Et se trouve A PARIS,

Chez Poinçot, Libraire, rue de la Harpe, près S. Côme.

1785.

OBJETS
GÉNÉRAUX
CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

PREMIERE PARTIE,

Qui renferme une deſcription géographique & hiſtorique des poſſeſſions de l'empereur Turc en Europe.

I. IDÉE générale de l'Empire Ottoman; ſon origine en Aſie & en Europe.

II. De la Turquie d'Europe; ſa diviſion.

III. De la partie ſeptentrionale de la Turquie d'Europe, diviſée en dix grandes provinces.

La Petite-Tartarie; ſa poſition & ſa diviſion; habitans & ſouverain; époque & hiſtoire de la vaſſalité de ces états; de la nature du pays; des mœurs & des uſages des Tartares;

villes & fortereſſes de la Tartarie continentale, appartenantes au grand-ſeigneur ; villes & fortereſſes de la Crimée appartenantes au kan, & celles qui appartiennent à l'empereur Turc dans cette preſqu'isle ; réflexions ſur l'intérêt que le gouvernement Ruſſe a dû avoir de s'emparer de la Tartarie, ou de la rendre indépendante de la Porte.

La Beſſarabie ; ſa poſition & ſes villes principales.

La Moldavie ; étendue de cette province ; ſa poſition ; ſon ſouverain particulier ; anecdote concernant le czar Pierre Ier ; ſes villes principales ; détail hiſtorique ſur la ville de Choczin & les lignes qui l'environnent.

La Valaquie ; ſes places les plus remarquables.

La Croatie.

La Boſnie.

La Dalmatie.

La Servie.

La Bulgarie.

La Romanie.

IV. De la partie méridionale de la Turquie d'Europe, diviſée en quatre grandes provinces.

La Macédoine ; ſes villes principales.
L'Albanie.
La Livadie.
La Morée.

V. Des isles de la Grece ou de l'Archipel, appartenantes aux Turcs.

L'isle de Candie ; ſa diviſion ; ſiege & priſe de cette isle par les Turcs.
L'isle de Négrepont.
Les isles Cyclades.
Les isles Sporades.
Les isles de l'Archipel ſituées ſur les côtes d'Aſie.

VI. Des isles de la Méditerranée appartenantes aux Turcs.

L'isle de Rhodes.
L'isle de Chypre.

SECONDE PARTIE,

Contenant un détail très-étendu ſur la Conſtitution militaire des Turcs.

I. De la milice des Turcs en général, & des différentes eſpeces qui la compoſent.

II. De l'infanterie Capiculy.

Des Janiſſaires ; leur origine ; la formation de leur corps ; leurs armes ; leurs officiers ; leurs recrues.
Des canonniers.
Des armuriers.
Des porteurs d'eau.

III. De la cavalerie Capiculy.

Des Zaïms & des Timariots.
Des Spahis.

IV. De l'infanterie Serratculy.

V. De la cavalerie Serratculy.

VI. Des Tartares ; de leur maniere de s'aſſembler & de faire la guerre.

VII. Des officiers ſupérieurs de la milice des Turcs.

Du grand-viſir.
Du ſéraskier.
Des pachas.
Des beyglierbeys.
De l'aga des Janiſſaires.
Du reis-effendi ; du tefterdar ; du caïmakan ; du dupichi-bachi.

VIII. De l'ordre de camper des Turcs.

IX. De la discipline observée dans les camps des Turcs.

X. Des marches des armées Turques.

XI. De la manière de combattre des Turcs.

XII. De la marine des Turcs.

XIII. Tableau général & historique de la constitution militaire de l'empire de Russie.

XIV. De la marine Russe.

TROISIEME PARTIE,

Contenant le détail historique des principaux événemens de la guerre de 1768 entre la Russie & la Porte.

ORIGINE de cette guerre ; préparatifs pour la campagne de 1769.

Campagne de 1769 en Moldavie.

Campagne de 1770.

Campagne de 1770 sur mer.

Campagne de 1771.

Conquête de la Crimée par les Russes.

Campagne de 1772.

Campagne de 1773.

Derniere réſolution de la cour de Ruſſie au ſujet des négociations qui ſe traiterent au congrès ds Buchareſt en 1772 & 1773.

Manifeſte de la Porte ſur la repriſe d'armes après la diſſolution du congrès de Buchareſt au mois de mars 1773.

Campagne de 1774 ſur le Danube.

Traité de paix entre la Ruſſie & la Porte, conclu au camp de Chiuſcive-Cainardi, le 26 juillet 1774.

Manifeſte de S. M. l'impératrice de Ruſſie ſur les motifs qui l'engagent à s'emparer de la Crimée, rendu au mois d'avril 1783.

ESSAIS

ERTUGULES ou ORTHUGULES, prince de Natolie, Parthe d'origine, fut pere d'Ottoman, chef de la maison impériale Ottomane. Il mourut en 1289.

1. OSMAN ou OTTOMAN I, fouche des princes Turcs d'aujourd'hui, conquit la plus grande partie de la Natolie, & établit en 1303 fa réſidence à Pruſe, qui devint ainſi la capitale de ſes états. Il eut d'une de ſes femmes, fille d'un prêtre mahométan, un fils nommé Orchan, qui lui ſuccéda. Il mourut en 1327.

2. ORCHAN, ſultan en 1327. † 1358, âgé de 80 ans. La femme dont il eut les enfans qui ſuivent, étoit *Théodore*, fille de Jean Cantacuzene, empereur Grec.

SOLIMAN, mort à la chaſſe en 1358, deux mois avant ſon pere.

3. AMURATH I, ſultan en 1358. † 1389. Il eut d'une de ſes femmes, nee princeſſe de Moldavie,

4. BAJAZET I, ſultan en 1389, fait priſonnier par Tamerlan en 1399; ſe fait mourir lui-même en 1402. Laiſſa, d'une princeſſe de Servie, ſa femme, les quatre ſultans ſuivans.

5. JOSUE ou ISSEM, ſultan en 1399; aſſaſſiné par ſon frere en 1403.

6. SOLIMAN I, ſultan en 1403; aſſaſſiné par ſon frere en 1410.

7. MUSA, ſultan en 1410; aſſaſſiné par ſon frere en 1413.

8. MAHOMET I, ſultan en 1413. † en 1422; eut pour fils & ſucceſſeur,

9. AMURATH II, ſultan en 1422 † 1451. Son fils fut,

MUSTAPHA, aſſaſſiné par ſon frere en 1424.

10. I. MAHOMET II, né en 1430, ſultan en 1451. S'empare de Conſtantinople, & ſe fait proclamer empereur en 1453. † 1481. Bajazet ſon fils lui ſuccéda

CALIXTE-OTTOMAN, baptiſé à Rome ſous le pontificat de Calixte II. † en Autriche 1474; avoit été fiancé à *Lucre*, fille de Michel, comte de Hohenfeld.

11. II. BAJAZET II, né en 1438, empereur en 1481. † 1512.

ZIZIME, baptiſé à Rome & † empoiſonné en 1495.

ACHMET, étranglé en 1512.

CORCUT, étranglé en 1512.

12. III. SELIM I, né 1474, empereur en 1512. † 22 ſept. 1520.

13. IV. SOLIMAN II, né en 1496, empereur en 1520. † 4 ſept. 1566. Deux de ſes femmes, dont une Circaſſienne & l'autre qui ſe nommoit *Roxelanne*, lui donnerent les quatre fils ci-après.

MUSTAPHA I, étranglé par ordre & en préſence de ſon pere en 1553.

14. V. SELIM II, né en 1526, empereur en 1566. † le 13 décembre 1574.

BAJAZET ſe retire en Perſe, où il eſt étranglé en 1559.

ZANGUIR ſe tue lui-même en 1553.

15. VI. AMURATH III, né en 1548, empereur en 1575. † 18 janv. 1595. Il fut pere de 102 enfans.

16. VII. MAHOMET III, né en 1565, empereur en 1595. † 21 décembre 1603.

17. VIII. ACHMET I, né en 1587, empereur en 1603. † 15 novembre 1617.

18. IX. MUSTAPHA I, empereur en 1617, renfermé dans un cloître en 1618, remonte ſur le trone en 1622, remis en priſon en 1623, étranglé en 1639.

19. X. OSMAN II, né en 1601, empereur en 1618, étranglé par les Janiſſaires le 20 mai 1622.

20. XI. AMURATH IV, né en 1608, empereur en 1623. † 8 février 1640.

21. XII. IBRAHIM, empereur en 1640, étranglé par les Janiſſaires le 17 août 1648.

22. XIII. MAHOMET IV, né en 1640, empereur en 1648, dépoſé en 1687. † 4 janv. 1693

23. XIV. SOLIMAN III, empereur en 1687. † le 22 juin 1691.

24. XV. ACHMET II fut enfermé pendant ſa jeuneſſe, empereur en 1691. † le 6 février 1695.

25. XVI. MUSTAPHA II, né en 1659, empereur en 1695, dépoſé en 1703. † en avril 1707.

26. XVII. ACHMET III, né en 1670, empereur en 1703, dépoſé le 20 octobre 1730. † le 23 juin 1736.

MUSTAPHA-GUA voyagea en France & en Hollande. † à Bruxelles 3 mai 1729.

27. XVIII. MAHOMET V, né 18 ſe. 1696, emper. 20 oct. 1730. † 13 déc. 1754.

28. XIX. OSMAN III, né en avril 1699, emp. 13 déc. 1754. † 29 oct. 1757.

29. XX. MUSTAPHA III, le Pacifique, né le 20 dec. 1715, empereur 28 oct. 1757, proclamé le 3 nov. ſuivant. † 21 janv. 1774.

30. XXI. ABDUL-HAMID, né 20 mars 1725, renfermé dans le ſerrail pendant le regne de ſon frere, lui ſuccede comme empereur 21 janvier 1774, actuellement régnant.

SELIM, né le 24 déc. 1761.

MEHEMET-ALI, né le 21 août 1776.

HAMID, né le 7 oct. 1776.

TRCS.

nan, chef

s grande
ſes états.
ſuccéda.

ſuivent,

† 1389. Il
nceſſe de

même en

IET I,
413. † en
ur fils &

1424.

le ſous le

ESSAIS

DE GÉOGRAPHIE,

DE POLITIQUE ET D'HISTOIRE,

Sur les poſſeſſions de l'Empereur des Turcs en Europe.

PREMIERE PARTIE.

Deſcription géographique de la Turquie d'Europe.

I. *De l'Empire Ottoman en général.*

Idée générale de l'Empire Ottoman.

L'EMPIRE des Turcs eſt un des plus vaſtes empires de l'univers. Il s'étend en Europe, en Aſie & en Afrique. On lui donne 800 lieues du levant au couchant, & 700 du nord au midi. Les états qui le compoſent ſont diviſés en gouvernemens généraux & en pays tributaires, dont les ſouverains ſont vaſſaux de la Porte.

Ces gouvernemens généraux ſont au nombre de cinq en Europe, dix-huit en Aſie, & un en Afrique ; mais tous ſont diviſés en pluſieurs autres gouvernemens particuliers, que l'on nomme *ſangiacats*.

Les pays tributaires ſont : en Europe, la Tartarie, la Moldavie, la Valaquie ; en Aſie, la Mingrélie, le pays d'Imirette, la principauté de Guriel, une partie de l'Arabie Pétrée, & une autre partie de l'Arabie Déſerte ; en Afrique, les républiques d'Alger, de Tunis & de Tripoli.

Origine de cet empire.

Les Scythes, habitans des bords du Tanaïs, étoient diviſés en pluſieurs peuplades, lorſqu'une d'entr'elles, que l'on nommoit celle des Oguziens, vint chercher ſur les côtes de la mer Majeure des établiſſemens plus commodes & plus fertiles que ceux qu'elle abandonnoit. On place cette émigration vers la fin du 13e ſiecle de notre ere. Sogut, bourg de Myſie, devint le chef-lieu de cette colonie nouvelle, qui ne s'établit point par la force ni par le droit de conquête ; il paroît au contraire qu'Aladin, ſoudan d'Egypte & ſouverain de Myſie, reçut ces peuples avec plaiſir, puiſqu'à leur ſollicitation même, il leur donna pour les gouverner, *Dulzapes*, homme juſte & vaillant.

Orthogules ou *Erthugules*, fils de ce nouveau chef, lui ſuccéda : mais plus ambitieux que ſon pere, il fut un conquérant rapide. L'empire des Grecs, ébranlé par les ſecouſſes que lui donnoit le fanatiſme depuis pluſieurs ſiecles, menaçoit d'une ruine totale & prochaine. Orthogules crut le moment favorable pour jeter les fondemens d'une

monarchie nouvelle. Il attaqua & soumit à ses armes la plus grande partie des possessions des Grecs en Asie, parcourut ensuite les isles de l'Archipel, pénétra dans le Péloponese, pilla & ravagea tout ce qui s'offrit à lui dans sa course, & rentra dans ses états, chargé de richesses immenses, traînant à sa suite des milliers d'esclaves.

Ainsi les brigandages heureux de ce premier chef des Turcs servirent de fondemens à ce vaste empire, élevé par ses successeurs sur les ruines de celui des Grecs. Orthugules mourut en 1289, & laissa à son fils Ottoman ses richesses, & le desir de les accroître. C'est de ce même Ottoman, regardé comme le premier souverain des Turcs, que sortent tous les princes qui ont régné sur eux jusqu'à ce jour. En 1453, ils étoient déjà si puissans, qu'ils passerent de l'Asie en Europe, mirent le siege devant Constantinople, s'en emparerent, & y établirent le siege de leur empire. Depuis, ayant profité des discordes qui ont tant de fois divisé les princes chrétiens, ils étendirent leurs conquêtes jusque dans la Hongrie, après s'être rendus maîtres de toutes les provinces situées près de la mer Noire. C'est ainsi que s'est formée la Turquie d'Europe, dont on va donner la description géographique.

*

II. *De la Turquie d'Europe.*

On appelle ainſi cette partie de l'empire Ottoman qui a au nord la Ruſſie, la Pologne & la Hongrie; à l'occident, l'Allemagne, le golfe de Veniſe, & la mer de Grece; à l'orient, la mer de Marmara & la mer Noire, & au midi l'Archipel. Elle gît entre le 34 & le 46e degré de longitude, & entre le 36 & le 49e de latitude ſeptentrionale.

Diviſion de la Turquie d'Europe.

La Turquie d'Europe ſe diviſe en ſeptentrionale & en méridionale. La premiere renferme dix provinces, y compris les pays tributaires. Ces provinces ſont, la Petite-Tartarie, la Beſſarabie, la Moldavie, la Valaquie, la Croatie, la Boſnie, la Dalmatie, la Servie, la Bulgarie & la Romanie.

La partie méridionale contient quatre grandes provinces, ſavoir, la Macédoine, l'Albanie, la Livadie & la Morée avec les isles de l'Archipel ou de la Grece.

III. *Partie ſeptentrionale de la Turquie d'Europe.*

I. *De la Petite-Tartarie.*

La Petite-Tartarie eſt ainſi nommée pour la diſtinguer de la Grande-Tartarie d'Aſie. Elle eſt ſituée près de la mer Noire, entre l'embouchure du Danube à l'occident, & celle du Don à l'orient. Elle confine au nord, à la Ruſſie, à la Pologne & à la Moldavie. Son étendue eſt d'environ

200 lieues de l'eſt à l'oueſt, & de 90 du ſud au nord.

Diviſion de la Tartarie.

On la diviſe en ſeptentrionale & en méridionale. La partie du nord eſt habitée par les Tartares Nogaïs ou Nogaïski, peuples errans, diviſés par hordes, ou aſſemblées de familles qui obéiſſent à des Murſes ou Murſas, chefs de tribus.

De la Crimée.

La partie méridionale eſt proprement la Crimée, preſqu'isle de la mer Noire, qui n'eſt ſéparée de la partie ſeptentrionale que par un iſthme de deux lieues de largeur. La Crimée eſt le pays que les anciens appelloient la Cherſoneſe Taurique, *Taurica Cherſoneſis.* Les Tartares qui l'habitent ne ſont point errans comme les Tartares Nogaïs ; ils ſe ſont fixés dans des villes, des bourgs & des villages. Ils obéiſſent à un prince que l'on nomme *kan*, vaſſal de la Porte, & que l'empereur Turc pouvoit dépoſer à ſon gré, mais ſous la condition de ne lui donner pour ſucceſſeur qu'un prince choiſi dans la maiſon des Guehrais ou Kirais, la même qui eſt appellée à la ſucceſſion de l'empire Turc, dans le cas où la famille des Ottomans viendroit à s'éteindre.

Epoque de la vaſſalité des Tartares.

En 1188, les Tartares d'Aſie qui habitoient les environs du mont Immaüs, au-delà de la mer Caſpienne, paſſerent le Tanaïs & le Volga, s'étendirent ſur les côtes de la mer Noire, s'emparerent de la Cherſoneſe, pénétrerent enſuite dans le continent, & occuperent toute l'étendue de pays dont on vient de parler. Ils en furent longtems les maîtres ſans en rendre hommage à quelque monarque que ce fût.

Enfin, dans le seizieme siecle, une guerre civile donna des souverains étrangers à ces peuples très-peu faits pour en avoir. Le chef qui les gouvernoit alors s'appelloit Machmet-Kiray. Il étoit allié & ami des Turcs. Deux freres qu'il avoit entreprirent de le dépouiller de son autorité, & intéresserent à leur révolte Etienne Battori, roi de Pologne. Machmet redemanda les deux rebelles qui s'étoient retirés à la cour de Battori; mais la politique ne permit pas à ce roi de les livrer. Le kan crut alors devoir se ménager un médiateur, à qui sa puissance ne laissât point craindre un refus. Amurath III, son allié, fut prié de redemander les deux fugitifs au monarque Polonois. Etienne n'osa refuser un potentat si puissant & si redoutable : les deux freres de Machmet furent livrés au sultan. Amurath ne les eut pas plus tôt entre les mains, qu'il les regarda comme des otages de la fidélité du Tartare. Dès lors il entrevit tout ce que cet événement pouvoit avoir d'important pour lui-même. Machmet-Kiray réclamoit toujours les deux prisonniers. Une circonstance parut enfin le mettre au comble de ses vœux. Amurath étoit en guerre avec les Perses; il promit au Tartare que s'il vouloit conduire une armée contre ses ennemis, il lui remettroit, pour récompense de ce service, les deux traîtres qu'il redemandoit. Kiray arma en effet, mais inutilement : à son retour en Crimée, il ne retrouva point ses freres. Son impatience se changea en indignation. L'adroit Amurath sut en éluder les effets par des présens; mais

comme il prévoyoit qu'il faudroit enfin ou rompre avec ſon allié, ou lui accorder ce qu'il demandoit, les deux priſonniers furent gardés avec ſi peu de ſoin, qu'ils prirent la fuite & coururent ſoulever en leur faveur les Moſcovites & quelques hordes de Tartares. Le fier Machmet ne s'abandonna pas dans cette ſituation critique. Sans attendre le ſecours que l'ingrat Amurath lui avoit promis, & qu'il ne lui envoya point, il pourſuivit les troupes des factieux, les diſſipa entiérement, & crut ne pouvoir faire un meilleur uſage de ſes ſuccès que de tourner contre Amurath lui-même ſes armes victorieuſes. Amurath, politique auſſi délié que dangereux, tenoit dans les fers un Tartare nommé Oſſan, cœur farouche, eſprit vaſte, guerrier intrépide, à qui tout paroiſſoit permis, de ce qui pouvoit ſervir ſon ambition. Il lui rendit la liberté, le flatta de l'eſpoir de régner ſur les Tartares, s'il le ſervoit utilement contre Machmet, & lui confia le commandement des troupes qu'il fit marcher contre le kan. Ce prince aſſiégeoit Caffa : Oſſan joignant la ruſe au courage, commença par le contraindre à lever le ſiege, corrompit les principaux des Tartares, forma une conjuration dont le kan & ſes deux fils furent les victimes. Tous trois furent maſſacrés. Oſſan ſe fit reconnoître kan ; & pour remplir les conditions du traité fait entre lui & le ſultan, lorſqu'il en avoit reçu la liberté, il ſe rendit ſon vaſſal. Les Tartares, juſqu'alors indépendans, reconnurent un ſeigneur ſuzerain. Telle eſt l'époque de leur vaſſalité.

De la nature du pays.

La Tartarie en général eſt un pays ſtérile ; il ne faut en excepter que quelques endroits qui produiſent du blé en aſſez grande abondance. L'air y eſt mal-ſain, l'athmoſphere y étant ordinairement chargé de brouillards fort épais & très-froids. Ce pays, au reſte, eſt extrêmement peuplé, parce que la molleſſe & le luxe n'en ont point encore énervé les habitans.

Des mœurs & des uſages des Tartares.

Ils ont conſervé les mêmes mœurs, par conſéquent les mêmes plaiſirs, les mêmes goûts, la même vigueur que les Scythes, leurs agreſtes aïeux. Les meres lavent leurs enfans dans l'eau froide, au moment même où ils viennent au monde ; coutume peut-être quelquefois meurtriere, mais en général bien ſupérieure à ces alarmes mal entendues, qui, chez tant de nations de notre Europe policée, ſemblent conſacrer la vie des hommes à la molleſſe dès l'inſtant où elle commence. Point de nation plus endurcie à la fatigue que les Tartares. Dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, ils traverſent les fleuves à la nage ; & voici comment ils s'y prennent. Quand un Tartare veut paſſer une grande riviere, telle que le Boriſthene, il fait pluſieurs fagots de joncs & de roſeaux, les attache à deux perches, & forme ainſi une eſpece de petit radeau ſur lequel il place ſes habits, ſes armes, les harnois de ſes chevaux, & tout ce qu'il porte avec lui ; il attache enſuite à la queue de ſes chevaux ce pont factice : d'une main il ſe ſuſpend au crin de l'un d'eux, de l'autre il les conduit ; & lui-même dans l'eau juſqu'au

cou, passe le fleuve, malgré le froid, quelque violent qu'il soit. Le Tartare est d'une sobriété même rebutante à nos yeux. La chair de cheval fait ses délices. Il suffit qu'elle soit pulvérisée ou amortie entre la selle & le dos de son cheval, pour que ce mets soit pour lui une sensualité. Beaucoup de laitage & quelques légumes, de la farine de sarasin ou de millet, voilà sa nourriture la plus ordinaire.

Les Tartares ont adopté les opinions des mahométans & la religion de leur prophete; mais comme ils sont moins policés encore que les Turcs, ils sont aussi plus aveugles dans leurs préjugés, plus farouches dans leurs haines, en un mot, plus cruels & plus inhumains pour tout ce qui n'est point mahométan.

Villes & forteresses de la Tartarie continentale, appartenantes au grand-seigneur

La partie de la Tartarie occupée par les Tartares Nogaïs a eu ses limites fixées par le traité de Belgrade de 1739. Elle s'étend, suivant ce traité, depuis l'embouchure du Boristhene ou Dnieper, jusqu'à l'embouchure du Don ou Tanaïs, longe les frontieres de l'Ukraine au nord, & la mer Noire au midi. Il y a peu d'endroits remarquables, par la raison que ces Tartares sont toujours errans. Le peu de villes & forteresses qui s'y trouvent appartiennent aux Turcs, qui y mettent garnison, ou qui en font des entrepôts de commerce. Ces endroits sont :

KIMBOURN, sur le Dnieper, & à l'embouchure de ce fleuve dans la mer Noire. C'est une forteresse qui fut prise & rasée par les Russes en 1736;

mais les Turcs la rétablirent l'année suivante.

TZORNAJA-DOLINA, place peu recommandable par elle-même, quoique située sur les côtes de la mer Noire, près de la riviere de Calantzi; mais devenue célebre par la bataille qui s'y livra en 1736, entre les Russes & les Tartares.

PAWLOW, PAWLOWKI, ou PAULSBOURG, forteresse sur la riviere de Mius, à six lieues de la ville de ce nom, qui appartient aux Russes.

ASOPH, ASOFF, & en langue du pays ADSACK, place importante, à l'embouchure du Don, dans cette partie de la mer Noire que l'on nommoit autrefois *Palus Mæotis*, aujourd'hui mer de Zabache ou mer d'Asoph. Cette place, depuis le traité de Belgrade en 1739, sert de limites à la Tartarie & à l'empire Russe. Dans la guerre de 1736, les Russes ayant voulu pénétrer en Tartarie, attaquerent cette place par mer & par terre, la bombarderent pendant quarante-deux jours, & s'en rendirent enfin maîtres le premier juillet. Ce fut M. de Lascy qui commanda les Russes à ce siege. L'un des articles du traité de 1739 fut la démolition de cette forteresse.

Il faut remarquer qu'Asoph est sur les frontieres de la Circassie, à la rive gauche de l'embouchure du Don : ce qui a engagé plusieurs géographes à placer cette ville en Circassie.

Villes & forteresses de la Crimée,

Nous avons dit que les Tartares de Crimée n'étoient point errans comme les Tartares Nogaïs; on trouve même un très grand nombre de villes, de bourgs & de villages dans cette pres-

qu'isle ; mais les principaux endroits n'appartiennent pas également au souverain du pays : une grande partie est au pouvoir du grand-seigneur. Voici les lieux les plus remarquables de ceux qui appartiennent au kan :

CRIM ou CREMES, & en langue du pays BENDERKREMENDA, ville autrefois très-considérable, mais qui n'est plus remarquable qu'en ce qu'elle a donné son nom au pays. appartenantes au kan.

OR, PRÉKOP ou PÉREKOP, située sur le détroit de ce nom. On l'appelloit anciennement *Taphræ*. Elle est fameuse par sa position, ses défenses, & sur-tout par les lignes dont les Tartares la couvrirent en 1736. Trois fois les Russes s'en sont emparés, après avoir ruiné la place & les lignes ; mais elle fut rendue au kan par la paix de 1739. Nous aurons dans la suite occasion d'en parler plus en détail.

GENITZI, fort construit sur les bords de la mer Noire par les Russes eux-mêmes, lorsqu'ils entrerent en Crimée en 1736.

BACKASERAY, BACKSISERAY, ou BACIESARAY, résidence ordinaire du kan, que les Russes détruisirent en 1736. Ils brûlerent aussi le magnifique palais de ce prince, qui étoit construit dans le goût chinois.

ACHMETZET, ACHMETSCHET, ou SULTANSARAY, sur la riviere de Salgira. C'est la résidence du kelga-sultan & des principaux Mursses.

MACKUPA, lieu où le kan renferme ses trésors en tems de guerre.

KOSLOFF, sur la mer Noire, port riche & commerçant, environné d'une muraille très-épaisse, flanquée de tours, & précédée d'un fossé large & profond, taillé dans le roc.

KARASBASAR, sur le Karas, près des montagnes, grande ville qui, avant l'année 1737, étoit très-commerçante ; mais les dévastations des Russes ruinerent entiérement le commerce considérable qu'y faisoient alors les Grecs, les Juifs & les Arméniens.

KERTZ ou KERSCH, port sur la mer Noire, au pied d'une montagne très-escarpée. Cette place est environnée d'une muraille de vingt-deux pieds de hauteur. On y voit sept tours qui forment une espece de citadelle pour défendre le port. Sa position est si avantageuse, que quiconque voudroit se rendre maître du commerce de la mer Noire, doit auparavant s'emparer de ce port.

Appartenantes au grand-seigneur.

Les places les plus remarquables que l'empereur des Turcs possede en Crimée, sont :

BALUCLAWA, BALACKLAVA, ou JAMBOL, port sur la mer Noire, défendu par un château fort. C'est le lieu où l'on construit ordinairement les vaisseaux du grand-seigneur.

CAFFA, autrefois THÉODOSIE, belle & grande ville de commerce, située sur le détroit de son nom. Son port est un des meilleurs & des plus sûrs de ces côtes. Cette ville appartenoit dans le 15e siecle aux Génois, qui y faisoient un commerce considérable. Elle est ceinte de remparts fortifiés par six bons bastions, & couverts d'une artillerie nombreuse.

GENICALA ou YGNICALE, fort construit par les Turcs sur la mer.

LADDA & TAMAN, forteresses situées dans l'isle de Tammerow, près du détroit qui communique à la mer Noire, & que l'on nomme le Pas de Caffa, ou la Bouche de S. Jean. Ce détroit est le même que celui que les anciens nommoient le *Bosphore-Cimmérien.*

Réflexions sur l'intérêt que la Russie a dû avoir de s'emparer de la Tartarie ou de la faire rendre indépendante de la Porte.

(*a*) Il n'est point d'époque aussi intéressante pour l'Europe moderne, que celle de la découverte du Nouveau-Monde. C'est à ce moment que les intérêts des princes Européens changerent de face. On acquit une nouvelle maniere de raisonner & de calculer; le comptoir du négociant devint, sans qu'on s'en apperçût, le guide des cabinets des souverains. Combien d'autres changemens relatifs à cette époque! Pierre le Grand, qui sentoit que le commerce est un des objets qui méritent le plus l'attention d'un législateur politique, entreprit de faire pour ses peuples ce que le reste de l'Europe avoit essayé deux siecles plus tôt. Il s'occupa du soin de lier sa nation aux nations ses rivales, par les nœuds communs de l'intérêt & du commerce. Ses premiers essais l'enhardirent; mais engagé dans des guerres sanglantes, dans un tems

(*a*) Il convient d'observer que ce morceau a été composé plusieurs années avant la publication de l'ouvrage dont il fait partie, & ne peut que donner la meilleure opinion des lumieres de l'auteur; mais les éditeurs ont cru devoir y ajouter le dernier paragraphe.

où le grand ouvrage de sa législation eût demandé le calme le plus paisible, le premier malheur que ses établissemens éprouverent, fut qu'il ne put créer qu'une marine purement militaire. Ayant à combattre successivement la Porte, la Suede, la Pologne, il laissa à ses successeurs son exemple à suivre & ses travaux à perfectionner.

La situation de la Russie étoit d'ailleurs un obstacle bien grand à surmonter pour fonder un commerce considérable. Séparée de la Chine par des déserts affreux, tenant à des mers les moins navigables, limitrophe de la Tartarie, elle offroit autant d'écueils à surmonter que l'on tenteroit d'issues de commerce. Le seul moyen étoit d'assurer une navigation libre sur la mer Noire, le Pont-Euxin, & de là aux Echelles du Levant; mais les Tartares, maîtres de la Crimée & d'une grande partie des côtes de la mer Noire, étoient, par deux raisons, des ennemis redoutables. Alliés de l'empire Ottoman, ils devoient seconder son système politique; & la jalousie inquiete & sans doute bien fondée du gouvernement de cet empire ne devoit pas voir avec tranquillité un peuple nouvellement sorti des chaînes de la barbarie, tenter de joindre à ses forces naturelles celles que le commerce lui donneroit.

Le caractere même des Tartares étoit la seconde raison qui combattoit le projet de Pierre Ier. Ouvrir un commerce immense, sans avoir soumis ce peuple, c'étoit offrir à ses brigandages une proie nouvelle; c'étoit s'exposer à ne pouvoir compter

ſur les produits d'une flotte de vaiſſeaux marchands, ſans avoir dépenſé dix fois au-delà pour la protéger par une autre de vaiſſeaux de guerre. Il falloit donc, ou détacher les Tartares de l'alliance des Turcs, ou les conquérir. Le premier de ces deux moyens n'étoit rien moins que facile : même religion, même haine pour le catholiciſme ; longue habitude de combattre ſous les mêmes drapeaux ; tradition ancienne qui aſſure au kan la ſucceſſion au trône Ottoman, en ſuppoſant que la famille des ſultans vienne à finir. Que de motifs d'alliance pour deux peuples, à qui d'ailleurs un voiſin puiſſant ne pouvoit paroître qu'un rival dangereux !

On peut croire cependant que ſi la mort n'eût point enlevé trop tôt Pierre le Grand à la Ruſſie, il eût entrepris cette conquête. La fortune ou plutôt les reſſources de ſon génie l'avoient abandonné ſur les bords du Pruth. Il étoit alors auſſi malheureux, auſſi près de ſa perte que Charles XII, ſon rival de gloire, l'avoit été à Pultawa. Le ſéjour du roi de Suede à Bender eût favoriſé ce plan. Les Turcs chaſſés de la Valaquie ne l'euſſent pu empêcher de porter ſes armes aux embouchures du Danube & du Nieſter. Déjà maître d'Aſoph & de pluſieurs places ſur la mer de ce nom, il ſe montroit en conquérant dans la Tartarie. Une armée navale eût ſecondé les armées de terre : alors ſa nation pouvoit devenir commerçante. Tous ſes autres exploits n'euſſent pu égaler ce bienfait. Le vainqueur d'Arbelles étoit

moins grand en renverſant le trône de Darius ; qu'en fondant cette ſuperbe Alexandrie, devenue depuis le centre des richeſſes du monde connu. Mais Pierre ſe trouvant, le 31 juillet 1711, ſur les bords du Pruth, enfermé par l'armée des Turcs, n'échappa à ſa ruine entiere que par une foibleſſe, effet de l'avarice du général Turc. Alors toutes les places fortifiées par le czar ſur la mer d'Aſoph furent abandonnées par lui. Le traité de *Falezin* acheva cette paix, par laquelle Pierre perdit ſes conquêtes, le ſultan conſerva la Tartarie, & Charles fut privé de l'eſpoir d'humilier le fondateur de Pétersbourg.

La mort de Pierre le Grand a laiſſé ſon ouvrage à conſommer. Depuis Catherine, qui lui ſuccéda, la Ruſſie fut en proie aux diviſions. Pierre II ne parut qu'un inſtant ſur la ſcene du monde. Le prince Iwan, ſuccédant à l'impératrice Anne, n'a fait qu'un roſeau débile, ſacrifié à la violence d'un orage par une princeſſe inhabile, qui eut toutes les foibleſſes de ſon ſexe, ſans avoir aucune de ſes vertus.

Le regne d'Eliſabeth en fut un de douceur & de volupté, de molleſſe & de plaiſirs. L'infortuné Pierre III ne régna qu'un inſtant ; mais les peuples ſes voiſins n'eurent rien de commun avec ſes malheurs. Enſuite, la guerre de 1765 entre la Ruſſie & les confédérés de Pologne ayant intéreſſé le miniſtere Ottoman, Catherine II crut que le moment étoit venu de conquérir la Tartarie. Ses armées pénétrerent dans ce pays, le parcoururent

rurent plusieurs fois ; & l'effet enfin de cette guerre fut que Catherine eut la premiere la gloire de faire déclarer la Tartarie indépendante de la Porte. On trouvera ci-après le détail des campagnes de cette guerre mémorable, & le traité qui la termina. Enfin, cette illustre impératrice vient de commencer cette grande affaire, en obtenant du kan actuel une renonciation entiere à la souveraineté de la Crimée, moyennant une pension qui lui sera payée par la Russie.

II. *De la Bessarabie.*

Il faut comprendre sous ce nom tout le pays occupé par les Tartares de Budziack & d'Oczakow, & qui s'étend depuis l'embouchure du Danube jusqu'à celle du Boristhene, sur les côtes de la mer Noire. Ce pays appartient directement aux Turcs, quoiqu'habité par des Tartares. Il est divisé en différens sangiacats, savoir, celui d'Oczakow, celui de Bialogorod, & celui de Bender.

Le SANGIACAT d'OCZAKOW a à l'est les Cosaques Zaporow, au nord le palatinat de Braclaw, & au couchant le Niester, qui le sépare du sangiacat de Bialogorod. Ses endroits les plus considérables sont :

OCZAKOW, ville forte, située sur le Bog, & peu éloignée de la mer Noire. Les Turcs la prirent en 1737, & la rendirent aux Russes deux ans après.

DZIARKRIMENT ou KISIKERMEN, forte-

reſſe ſur le Dnieper, à quatre lieues de l'endroit où ce fleuve ſe décharge dans la mer.

Le SANGIACAT de BIALOGOROD eſt entre le Danube & le Nieſter, & touche du côté du couchant à celui de Bender. On y voit

BIALOGROD, BIALOGOROD, ACKERMAN, ou MONCASTRO, place très-forte ſur la mer Noire, à l'embouchure du Nieſter. Quelques ſavans ont prétendu que c'étoit l'ancienne *Tyras*, ou qu'elle avoit été bâtie ſur ſes ruines.

KILIA-NOVA, ſur le Danube, remarquable par ſes ſalines.

Le SANGIACAT de BENDER s'étend depuis le Nieſter juſqu'au Danube; il longe la Moldavie au couchant, & le ſangiacat de Bialogorod au midi.

BENDER, autrefois *Teckin*, en eſt la capitale & la réſidence du ſangiac. Elle eſt entourée de bonnes murailles & de foſſés paliſſadés. C'eſt la même ville où Charles XII ſe retira après ſa défaite à Pultawa.

III. *De la Moldavie.*

La Moldavie, que les Turcs appellent *Cara-Bogdan*, & les Allemands *Moldau*, eſt entre la Beſſarabie, la Podolie, la Volhinie, la Tranſilvanie, la Valaquie, & la Bulgarie. Le prince qui la gouverne ſe nomme vaïvode, deſpote ou hoſpodar. C'eſt le grand-ſeigneur, dont il eſt vaſſal, qui le choiſit parmi les chrétiens grecs, qui l'inveſtit, & qui peut le dépoſer à ſon gré. Ce prince envoie tous les ans à la Porte pour hommage 500 chevaux & 300 faucons.

Cette principauté peut avoir 120 lieues de longueur, sur environ 40 de large; elle produit d'excellens vins, & les meilleurs chevaux de l'Europe. Les principales rivieres qui l'arrosent sont le Serith & le Pruth.

Le Pruth sera à jamais célebre dans les fastes de la Russie. Pierre le Grand étoit en guerre avec les Turcs : il s'étoit avancé jusques sur les bords de cette riviere, où l'armée du grand-visir l'arrêta. Ce dernier, qui ne vouloit rien donner au hasard, se contenta d'enfermer le czar dans la position qu'il avoit prise, & de lui fermer tous les passages. Bientôt l'armée Russe se trouva affamée, & se feroit vu forcée de mettre bas les armes, sans l'adresse d'une femme qui sut tirer Pierre le Grand de ce pas dangereux. Cette femme, fille d'un simple sergent, étoit cette Catherine célebre, qui depuis a gouverné l'empire de Russie. Elle étoit secrétement mariée au czar : elle imagina de corrompre le visir par des présens & des promesses; elle y réussit. L'avare général retira les troupes qui fermoient les communications à l'armée Russe, & facilita ainsi sa retraite. Un service aussi important mérita à Catherine la couronne impériale. Pierre la reconnut pour son épouse, institua en son honneur l'ordre de Ste. Catherine, & la déclara son héritiere.

Anecdote concernant le czar Pierre I & Catherine son épouse. 1711.

Les principales villes de la Moldavie sont :

JASSI ou JAZZY, capitale, située sur le Pruth, & la résidence du prince. Cette ville est assez grande : elle est défendue par une citadelle. En 1739, le comte de Munich, après avoir forcé les

lignes de Choczin, & dissipé les Turcs qui les occupoient, forma le siege de Jassy, & força la garnison à se rendre prisonniere.

Soczowa, sur le Sereth, peu éloigné de Jassy, est une jolie ville sans défense, mais bien peuplée.

Choczin, sur le Niester, forteresse fameuse par sa situation, par les lignes qui l'entourent, & sur-tout par les actions célebres qui se sont passées sous ses murs. Comme cette place est le premier objet sur lequel les Russes ont toujours dirigé leurs premieres opérations dans les guerres qu'ils ont eues avec les Turcs, on donnera ici quelques détails sur sa position & sur ses défenses.

Description des lignes qui couvrent la forteresse de Choczin, & de la posirion de cette place.

Cette forteresse est infiniment plus recommandable par sa position avantageuse que par ses fortifications. Ce ne sont que de simples murs flanqués de tours : mais l'escarpement de la forteresse du côté de la campagne, est inabordable. La ville qui entoure la forteresse, dont elle semble n'être que le faux-bourg, est bâtie sur le penchant de la colline qui s'étend le long du Niester, en entourant à peu près la moitié de la montagne. Les maisons ne sont construites que de terre & de chaume. Des lignes qui forment un camp retranché depuis le Niester jusqu'au fort de Munich, rendent aussi Choczin une des plus fortes places frontieres des états du grand-seigneur. Ces fameuses lignes ont été tirées depuis très-long-tems : l'époque célebre de leur construction est un des événemens les plus mémorables du dix septieme siecle. Il donna une couronne, & en fit perdre une autre. En voici l'histoire.

Sigiſmond III régnoit en Pologne. Allié de l'empereur Rodolphe, il lui fournit des ſecours contre Bellem Gabor, prince de Tranſilvanie. Gabor forma une alliance avec les Turcs, & les attira dans cette province. Zolliewski, général Polonois, commandoit l'armée que Sigiſmond envoya contre les Turcs en Moldavie. Il étoit brave & expérimenté; mais la fortune n'eſt pas toujours du côté du mérite : ſon infanterie trop foible fut taillée en pieces; Zolliewski vit périr ſon fils à ſes côtés; lui-même fut percé de coups, & ne ſurvécut à ſa défaite que pour joindre l'horreur d'être outragé à la honte d'avoir été vaincu. Il eut la tête tranchée. Ce fut un trophée qu'on porta dans le ſérail du ſultan.

L'empire Ottoman étoit alors gouverné par un jeune prince qui avoit à peine quinze ans. Brave, beau & bien fait, il donnoit les plus heureuſes eſpérances. La perte que la Pologne venoit d'eſſuyer, lui parut une circonſtance favorable pour déclarer la guerre à Sigiſmond. En vain le Divan aſſemblé lui repréſenta les dangers de ſon entrepriſe, & les reſſources que les Polonois trouveroient dans leur courage. Le jeune ſultan ne termina l'indéciſion que la variété des opinions formoit dans ſon conſeil, qu'en courant, le poignard à la main, pour percer celui de ſes miniſtres qui paroiſſoit le plus oppoſé au deſſein qu'il avoit de faire la guerre. Ce trait de vigueur de la part du ſultan décida bientôt tous ceux qui auroient encore héſité. La guerre fut déclarée, & 292,000

hommes marcherent à la conquête de la Pologne ; ſous les ordres de ce jeune deſpote, qui tranquille dans ſa tente, faiſoit mouvoir d'un clin-d'œil ce nombre effroyable de combattans.

Sigiſmond, prince vertueux, mais foible & peu éclairé, chargea ſon fils Uladislas de défendre ſa patrie & ſon pere. Il lui donna pour commander ſous lui, Jacques Sobieski, un des guerriers de ces tems, que peu égalerent, & qu'aucun ne ſurpaſſa. Uladislas avoit les honneurs du commandement, Sobieski en avoit les devoirs à remplir. Il deſcendoit, par les femmes, de cet infortuné Zolliewski, qui avoit péri après avoir ſi longtems mérité de vaincre, & dont la tête rachetée du ſultan avoit été renfermée dans un même tombeau avec ſes deux fils, victimes comme lui de l'honneur & de l'infortune. Sobieski ne put voir ce tombeau ſans ſe ſentir pénétré de la vengeance dont les cendres des héros qu'il renfermoit lui impoſoient le devoir : auſſi fut-il fidele à ce devoir ſacré. Oſman, ſultan des Turcs, s'avançoit dans la Moldavie. Sobieski avoit à peine 65,000 hommes à lui oppoſer. Combattre l'ennemi en pleine campagne, eût été s'expoſer à une défaite certaine ; ſa petite armée eût été bientôt enveloppée. Il ſe rendit maître de Choczin ; & défendu par cette fortereſſe, il forma le deſſein d'attendre l'ennemi dans des lignes auxquelles il ſe hâta de faire travailler.

Elles s'étendoient depuis le pied de la montagne où Choczin eſt placé, juſqu'au Nieſter, à

une lieue & demie de la ville. Leur étendue se trouvoit être de près de trois lieues, parce qu'elles décrivoient un arc. Elles avoient cinq pieds de profondeur; de distance en distance on avoit pratiqué des demi-lunes pour y placer l'artillerie. Trois fois l'ennemi attaqua ces retranchemens avec les plus grands efforts; les Janissaires surtout, irrités d'une résistance si opiniâtre, se précipitoient au travers des plus grands dangers : plusieurs de leurs généraux périrent, après s'être élancés au-delà des retranchemens. Une quatrieme attaque fut plus malheureuse encore. Le jeune sultan, indigné de l'affront qu'il recevoit, la rage dans le cœur, & méprisant les Janissaires, dont il résolut dès lors d'abolir la milice, fit la paix avec les Polonois. Sigismond fut vengé, & Sobieski goûta la douceur d'un triomphe qui ouvrit à son fils le chemin du trône de Pologne. Pour Osman, livré aux fureurs d'une soldatesque effrénée, il éprouva le comble de la misere & de l'ignominie. Il fut enfin étranglé par les mêmes soldats dont il avoit voulu anéantir jusqu'au nom.

Cinquante ans après la victoire de Jacques Sobieski, les retranchemens de Choczin, déjà si célebres, le devinrent encore davantage. Mahomet IV étoit monté sur le trône des sultans. Michel, roi de Pologne, prince foible, indigne de son rang, accablé sous le poids de l'autorité royale, écrasé par le sultan, venoit de signer en 1672 à Boudchaz un traité ignominieux, qui rendoit tributaire des Ottomans cette république jadis si

fiere de ſon indépendance : mais Jean Sobieski, dont le génie triompha des terreurs de ſon roi timide & de ſa nation, fit déclarer nul ce traité honteux. Ce fut en attaquant 80,000 Turcs retranchés ſous Choczin, qu'il prévint le premier paiement du tribut auquel Michel s'étoit ſoumis. Trente mille Turcs périrent dans cette attaque ; les retranchemens & la fortereſſe furent emportés. Le foible roi Michel mourut la veille de cette victoire ſignalée : comme ſi le deſtin l'eût condamné à perdre la vie ſans avoir vu ſon déshonneur effacé.

En 1738, le général Munich ajouta pluſieurs forts à ces retranchemens, notamment celui qui porte ſon nom, & qui ſoutient & termine la gauche de ces lignes. Les Turcs les ont encore fortifiées depuis : de ſorte qu'elles forment aujourd'hui l'un des plus forts remparts de l'empire Ottoman.

IV. *De la Valaquie.*

La Valaquie eſt une province tributaire de l'empire Turc, gouvernée par un vaïvode ou hoſpodar, nommé par le grand-ſeigneur. La ſouveraineté de ce prince eſt auſſi précaire que celle de l'hoſpodar de Moldavie, & ſa vaſſalité plus dépendante encore. Il ne peut ſe diſpenſer de payer au grand-ſeigneur toutes les ſommes qu'il lui demande, le tribut auquel il eſt ſoumis étant arbitraire. La Valaquie s'étend le long du Danube,

ſur la rive gauche de ce fleuve qui la ſépare de la Servie ; elle a la Tranſilvanie à l'oueſt, & le bannat de Témeſwar ; au nord la Moldavie ; à l'eſt & au ſud la Bulgarie. Il y a peu de places fortifiées dans cette province. Elle peut avoir cent lieues de longueur, & à peu près autant dans ſa plus grande largeur. Ses villes les plus conſidérables ſont :

BUCHAREST ou BUKORET, réſidence de l'hoſpodar, ville médiocrement fortifiée, aſſez vaſte, mais mal bâtie. Elle eſt ſituée à peu près au centre de la province, & ſur la riviere de l'Embrovitz. C'eſt la réſidence d'un archevêque grec.

TERGOVISCK, TERWISCH, & encore TARGOVISCO, étoit autrefois la capitale de la Valaquie, & la réſidence du ſouverain. C'eſt une aſſez grande ville, mal conſtruite, & ſituée ſur le Jalonitz.

ARGISCH, ville ſituée ſur les frontieres de la Tranſilvanie, & défendue par un château conſtruit au haut d'une montagne.

ZERNIGRA, près du Danube, où l'on voit les ruines d'un pont conſtruit par Trajan, qui fut démoli par Adrien.

V. *De la Croatie.*

La Croatie étoit un royaume de peu d'étendue, ſitué entre la mer Adriatique & la Save, aux confins de la Carniole. On la diviſe en Morlaquie, qui appartient aux Vénitiens, & en Cor-

bavie, dont la partie orientale appartient à la maiſon d'Autriche, & la partie occidentale à l'empereur des Turcs. La portion de ce dernier eſt la moindre ; & la ville la plus conſidérable que ce prince y poſſede eſt

WIHITS, WIHACZ ou BIHACZ, fortereſſe recommandable par ſa poſition & ſes ouvrages.

VI. *De la Boſnie.*

La Boſnie étoit encore un royaume ſitué entre la Dalmatie & l'Eſclavonie. Elle tire ſon nom de la riviere la plus conſidérable du pays, & que l'on nomme *Boſna*. Elle appartient toute entiere au grand-ſeigneur : les principaux revenus qu'il en retire proviennent des mines d'argent qu'on y exploite. Le terrein y eſt ingrat : on y trouve une grande quantité de gibier. Cette province eſt gouvernée par trois ſangiacs, qui ont leurs départemens particuliers. Le premier comprend l'ancien comté de Banjalucca ; le ſecond, le comté de Sarajo ; le troiſieme, le comté d'Orach.

Dans le ſangiacat de Banjalucca, on trouve

BANJALUCCA ou BAGNALUC, grande & forte ville, ſituée ſur la riviere de Verbas. Le gouverneur ou ſangiac y fait ſa réſidence.

JAICZA, fortereſſe ſituée ſur les frontieres de la Croatie.

Dans le ſangiacat de Sarajo, l'on voit

SARAJO ou BOSNA-SERAI, grande ville très-commerçante, ſiege épiſcopal de l'évêque

latin de Bosnie. Le sangiac y fait aussi sa résidence.

Dans le sangiacat d'Orach, se trouvent

ORACH, ville la plus considérable du gouvernement.

CORNICH, ZWORNICK ou YVORNICK, ville très-bien fortifiée, & défendue par un bon château. Elle est située sur le Drinn. C'est un passage très-important, raison pour laquelle les Turcs la tiennent dans le meilleur état de défense.

VII. *De la Dalmatie.*

La Dalmatie, royaume fondé au septieme siecle par les Sclavons, est aujourd'hui partagée entre les Vénitiens, les Raguſois & les Turcs. Ce que ces derniers y possedent, consiste en plusieurs villes, parmi lesquelles on distingue les suivantes :

THERZEGOVINA, résidence du sangiac, grande ville, assez bien fortifiée.

NARENTA, ou NARENZA, située sur le golfe de Venise.

TREBIGNO, siege épiscopal, peu éloignée de Raguse, dont elle dépendoit autrefois.

ANTIVARI, place très-forte, située sur une montagne, au bord du golfe, & au pied de laquelle est le port. C'est la résidence d'un archevêque.

MOSTAR, bourg sur la riviere de Varente. Son port est l'ouvrage des Romains.

VIII. *De la Servie.*

La Servie eſt un royaume qui, depuis le traité de Belgrade en 1739, appartient entiérement aux Turcs. Elle eſt ſéparée de la Dalmatie & de la Boſnie par la riviere de Drinn ; de l'Eſclavonie, de la Hongrie & de la Valaquie, par la Save & le Danube : au midi, elle confine à la Macédoine, & à l'eſt à la Bulgarie. Son étendue eſt d'environ 120 lieues de longueur, ſur 60 de largeur. On la diviſe en quatre gouvernemens ou ſangiacats, qui ſont :

I. Le SANGIACAT de BELGRADE, où l'on trouve

BELGRADE, capitale de toute la Servie : les Allemands la nomment *Griechiſch Weiſſenbourg.* Elle eſt ſituée à l'embouchure de la Save ſur le Danube, & conſtruite ſur la pointe d'une colline. Elle étoit un des principaux boulevards de la chrétienté ; mais Soliman s'en empara en 1521. En 1688, les chrétiens la reprirent, & la reperdirent en 1690. En 1717, elle ſe rendit par capitulation, après la célebre bataille que le prince Eugene gagna devant ſes murs. En 1739, les Turcs l'obtinrent par le traité qui y fut conclu. Elle ſe diviſe en quatre parties, ſavoir, le haut château, la ville proprement dite, la ville d'Eau, & la ville des Raſciens ; au reſte, c'eſt une place dont la poſition eſt extrêmement avantageuſe pour le commerce.

Elle étoit autrefois dépendante du royaume de Hongrie, & en faiſoit le principal boulevard contre les efforts des Turcs. Le premier prince infidele qui l'attaqua, fut Amurat II. Ce monarque ayant paſſé le Danube en 1439, inveſtit Belgrade & la foudroya jour & nuit avec des canons de cent livres de balle. Dès les premieres attaques, une partie des fortifications fut abattue : les Turcs voulurent monter à l'aſſaut ; ils furent repouſſés. Un de leurs capitaines, nommé *Ali*, à la tête d'un corps de troupes, vint cependant à bout de ſe loger ſur le bord du foſſé : de ce poſte avantageux, il pénetre ſur la breche, en chaſſe les aſſiégés, s'avance dans la ville, dont il ſe croit déjà maître. Tout-à-coup les habitans ſe raſſemblent, fondent ſur les Turcs, les font ſortir par la même breche, & en maſſacrent un grand nombre. Amurat découragé leva le ſiege, & rentra dans ſes provinces.

Seize ans après, en 1455, Mahomet II, ſucceſſeur d'Amurat, le même qui avoit détruit l'empire de Conſtantinople, voulut couronner ſes exploits par la priſe de Belgrade. Il l'inveſtit par terre, tandis que ſes vaiſſeaux la bloquoient du côté du Danube. Ladislas, roi de Hongrie, campoit au-delà du fleuve. Ce prince, ne doutant pas qu'il ne perdît la place s'il n'écartoit les galeres de l'ennemi, fit monter ſur de grands bateaux l'élite de ſes troupes, & tomba ſur les Turcs avec tant de furie, qu'il prit vingt de leurs navires. Cette expédition lui rendit la communication de

Belgrade, où il fit entrer le fameux Jean Corvin, plus connu sous le nom d'Huniade, vaïvode de Transilvanie & gouverneur de Hongrie. Ce grand général étoit secondé par Jean Capistran, cordelier, envoyé par le pape Alexandre VIII, pour prêcher la croisade en Hongrie. Ce moine respectable, profitant en homme habile de la vénération que les troupes avoient pour sa personne, parcouroit les rangs, montroit aux soldats la couronne du martyre suspendue sur leur tête, & les rempliſſoit d'un zele religieux. Dans toutes les sorties, il se mettoit à la tête des combattans, le crucifix à la main; il se trouvoit partout où le danger étoit pressant; il obligeoit les guerriers à périr, plutôt que de reculer. Les troupes rentroient toujours victorieuses. Cependant l'artillerie musulmane faisoit des ravages horribles; déjà les remparts offroient une large breche. Mahomet ordonna l'assaut, conduisit ses troupes sur le bord du fossé, l'emporta, se jeta dans la ville, & fit commencer le pillage, sans éprouver de résistance. Le calme trompeur qui régnoit dans Belgrade étoit l'effet de la sagesse d'Huniade. Pour surprendre les Ottomans au milieu même de leurs succès, cet habile capitaine avoit rangé ses soldats en bataille dans une place écartée: ceux de la citadelle devoient, au premier son de trompette, se joindre à ceux qui, par son ordre, avoient abandonné la breche, pour tomber de concert sur les Turcs, & les envelopper. Le signal se fait entendre. Les Hongrois paroissent de tous

côtés. Les Turcs attaqués par-tout, ne ſavent où fuir ; la plupart périſſent ſans ſe défendre ; quelques-uns ſe précipitent dans les foſſés ; d'autres, en petit nombre, ſe retirent par la breche. En vain Mahomet veut les ſoutenir ; ſa valeur opiniâtre eſt contrainte de céder à la fortune des Chrétiens ; &, plus malheureux que ſon pere, il leve le ſiege de Belgrade, après avoir perdu un œil, la plus grande partie de ſon armée & de ſon artillerie. Le brave Huniade mourut quelque tems après de ſes bleſſures.

Tant d'efforts inutiles auroient dû décourager les Turcs ; mais plus la conquête de Belgrade étoit importante, plus elle excitoit leur ambition. Soliman II tourna ſes armes victorieuſes contre cette clef de la Hongrie. Il la bloqua de tous les côtés ; on mina les murailles ; on fit un feu continuel ; tous les jours on donnoit des aſſauts furieux ; enfin on fatigua tellement la garniſon, que, malgré la plus brave réſiſtance, elle fut forcée de ſe rendre l'an 1521.

Depuis cette époque, elle reſta ſous la domination des Turcs juſqu'en 1688, qu'elle rentra ſous l'obéiſſance de ſes anciens maîtres. L'empereur Léopold avoit mis à la tête de ſes armées Maximilien, électeur de Bavière. Ce général marcha contre Belgrade, battit les Turcs qui vouloient lui diſputer le paſſage de la Save, les pourſuivit juſques ſous le canon de la place, dont il forma le ſiege le 30 juillet. Après vingt-cinq jours de tranchée, le canon ouvrit les murailles de toutes parts ; on ſomma le commandant de ſe

rendre ; & sur son refus, l'assaut fut préparé. Le 6 septembre, entre cinq & six heures du matin, les troupes commandées défilent par cinq endroits différens. Le général Scharffenberg conduisoit l'attaque de la premiere breche, & Steinan celle de la seconde ; la troisieme devoit être emportée par le prince de Commerci ; la quatrieme, par le général Hautsler, & la cinquieme, par le général-baron de Pini. A dix heures & demie, tous ces corps se rallient au mot Eminanuel, & se jettent sur les Turcs avec tant de valeur, qu'ils les renversent & les poursuivent. Toute la garnison, composée de neuf mille hommes, réunit ses efforts pour arrêter les Allemands ; ceux-ci reculent, & cedent pas à pas le terrein : l'électeur s'apperçoit du désordre ; il court aux siens, suivi du prince Eugene, & tous deux l'épée à la main, ils crient aux fuyards : « Mes enfans, suivez-nous ; il faut » vaincre ou mourir. » Ils reviennent au combat. Eugene monte le premier sur la breche, à la tête des plus braves ; & tandis qu'il immole une foule de Musulmans, un Janissaire lui porte sur la tête un coup de sabre qui lui fend son casque ; le prince se retourne, pousse son ennemi, & continue de combattre. Les Turcs sont chassés des remparts, & les assaillans entrent dans la ville : la garnison se refugie en tumulte dans le château : les Impériaux qui la suivoient l'épée dans les reins, y entrent avec elle, & se saisissent des portes. Le combat recommence avec encore plus de fureur. Dans ce moment, l'électeur, qui donnoit

noit à ſes ſoldats l'exemple de l'intrépidité, reçoit un coup de fleche à la joue droite : le danger excite ſon courage, & bientôt ſa victoire eſt complete. Le ſang des Muſulmans inonde Belgrade ; on n'épargne ni le ſexe ni l'âge ; toute la garniſon eſt paſſée au fil de l'épée. L'électeur fit ceſſer le carnage, & reçut à compoſition les officiers Muſulmans. L'armée impériale perdit dans ce ſiege environ 4000 hommes, du nombre deſquels étoient le général Scharffenberg & le comte du Furſtenberg, major de cavalerie. Au reſte, elle fit un butin immenſe.

Cette fameuſe conquête répandit l'alégreſſe dans tout l'Empire ; mais à peine Léopold étoit-il entré dans Belgrade, qu'il ſe vit arracher de nouveau cette place importante. En 1690, le grand-viſir Kiceperli-Muſtapha, que l'on appelle autrement Kuprogli, ſe préſenta devant cette ville avec une armée redoutable. D'abord il ſe contenta de la bloquer ; mais enſuite, ayant appris que les Impériaux venoient à ſon ſecours, il ouvrit la tranchée avec une partie de ſon armée, & deſtina l'autre à diſputer aux Allemands le paſſage de la Save. Cette poſition, quoique ſavante, étoit très-critique ; & le grand-viſir, incertain du ſuccès de ſes opérations, attendoit du haſard quelque moyen de les hâter. Il y avoit déjà huit jours que ſon artillerie foudroyoit la place. Une bombe tomba ſur le magaſin à poudre, & le fit ſauter avec toutes les maiſons voiſines & une grande partie des murailles de la ville. Auſſi-tôt les Turcs courent

aux breches avant que la garniſon ait le tems de remédier au dommage : elle réſiſta long-tems ; mais à la fin, accablée par le nombre, elle ſe retira le 8 octobre par le Danube, au nombre de ſept à huit cents hommes, ſous les ordres du général d'Aſpremont & du duc de Croï.

Cet échec étonna la cour de Vienne ſans abattre ſes eſpérances. En 1694, le duc de Croï parut tout-à-coup devant Belgrade, abandonnée aux ſeules forces de ſa garniſon. Ce général ſe hâte, dreſſe ſes batteries, & les fait jouer pendant huit jours avec tant de fureur, que le canon & les mines avoient déjà réduit en poudre tous les ouvrages attaqués, lorſque le grand-viſir parut. Il fallut alors lever le ſiege, & renoncer à une conquête réſervée au fameux prince Eugene.

Ce héros, qu'une longue ſuite de triomphes rendoit déjà la terreur de l'Europe, s'approcha de Belgrade le 8 juin 1717. L'armée impériale, qu'il commandoit, montoit à plus de 150 mille hommes, dans le nombre deſquels on comptoit 35 mille cuiraſſiers, 12 mille dragons, & 3 mille huſſards. Le comte de Charolais, le prince de Dombes, le prince de Pons & le chevalier de Lorraine s'y étoient rendus de France avec pluſieurs perſonnes de diſtinction. Le 16, on vint camper ſur les hauteurs du Wiſnitza, à deux lieues & demie au-deſſous de Belgrade. Le prince Eugene ordonna au comte de Palſi d'inveſtir la place. Le 19, il alla lui-même reconnoître le terrein avec ſix régimens de cavalerie, tous les cara-

biniers & tous les grenadiers à cheval. A peine avoit-il fait un quart de lieue, que 1200 Turcs fondirent sur son escorte. Un de leurs officiers perça jusqu'au second rang, & se jeta sur le prince le pistolet à la main. Ce téméraire fut tué sur-le-champ; les Turcs furent repoussés, & le prince continua sa marche. L'armée se fortifia dans la plaine de Belgrade, malgré les décharges des vaisseaux & des saïques turques qui côtoyoient le Danube. L'aile gauche s'étendit jusqu'à la Save, & l'aile droite jusqu'au Danube. Mais pour prendre cette position, il fallut se rendre maître du fleuve; & l'on y parvint à force de canonnades qui en éloignerent les Ottomans.

Le 20 juin, on travailla à la circonvallation. On forma en même tems une contre-vallation, & l'on jeta des ponts sur les deux fleuves. Une tempête les rompit. Les Turcs attaquerent alors les redoutes gardées par les Hessois, qui les défendirent avec valeur. Les Musulmans furent repoussés, & les ponts rétablis. Le projet du prince Eugene étoit d'attaquer la place du côté de l'eau, parce que les fortifications y étoient moins considérables. M. de Merci fut chargé de cette attaque, qui ne fut point heureuse. Cet officier marchoit à la tête de ses troupes, lorsque tout-à-coup, frappé d'apoplexie, il tombe de cheval sans mouvement & sans connoissance : on le releve, on le conduit au camp, & le prince prend sa place. Trois boulets passerent l'un après l'autre entre lui & le prince de Dombes, avec un sifflement si horrible, qu'il épou-

vanta & fit cabrer leurs chevaux. Echappé trois fois à la mort, Eugene fit attaquer la forteresse, dont il se rendit maître après quelque résistance.

Le 17 juillet, le marquis de Marilli, François de nation, fut chargé d'aller prendre poste au-delà de la Save. Il commençoit à se retrancher, lorsque les Turcs l'apperçurent. Aussi-tôt ils tombent sur les Allemands, & les chargent. Le marquis envoie demander du secours au comte de Heister. Celui-ci, couvert par des chevaux-de-frise, ne voulut point exposer ses troupes. Marilli réduit à lui-même, se défend avec valeur. Plusieurs fois il rallie ses soldats : enfin il meurt en combattant. M. de Heister est tué d'un coup de canon qui va le chercher derriere ses retranchemens. Les Allemands prenoient la fuite : Eugene paroît, les Musulmans reculent. Le désordre est réparé, & le prince acheve les fortifications commencées.

Le 22, toutes les batteries dressées contre la ville se trouverent en état de jouer, & furent employées avec tant de succès, qu'elles démonterent entiérement celles des assiégés.

Cependant une armée de plus de 50 mille hommes s'avançoit pour défendre Belgrade, & s'opposer au siege. Elle parut sur les hauteurs voisines. Le prince Eugene se vit bientôt dans la même position où s'étoit vu César au fameux siege d'Alise. Il bloquoit Belgrade : lui-même est bloqué dans son camp par toutes les forces musulmanes. Environné de toutes parts du côté des terres, il étoit perdu sans ressource, si ses retranchemens

étoient forcés. Les Turcs éleverent plusieurs batteries qui commencerent le 2 août à tirer sur les assiégeans ; & la nuit du 14 au 15, ayant ouvert la tranchée vis-à-vis le centre des Impériaux, ils pousserent leurs travaux à cent pas des ouvrages qui protégeoient les Chrétiens. Dans cette extrémité, le prince Eugene devoit, à l'exemple du conquérant des Gaules, prévenir l'attaque de ses retranchemens par l'attaque des retranchemens des Turcs : c'est le parti qu'il prit. Le 16, il fit toutes les dispositions nécessaires pour cette grande entreprise. Au centre de son armée il plaça l'infanterie sous les ordres du prince Alexandre de Würtenberg. Aux deux ailes, il rangea sa cavalerie sur deux lignes, & mit derriere chacun de ces deux corps quelques régimens d'infanterie pour les soutenir au besoin. Le corps de réserve, qui fut laissé dans les retranchemens, étoit commandé par le comte de Seckendorff, & la garde du camp fut confiée au général Viard.

Sur le soir, on bombarda vivement la ville, pour tromper l'armée Turque, & l'on ne cessa qu'à minuit. A une heure, on entendit partir trois bombes : c'étoit le signal de la marche. Aussi-tôt la premiere ligne se met en mouvement en silence, & s'avance vers la fleche des retranchemens à la faveur de la lune ; mais un brouillard épais s'étant levé tout-à-coup, la droite de cette ligne s'égare & tombe dans un boyau des ennemis. Le désordre se met parmi les Turcs ; ils prennent la fuite devant les Impériaux. Cependant les Janis-

faires se rallient, & engagent le combat. L'erreur des Allemands les avoit séparés du centre; les Musulmans s'y jeterent, malgré les efforts du prince Eugene, que le brouillard empêchoit d'opérer, & la victoire devint incertaine. On se battit ainsi pendant plusieurs heures, dans une obscurité profonde. Soudain la nuée tombe, le tems s'éclaircit, & la lumiere découvre au général le danger de son armée. Dans l'instant il vole à son secours, charge lui-même les Turcs avec ses volontaires. Les Infideles résistent à ses attaques, & la bataille devient plus sanglante. Eugene, légérement blessé d'un coup de sabre, redouble ses efforts: ses soldats, animés par son exemple, poussent, renversent, écrasent tout ce qui s'oppose à leur valeur. En un instant les Turcs abandonnent le centre, & l'espace vuide est rempli. L'infanterie Bavaroise sur-tout signala son courage. Conduite par un gentilhomme François, nommé La Colonie, elle franchit les fossés, les ravines, les parapets, tous les obstacles; elle joint les Turcs, les charge, les culbute, les poursuit de tranchées en tranchées, s'empare d'une batterie de dix-huit pieces de canon, défendue par vingt mille Janissaires & quatre mille Tartares, & par son intrépidité victorieuse fait triompher le génie de l'Empire. Enfin, sur les onze heures du matin, les Turcs enfoncés, battus de toutes parts, prennent la fuite, laissant environ 13 mille morts sur le champ de bataille, cinq mille blessés, & autant de prisonniers. Cette victoire, qui coûta

plus de trois mille hommes aux Allemands, leur procura un butin immenſe, 131 canons de bronze, 30 mortiers, 20,000 boulets, 3,000 bombes, 300 barrils de plomb, 600 barrils de poudre, 3,000 grenades, 52 drapeaux, neuf queues de cheval, & quatre trompettes. Les chameaux étoient en ſi grand nombre, qu'on en donnoit trois pour deux florins. Le lendemain, le gouverneur de Belgrade arbora le drapeau blanc. On lui permit de ſortir, mais ſans armes & ſans munitions. On trouva dans la place plus de 200 pieces de canon, & ſoixante-huit mortiers.

RATZA ou RATZKA, paſſage très-important le long de la Save.

II. Le SANGIACAT DE SÉMENDRIE, qui s'étend depuis Belgrade juſqu'à la riviere de Rimock, contient, entr'autres endroits remarquables,

SEMENDRIE, SEMENDRIA, que les Turcs appellent SENDEROW, ville peu conſidérable, mais ſoutenue par un château fortifié, qui commande ſur le Danube. Elle n'eſt éloignée de Belgrade que de dix lieues : le ſangiac y fait ſa réſidence.

PASSAROWITZ, ſur la Morave, remarquable ſeulement parce qu'il fut le lieu où ſe conclut le traité de paix de 1718.

SAINTE-ELISABETH, fort conſtruit ſur le Danube.

III. Le SANGIACAT DE SCUPIE, où l'on trouve

SCOPIA, USCOPIA, ou USCHUP, réſidence

du ſangiac & de l'archevêque latin de Servie. Cette ville eſt aſſez conſidérable.

UFFITZA, paſſage important, dont les Turcs ſe ſont emparés en 1737, & qu'ils conſervent avec ſoin.

IV. Le SANGIACAT DE CRATOW, qui renferme

CRATOWO, ſur la Toplizza, qui a donné ſon nom au gouvernement, & où réſide le ſangiac.

NISSA ou NICE, grande & forte ville, ſur la Niſſawa.

JENIBAZAR ou NOVIBAZAR, place très-commerçante.

GUISTANDEL, ville d'une moyenne grandeur, défendue par un château ſitué au ſommet d'une montagne.

IX. *De la Bulgarie.*

Le nom de cette province lui vient des Bulgares, ſes anciens habitans, qui y établirent un royaume dans le huitieme ſiecle. C'eſt une langue de terre qui s'étend le long du Danube, depuis la Servie juſqu'à l'embouchure du fleuve, & qui dans cet eſpace peut avoir 150 lieues de longueur. Elle confine à la Grece & à la Romanie vers le midi, & à la mer Noire vers le levant. On diviſe cette province en quatre ſangiacats; ſavoir:

I. Le SANGIACAT DE WIDIN, dont la ville principale eſt

WIDIN ou BYDIN, fortereſſe avantageuſe-

ment ſituée ſur le Danube, & ſiege d'un métropolitain grec.

CHIPROVAZ n'eſt remarquable que parce qu'elle eſt la réſidence d'un archevêque de la même communion.

II. Le SANGIACAT DE SARDICA, où l'on trouve

SOPHIE, autrefois *Sardica*, & auprès de laquelle on voit encore les ruines de cette ancienne ville. Elle eſt grande & très-commerçante, mais ſans fortifications. Elle eſt ſituée ſur le mont Angueſtaros, auprès du fleuve Boyana. Le ſangiac y fait ſa réſidence, & ſon gouvernement eſt très-étendu.

III. Le SANGIACAT DE NICOPOLIS (*a*), où l'on voit

NICOPOLIS ou NICOPOLI, ville célebre par la victoire que Bajazet y remporta en 1396 contre Sigiſmond, roi de Hongrie, & par l'émigration des Grecs qui l'habitoient alors. C'eſt à l'époque de cette émigration qu'il faut rapporter la renaiſſance des lettres en Italie; car les ſavans de la religion grecque, prévoyant la chûte de l'empire d'Orient, ſe retirerent en Italie, d'où la langue grecque ſe répandit enſuite dans les pays occidentaux. Nicopolis eſt une place très-forte,

(*a*) C'eſt dans le ſangiacat de Nicopolis, & ſur les frontieres de la Romanie, que ſe trouve le mont Hemus, tant célébré par les poëtes anciens. On le nomme aujourd'hui *Monte Argentario*.

ſituée ſur le Danube, & défendue par un très-bon château.

IV. Le SANGIACAT DE SILISTRIE eſt à l'extrêmité de cette province, & aboutit à la mer Noire.

SILISTRIE, appellée par les Turcs DORESTERO, eſt ſituée près du Danube. C'eſt une grande ville, bien fortifiée, & ſoutenue par un château fort. Le ſangiac y fait ſa réſidence : elle eſt auſſi le ſiege d'un archevêque grec.

TOMIS-WARA ou MAUGALIA, ſituée ſur la mer Noire, célebre par l'exil & par la mort d'Ovide.

PROSLAVIZA, ville commerçante, à l'embouchure du Danube. On la nomme auſſi *Chinſtenge.*

VARNA, ſur la mer Noire, fameuſe par la bataille qu'Amurath y gagna en 1444 ſur Uladislas, roi de Hongrie, qui y perdit la vie avec 30,000 Chrétiens.

X. *De la Romanie.*

La Romanie eſt la plus belle & la plus conſidérable des provinces de la Turquie d'Europe. C'étoit autrefois l'ancienne Thrace. Les Turcs la nomment Rumélie, ou Roumélie. Elle a au nord la Bulgarie ; au couchant, la Macédoine & encore une partie de la Bulgarie ; au midi, la mer de Marmara & une partie de l'Archipel ; au nord, une partie de la mer Noire. Son étendue eſt d'en-

viron 120 lieues de longueur, sur 60 de largeur. On la divise en trois sangiacats.

Le premier est celui de KIRKEL, où l'on trouve

PHILIPPOLI, grande ville, sur la Marizza, résidence d'un archevêque grec. Elle est ouverte de tous côtés.

Le second est le SANGIACAT DE GALLIPOLI, où l'on voit

GALLIPOLI, grande & forte ville, située sur le détroit du même nom, & qui communique de l'Archipel à la mer de Marmara. C'est ce même détroit que les anciens appelloient l'*Hellespont*. Gallipoli est la résidence du capitan-bacha, amiral des Turcs. Elle a un arsenal bien muni de toutes sortes d'armes, & elle est peu éloignée de ces châteaux fameux, connus sous le nom de Dardanelles, dont on va donner la description & l'histoire.

Description des Dardanelles.

ON a donné ce nom à deux châteaux appartenans aux Turcs, situés aux deux côtés du canal qui communique de l'Archipel avec la Propontide. L'un de ces deux châteaux est en Asie; on le nomme Abidos: l'autre est en Europe; son nom est Sestos. Le premier, situé dans la Natolie, est de figure quarrée, & flanquée de tours aux quatre coins, dont celles qui donnent sur la mer sont aussi quarrées; les autres sont rondes. Au milieu

de ce château eſt un donjon, ſur la plate-forme duquel il y a quelques coulevrines. Derriere le château eſt un gros village, peuplé d'environ cinq mille perſonnes, Chrétiens, Juifs & Turcs. Les premiers y ſont en fort petit nombre. Cette place n'eſt conſidérable que par la ſituation du paſſage qu'elle domine. La plupart de ſes canons ſont à fleur-d'eau, ſans affût. Il y en a ordinairement vingt-huit, qui portent juſqu'au rivage oppoſé, la diſtance n'étant que d'une demi-lieue. Le calibre de ces pieces eſt de ſoixante livres de balle. Celui d'Europe, dans la Romanie, eſt moins fort & plus irrégulier que celui d'Aſie. Placé ſur le penchant d'une colline qui le commande, il eſt compoſé de trois groſſes tours qui deſcendent juſqu'à la rade, où ſont ordinairement trente canons à fleur-d'eau, du même calibre & de la même portée que ceux de l'autre château.

Ce fut Mahomet II, fils d'Amurath III, qui fit bâtir ces deux châteaux. On peut les appeller les clés de Conſtantinople, quoiqu'ils en ſoient éloignés de 200 milles. Auſſi ne paſſe-t-il aucun vaiſſeau, ami ou ennemi, ſans congé; autrement il ſeroit coulé à fond. Tous ceux qui viennent de Conſtantinople s'arrêtent trois jours devant celui de Natolie, afin qu'on ait le tems de les viſiter & de ſavoir s'il n'y a pas d'eſclaves fugitifs. Lorſqu'un vaiſſeau paſſe à la vue de ces forteresſes, il eſt obligé de les ſaluer de trois, de cinq ou de ſept coups de canon. Si c'eſt un vaiſſeau de guerre, il en doit tirer ſept, neuf, ou onze. Les

châteaux leur rendent le salut en un, trois, cinq ou sept coups ; alors les vaisseaux passent, s'ils se dirigent vers Constantinople.

A quelque distance de ces deux forts, & à peu près à la naissance du détroit du côté de l'Archipel, on en trouve deux autres à peu près pareils, bâtis vis-à-vis l'un de l'autre sur chacun des côtés du détroit, mais à une lieue de distance, le détroit ayant cette largeur.

Ces deux nouveaux châteaux furent bâtis par Mahomet IV en 1659. Son objet étoit de mettre les flottes Ottomanes à couvert des insultes des Vénitiens qui venoient les attaquer à la vue des vieux châteaux.

Il faut remarquer encore que le détroit des Dardanelles se nomme aussi canal ou bras de S. Georges, à cause d'un village situé au-delà de Gallipoli, où il y a une fameuse église de S. Georges, fort respectée des Grecs. Ce canal est dans un très-beau pays, bordé à droite & à gauche de collines assez bien cultivées.

On convient assez généralement que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancienne ville maritime du royaume de Troye, au bord de l'Hellespont, & dont le nom seroit peut-être dans l'oubli, sans la paix qui y fut conclue entre Mithridate & Sylla.

TRAJANOPOLI, sur la Marizza, grande & ancienne ville, mal peuplée. Elle est la résidence d'un archevêque grec.

Le troisieme & le plus considérable est le

SANGIACAT DE BYSANCE, qui comprend, entr'autres endroits remarquables,

ANDRINOPLE, & que les Turcs appellent ENDRENE. C'eſt une grande ville, diviſée en vieille & nouvelle, enceinte de murailles & flanquée de tours. Le grand-ſeigneur y a un ſerrail où il ſe retire lorſque la peſte ou les révoltes l'obligent à quitter Conſtantinople. L'air y eſt d'ailleurs très-ſain, & le ſéjour très-agréable. Elle eſt bâtie ſur la Marizza, & on lui donne environ quatre lieues de circuit. Elle eſt le ſiege d'un archevêché grec, ſuffragant de Conſtantinople. En 1701, il ſortit une fontaine de feu qui réduiſit en cendres plus de la moitié de cette ville.

SELIVREA ou SELYBRIA, grande ville ſituée ſur la mer de Marmara.

HÉRACLU, ville aſſez jolie, qui a un double port, & qui eſt peu éloignée de Selivrea.

CONSTANTINOPLE, bâtie en 326 par Conſtantin le Grand, ſur les ruines de l'ancienne Byſance, devenue depuis ce tems la capitale de l'empire d'Orient, qui finit en 1453 à la priſe de cette ville par Mahomet II, & qui y établit le ſiege de l'empire Ottoman. Les Turcs la nomment Stambol ou Stamboul. Elle eſt ſituée ſur le détroit qui joint la mer de Marmara à la mer Noire, & que l'on nommoit autrefois le *Boſphore de Thrace*.

C'eſt une des plus grandes villes de l'Europe. On y compte environ 700,000 habitans. Son port eſt un des plus beaux & des plus ſûrs de l'univers : il peut contenir 1200 vaiſſeaux. Outre

la ville, il y a cinq fauxbourgs considérables, que l'on nomme Gasata, Cassun-Pacha, Pira, Zophana & Fundaldi. Le tout couvre un espace dont le circuit peut être de 34 à 35 milles. La peste, les incendies & les tremblemens de terre, fléaux auxquels Constantinople est très-sujet, y ont fait de grands ravages. Les rues y sont très-étroites & très-mal-propres; les maisons n'y sont bâties qu'en bois; il est peu de beaux monumens, si l'on en excepte la mosquée de Ste. Sophie, l'un des plus beaux bâtimens du monde, & le serrail du grand-seigneur.

Le séjour le plus agréable de Constantinople est le fauxbourg de Pira, dont la situation est charmante. Il est placé sur une hauteur qui domine le serrail du grand-seigneur, & d'où l'on découvre toute la côte d'Asie. Au pied de ce fauxbourg est celui de Gasata, où les marchands tiennent leurs magasins. Ce sont les deux seuls endroits où les Européens aient la permission de résider. Les ambassadeurs de France, de Venise, de Hollande, d'Angleterre, ont leurs hôtels au fauxbourg de Pira.

Le palais impérial est situé sur le bord de la mer, séparé de la ville par des canaux, & entouré de murailles & de tours.

On voit dans une des extrêmités de la ville, le fameux château des Sept-Tours, où l'on renferme les prisonniers d'état.

Il y a dans Constantinople deux places remarquables : l'une est celle où l'on exerce les che-

vaux, & où l'on passe les troupes en revue; on la nomme *Almaydan*. L'autre est le *Jassir-Bazar*, environné de murs & de galeries, où l'on expose les esclaves en vente.

Les fortifications de cette ville ne consistent qu'en de simples murailles flanquées de tours.

Le détail du siege & de la prise de Constantinople par Mahomet II trouve naturellement ici sa place. M. de Villaret, qui en a fait le récit, a peint cet événement célebre avec toute la force & l'élégance qui caractérisent les ouvrages de cet historien véridique. Voici ce qu'il dit à ce sujet.

Constantinople ne conservoit plus que l'orgueil de son ancienne splendeur. Dans cette capitale, jadis si florissante, si respectée, respiroit encore un peuple immense : mais cette multitude, sans forces comme sans courage, n'attendoit, pour fléchir sous le joug, que la main qui devoit l'enchaîner. Les connoissances frivoles, les arts agréables, préférés par l'indolence & la molleſſe à l'exercice des devoirs essentiels, aux travaux utiles, avoient anéanti la patrie, & desséché le germe de la vie de ce malheureux empire. On écrivoit; on disputoit : des questions de philosophie, des querelles théologiques agitoient des citoyens oisifs, qui n'avoient jamais eu un besoin si pressant de songer à leur conservation. Leurs murailles étoient devenues frontieres : l'ennemi paroissoit à leurs portes, & faisoit construire sur le Bosphore le château des Dardanelles. Constantin Paléologue,

Paléologue, qui régnoit alors, voulut en vain s'y oppoſer ; il en fut détourné par ſes propres ſujets. Leur préſomption égaloit leur aveuglement. Ils ſe vantoient de détruire cette fortereſſe dès qu'ils s'en trouveroient incommodés. Cinq à ſix mille hommes, ramaſſés dans la lie du peuple, compoſoient les forces nationales, que Juſtiniani, Génois, augmenta de quelques troupes d'Europe. C'étoit là l'unique reſſource d'une ville habitée par des hommes incapables de ſe défendre eux-mêmes, & livrés à la diſcrétion des étrangers mercenaires, qui daignoient encore les protéger. Tous les Grecs en particulier prétendoient jouir du bénéfice de la patrie : aucun d'eux ne lui auroit fait le ſacrifice de ſes plaiſirs, de ſon luxe, de ſes commodités, de ſes opinions. Menacés du plus affreux des malheurs, ils attendoient le coup fatal avec une inſenſibilité ſtupide : ſemblables à ces animaux qui ſe nourriſſent encore au pied de l'autel qu'ils vont arroſer de leur ſang. L'empereur voulut les engager à contribuer du moins de leurs richeſſes à la ſûreté de l'état : il ne put rien obtenir d'eux. Dans les tems de proſpérité, les princes avoient fait lever des tributs deſtinés uniquement à groſſir leurs tréſors, ou à des emplois ſuperflus : les peuples foulés ſans néceſſité, avoient malheureuſement appris à confondre l'abus de l'autorité avec les abus réels du gouvernement. Tant que le pouvoir ſuprême put ſe faire reſpecter, il oſa tout exiger. On ne le craignoit plus : on lui refuſa tout. Paléologue

& ſes courtiſans favoriſoient, du moins en apparence, la réunion des deux égliſes d'Orient & d'Occident. Le S. Pere devoit envoyer des galeres & des troupes. Les Grecs ſe flattoient de plus que les exhortations du pontife engageroient les princes chrétiens à ſe croiſer : c'étoit leur derniere eſpérance. Le cardinal Iſidore, légat du S. Siege, vint à Conſtantinople, & célébra dans l'égliſe de Ste. Sophie, le ſervice divin ſelon la liturgie de Rome. Cette nouvelle mit toute la ville en alarme. Le peuple courut en foule aſſiéger la retraite du moine Gennadius, pour le conſulter. Le ſolitaire afficha ſa réponſe à la porte de ſa cellule : il déclaroit dans cet écrit l'accord dreſſé à Florence, contraire à l'orthodoxie ; il annonçoit en même tems les plus grands malheurs à ceux qui adopteroient l'*impie* réconciliation des Grecs & des Latins. Alors les dévotes, les religieuſes, qui étoient ſous la direction de Gennadius, les abbés, les prêtres, les bourgeois, les ſoldats (car la contagion avoit gagné tous les ordres) crierent unanimement à l'anathême. L'égliſe de Ste. Sophie fut conſidérée comme un lieu profané. Plus de communication avec les Latins. On aimoit mieux, diſoit-on, voir arborer dans la ville le turban de Mahomet que la pourpre romaine ou le chapeau de cardinal.

Cependant le ſultan, après avoir employé deux années aux préparatifs de ſon entrepriſe, marchoit vers Conſtantinople, à la tête d'une armée de quatre cents mille hommes. Cette mul-

titude effroyable étoit compoſée, pour la plus grande partie, des nations nouvellement conquiſes, qu'il traînoit à ſa ſuite : on y comptoit au plus trente mille chevaux & ſoixante mille fantaſſins de troupes diſciplinées ; le reſte n'étoit qu'un ramas d'eſclaves arrachés par force des lieux de leur naiſſance, ſans armes, preſque nus, qu'on obligeoit d'aller au combat à coups de fouet ou de cimeterre. Dans les batailles, on les préſentoit à l'ennemi, afin que, fatigué de verſer ce ſang inutile, les troupes réglées puſſent profiter de cet épuiſement. Dans les ſieges, ils ſervoient de faſcines pour combler les foſſés. Telle étoit la maniere de combattre des Turcs : auſſi doit-on remarquer que, toutes les fois qu'ils en venoient aux mains avec les Chrétiens, ils avoient toujours du déſavantage au commencement de l'action.

Tandis que Mahomet inveſtiſſoit Conſtantinople par terre, ſa flotte, compoſée de deux cents cinquante voiles, s'étoit avancée juſqu'à la hauteur des Dardanelles. Ce nombre prodigieux de vaiſſeaux ne put cependant empêcher que quatre navires partis de l'isle de Chio, après avoir combattu pendant une journée entiere contre les forces navales des Ottomans, & leur avoir tué douze mille hommes, n'entraſſent dans le port de Conſtantinople, & n'y jetaſſent un petit nombre de ſoldats & quelques vivres. D'énormes chaînes de fer en fermoient l'entrée aux bâtimens Turcs. On aſſure que Mahomet, pour ſur-

monter cet obſtacle, eut recours à un expédient inoui juſqu'alors, & qu'on n'a point depuis été tenté de renouveller : ce fut de faire tranſporter par terre quatre-vingt galeres dans l'eſpace d'une ſeule nuit, & de les lancer, dès la pointe du jour, dans l'intérieur du havre, à la vue des aſſiégés épouvantés de cet étrange ſpectacle. La maniere dont ſe fit ce tranſport, qui tient du prodige, prouve juſqu'à quel excès le conquérant Turc portoit le deſpotiſme & ſavoit faire exécuter ſes ordres les plus difficiles. On tira les vaiſſeaux, à force de machines & de bras, ſur des planches enduites de graiſſe, qui couvroient un eſpace de chemin de la longueur de deux lieues. Le ſultan avoit à ſes ordres les plus habiles ingénieurs de l'Europe & de l'Aſie. Un Hongrois, qui n'avoit pu faire accepter ſes ſervices aux Grecs, lui fondit des pieces d'artillerie de deux cents livres de balle. Un auteur moderne obſerve judicieuſement qu'il eût fallu près de cent livres de poudre, dont à peine la quinzieme partie auroit pris feu au moment de l'exploſion. Ces pieces énormes paroiſſoient plus redoutables qu'elles ne l'étoient en effet. Les hiſtoriens de ce ſiecle ont peut-être exagéré, lorſqu'ils parlent d'une bombarde de métal qui lançoit des quartiers de rocher du poids de huit mille huit cents livres. Deux mille hommes & ſoixante & dix paires de bœufs étoient employés à traîner cette machine. Lorſqu'on la mit en œuvre, elle creva, & fit périr ſon inventeur.

Les Turcs, maîtres du port, établirent des batteries du côté de la mer, tandis que l'armée preſſoit la ville du côté de la terre. On mit en uſage les tranchées, les mines & les contre-mines. Les aſſiégés, qui ſe défendirent avec vigueur dans les commencemens, réparoient les breches avec une diligence incroyable : ils firent même quelques ſorties heureuſes : l'eſpoir d'être ſecourus par Huniade les ſoutint pendant quelque tems. Mahomet commençoit à ſe rebuter : il parut, dit-on, incertain s'il leveroit le ſiege ; enfin il réſolut de tenter un dernier effort. Avant que d'en venir à un aſſaut général, il fit propoſer à Conſtantin de lui laiſſer la jouiſſance du Péloponeſe, à condition qu'il lui remettroit la ville impériale : il vouloit prévenir la deſtruction de cette ville. L'empereur préféra le parti de s'enſevelir ſous les ruines de ſa capitale. Les Chrétiens & les Mahométans ſe préparerent par le jeûne & la priere à l'action du lendemain, qui devoit décider du ſort des deux empires. Ce fut le 29 du mois de mai. Mahomet avoit annoncé la veille qu'il abandonneroit à ſes troupes le pillage de la ville, leur défendant ſeulement de mettre le feu aux édifices. Les attaques commencerent à la pointe du jour : l'empereur Grec ayant viſité tous les quartiers, vint ſe préſenter ſur la breche à la tête d'une troupe d'élite : le ſultan, environné de dix mille Janiſſaires, faiſoit marcher les ſoldats deſtinés à eſſuyer le premier feu. En moins de deux heures, les foſſés ſe trouverent comblés par les

cadavres de ces malheureux. Lorſqu'il jugea que les Chrétiens devoient être épuiſés de la fatigue d'un ſi long carnage, il fit avancer les troupes diſciplinées ; & ce fut alors ſeulement qu'on peut dire que commença l'aſſaut, tant du côté de la terre que de la flotte. Conſtantin & Juſtiniani combattirent en héros, & forcerent juſqu'à trois fois les Mahométans de reculer. Le ſultan voyant que ſes ſoldats ſe rebutoient, fit donner le ſignal aux Janiſſaires : il avoit contenu leur impétuoſité juſqu'à ce moment. Tout plia ſous les efforts de cette milice redoutable : ils gagnerent le haut des premiers remparts, où ils arborerent l'étendard du prophete. Les Grecs, forcés dans ce retranchement, acheverent de perdre courage, par la retraite de Juſtiniani, que deux bleſſures avoient mis hors de combat : ils coururent en foule ſe refugier dans la ſeconde enceinte ; mais en ſe précipitant les uns ſur les autres, ils embarraſſerent tellement les portes, qu'il ne fut plus poſſible de les fermer. Les Turcs, qui les pourſuivoient, entrerent avec eux, & ſe rendirent maîtres de la ville, tandis que le malheureux Conſtantin, après avoir fait des prodiges de valeur, & s'être vingt fois jeté dans les bataillons ennemis, reçut enfin le trépas qu'il cherchoit : il fut trouvé dans la foule des morts. Mahomet lui fit rendre les honneurs funebres dus à un ſouverain.

La ville fut livrée pendant trois jours à tout ce que l'inſolence de la victoire, la brutalité,

l'avarice, la débauche la plus effrénée peuvent imaginer d'horreurs & d'abominations. Les rues teintes de ſang, jonchées de cadavres entaſſés, offroient à chaque pas le tableau de la barbarie humaine. Rien ne fut reſpecté; on viola les aſyles les plus ſaints, les palais, les temples. Les conditions, l'âge, le ſexe, tout fut confondu, tout fut outragé... Une flotte de vingt-neuf bâtimens, envoyée par les Vénitiens, parut à la hauteur de Négrepont le lendemain de l'aſſaut. Si elle étoit arrivée deux jours plus tôt, la ville étoit ſauvée. Ce ſecours tardif ſembloit ajouter encore au malheur des Grecs. Le reſte des habitans qui n'avoient pas été maſſacrés, montoit encore à ſoixante mille hommes, ſans comprendre ceux qui avoient été aſſez heureux pour s'échapper dans le premier tumulte. Ils furent vendus au profit des vainqueurs. Enfin la ville n'offroit plus qu'une vaſte ſolitude, lorſque Mahomet arrêta la fureur de ſes ſoldats, & fit publier que tous ceux qui avoient pris la fuite, ou qui s'étoient cachés, pouvoient reparoître. Pluſieurs familles revinrent, & Conſtantinople ſe repeupla inſenſiblement par les ſoins que prit le ſultan d'adoucir le joug de ſes nouveaux ſujets. Il vouloit établir dans cette ville le ſiege de ſon empire. Le lendemain de la conquête, les Génois livrerent Péra au monarque Ottoman. Ainſi finit l'empire d'Orient, après avoir ſubſiſté 1123 ans, depuis le grand Conſtantin juſqu'à Conſtantin Dracoſès.

IV. *Partie méridionale de la Turquie d'Europe.*

Cette partie de la Turquie d'Europe eſt proprement le pays ſi fameux & ſi connu ſous le nom de Grece. Elle comprend, comme nous l'avons dit, la Macédoine, l'Albanie, la Livadie & la Morée.

1. *De la Macédoine.*

La Macédoine, que les Turcs appellent la Comenolitari, a au nord la Servie; à l'eſt, l'Archipel; au midi, la Livadie; & à l'oueſt, l'Albanie. Elle peut avoir environ cent lieues de long ſur ſoixante de large. On la diviſe en trois ſangiacats, qui ſont l'Iamboli à l'orient, la Veria à l'occident, & la Ganna au midi.

Dans le premier de ces ſangiacats, on trouve le fameux Mont-Athos, l'une des plus hautes montagnes du monde, à en juger par l'étendue de ſon ombre, qui ſe porte à plus de cinquante milles dans la mer. On le nomme aujourd'hui *Monte-Santo*, parce qu'il n'eſt habité que par des religieux de l'ordre de S. Baſyle: on y compte vingt monaſteres de cet ordre; le nombre des religieux qui les occupent eſt de cinq ou ſix mille, qui cultivent la terre & vivent de leur travail. Ces monaſteres ſont entourés de murs & de tours munies d'artillerie, pour les défendre

des incurſions des pirates. Ils paient 12,000 écus de tribut au grand-ſeigneur. Cette montagne eſt ſituée ſur le golfe de ſon nom, entre celui de Comteſſa & celui d'Ajomana.

Les villes principales de ce gouvernement ſont :

PHILIPPES ou PHILIPPI, au nord de la Macédoine, ſur les confins de la Romanie, célebre par la défaite de Brutus & de Caſſius par Octave-Auguſte & Marc-Antoine.

CAVALLA, ſur le golfe de Comteſſa, à quatre lieues de Philippi. Elle portoit autrefois le nom de *Bucephale*.

AJOMANA, ville ſituée ſur le golfe de ce nom, de moyenne grandeur, mais aſſez commerçante.

CHITRO, ville épiſcopale, ſur le golfe de Salonique, à douze lieues de Salonique même, & à l'embouchure de la riviere de Chitro, autrement appellée *Palacas* & *Platamona*.

SALONIQUE, anciennement *Theſſalonique*, ſituée ſur un golfe qui porte ſon nom, & qui s'avance preſque juſqu'au milieu de la Macédoine. Cette ville eſt très-peuplée, très-riche & bien fortifiée. Elle eſt le ſiege d'un archevêché grec.

Dans le ſangiacat de la Veria, il eſt peu d'endroits remarquables, ſi ce n'eſt

JENIZZA ou ZUCHRIA, autrefois *Pella*, capitale du royaume de Macédoine, & où naquirent Philippe & Alexandre.

OCRIDA, que les Turs appellent auſſi *Giuſtandil*, du nom de *Juſtinienne*, qui lui avoit été

donné par Juſtinien qui y naquit. Cette ville eſt aſſez grande, bien peuplée, & munie de fortifications.

Dans la partie nommée la Janna, & qui répond à l'ancienne Theſſalie, on trouve la délicieuſe vallée de Tempé, le mont Olympe, connu aujourd'hui ſous le nom de Lacha, & le fameux defilé des Thermopyles, qui communique de la Macédoine à la Livadie. On nomme aujourd'hui cette gorge *Bocca di Luppo*, la Gueule du Loup.

Les endroits les plus remarquables de ce gouvernement ſont :

JANNA ou JANNINA, ville aſſez grande, bien peuplée, & ſituée au milieu d'un lac.

LARISSA, ſituée ſur le Pénée, fut pendant quelque tems la réſidence de Philippe, roi de Macédoine, & la ville qui vit naître Achille, le héros d'Homere. Elle eſt bien peuplée.

FARSA, FARSO, ou FARSALO, autrefois *Pharſale*, ſituée dans la plaine où Pompée fut vaincu par Jules-Céſar.

2. *De l'Albanie.*

L'ALBANIE ou ARNANT, comme la nomment les Turcs, s'étend depuis la Dalmatie ſur les côtes du golfe de Veniſe, juſqu'au golfe de Harta ſur la mer Ionienne. Elle comprend l'Illyrie Grecque & l'Epire. Sa longueur du nord au ſud eſt de plus de cent lieues ; elle n'en a guere que trente dans ſa plus grande largeur. On

la diviſe en haute & en baſſe Albanie. Dans la haute ſe trouvent

SCUTARI ou SCUDARI, ſituée ſur le lac Zenta, grande ville, bien fortifiée, réſidence d'un ſangiac & d'un archevêque grec.

DOLEIGNO ou DULIEGNO, ville maritime ſur la mer Adriatique, & près de l'embouchure du Drin. Son port eſt très-bon, & il eſt défendu par une forte citadelle. Elle n'eſt guere habitée que par des corſaires que l'on nomme *Dulcignotes*.

ALESSIO ou ALESSO, ſituée ſur le Drin à peu de diſtance de Duliegno. Il y a un évêque ſuffragant de Durazzo. On y voit le tombeau du fameux Scanderberg.

CROYA, ville où naquit Jean Caſtriol, ſi célebre ſous le nom de Scanderberg. Elle eſt conſtruite au haut d'une montagne, & défendue par un château fort.

DURAZZO, ville maritime ſur le golfe de Veniſe, avec un bon port : mais ſes fortifications ſont peu conſidérables ; & malgré ſa ſituation qui la rend le paſſage le plus fréquenté de la Grece en Italie, elle eſt peu riche & peu peuplée. Elle eſt le ſiege d'un archevêque grec.

LA VASONA, port de mer dont les fortifications autrefois conſidérables, furent raſées dans la guerre de 1736. Elles n'ont été rétablies qu'en partie. Le diſtrict montagneux de cette province eſt la demeure des Monténégrins, peuples belliqueux, dont une partie eſt ſoumiſe aux Véni-

tiens. Ils habitent dans des bourgs & des villages.

Dans la Baſſe-Albanie, qui répond à l'ancien royaume d'Epire, on voit

DELVINO ou DELFINO, réſidence d'un ſangiac, au centre du gouvernement.

CHIMERA ou CHIMERE, petite ville ſur les bords de la mer Ionienne, ſituée ſur un rocher. Son port eſt excellent; mais les marins de cette ville ne ſont que des corſaires. Les monts qui portent ſon nom, étoient connus autrefois ſous le nom d'*Acrocérauniens*.

On trouve ſur les côtes de cette province, pluſieurs endroits qui appartiennent aux Vénitiens : tels ſont l'Arta, Butrinto, Vonitza & la Prevezza. Près de cette derniere ville eſt le port d'Actium, célebre par la victoire qu'Auguſte remporta ſur Marc-Antoine.

3. *De la Livadie.*

La Livadie, autrefois la Grece propre, connue du tems des Romains ſous le nom d'*Achaïe*, s'étend depuis la mer d'Ionie juſqu'à l'Archipel, & traverſe ainſi toute la Grece. Elle a au midi le golfe de Lépante, au delà duquel eſt la Morée, & les côtes des deux mers. Sa longueur de l'eſt à l'oueſt eſt d'environ 120 lieues, & ſa largeur du nord au midi d'environ 30. Il faut remarquer que du tems des anciens Grecs, cette province en renfermoit cinq; ſavoir : l'Arcanie,

l'Etolie, la Doride, la Phocide & la Béotie. Il eſt peu de pays où l'on trouve des endroits plus célebres ; c'eſt là où l'on voyoit le fameux temple de Delphes, où la Pythonisſe rendoit ſes oracles. On croit qu'il étoit bâti aux environs du village que l'on nomme aujourd'hui *Caſtri*. Ses montagnes les plus célebres étoient le Parnaſſe & l'Hélicon, ou le Pinde, que l'on appelle aujourd'hui le *Mezzo-Nuovo*.

LIVADIA, grande ville, ſituée au centre du pays, auquel elle a donné ſon nom ; elle en eſt la capitale. On l'appelle dans certaines cartes *Suela*. Il y a un évêque ſuffragant d'Athenes. Elle eſt également habitée par des Chrétiens, des Turcs & des Juifs.

STIVES, THIVA, autrefois *Thebes*, capitale de la Béotie, cette république fameuſe, qui produiſit tant de grands hommes, tels qu'Hercule, Pindare, Pilopedas, Epaminondas, &c. Mais elle eſt bien déchue de ſon ancienne grandeur. Aujourd'hui, ce n'eſt qu'un petit bourg, où réſide cependant un évêque grec.

SETINES, ATINA, autrefois *Athenes*, capitale de la république de ce nom, & du pays nommé proprement *Attique*, ſi fertile en ſavans & en grands capitaines. Elle eſt aujourd'hui peu conſidérable, un ſimple mur l'environne. Elle eſt cependant défendue par une citadelle aſſez vaſte, conſtruite ſur un rocher très-eſcarpé. On voit dans Setines les reſtes de pluſieurs monumens anciens. Le nombre de ſes habitans peut être de

14 à 15,000, la plupart chrétiens-grecs. Elle eſt auſſi le ſiege d'un archevêché.

A deux lieues de cette ville eſt Marathon, où Miltiade, général des Grecs, battit l'armée de Xerxès, roi de Perſe.

A peu près à la même diſtance vers la mer, étoit l'ancien Pirée, port d'Athenes.

MEGARE, ville célebre autrefois, ne préſente aujourd'hui que des ruines.

LÉPANTE, autrefois *Naupacte*, ville très-forte, ſituée ſur une montagne qui a la forme d'un pain de ſucre, & ſur le ſommet de laquelle eſt une citadelle très-forte : la ville même eſt environnée d'une triple muraille ; ce qui, joint à ſa poſition, la rend une des plus fortes places des poſſeſſions Turques en Europe. Elle donne ſon nom au golfe qui ſépare la Livadie de la Morée.

Ce fut dans ce golfe que les Vénitiens, commandés par Don Juan d'Autriche, remporterent ſur les Turcs en 1671, une bataille d'autant plus illuſtre, que c'étoit la premiere de cette eſpece. Jamais, depuis la bataille d'Actium, les mers de la Grece n'avoient vu, ni des flottes ſi nombreuſes, ni un combat ſi mémorable. Les galeres Ottomanes étoient manœuvrées par des eſclaves chrétiens, qui tous ſervoient malgré eux contre leurs compatriotes. La victoire fit recouvrer la liberté à cinq mille d'entr'eux. Don Juan d'Autriche prit, deux ans après, le royaume de Tunis. Cependant ces ſuccès ne procurerent aucun avantage réel aux Chrétiens : les Vénitiens ne gagne-

rent aucun terrein sur les Turcs; l'empereur Selim II reprit sans peine le royaume de Tunis.

4. *De la Morée.*

La Morée, anciennement Péloponese, tire son nom moderne de la grande quantité de mûriers qu'on y cultive. C'est une presqu'isle qui ne tient au continent que par l'isthme de Corinthe, & par lequel elle communique à la Livadie. Un peuple plus industrieux que les Turcs auroit depuis long-tems coupé cet isthme, pour joindre la mer Ionienne à l'Archipel : ce seroit le moyen d'éviter aux vaisseaux qui vont aux Indes orientales le danger d'être attaqués par les corsaires, & la nécessité de faire un grand détour. Il ne s'agiroit que de former un canal de deux lieues environ de longueur. L'empereur Adrien avoit entrepris cet ouvrage ; mais il resta imparfait.

La Morée peut avoir soixante lieues de longueur, sur autant de largeur. Elle appartenoit ci-devant aux Vénitiens, auxquels les Turcs l'enleverent en 1715. C'est un bon pays, dont le terroir est fertile & l'air tempéré. On le divise en quatre provinces.

La premiere est celle de Clarenza, qui avoit le titre de duché, & qui est au nord-oueſt de la presqu'isle sur le golfe de Lépante. Sa ville principale est

PATRAS ou PATRASSO, grande & forte ville, sur le golfe de son nom. Elle est la résidence d'un

sangiac & d'un archevêque grec. Les Juifs qui y sont établis & qui y sont en grand nombre, y font un commerce très-considerable. Plusieurs nations y ont des consuls.

Près de cette ville sont les Petites-Dardanelles, châteaux qui défendent le détroit qui joint le golfe de Lépante à la mer d'Ionie. L'un de ces forts s'appelle le *château de Romélie ;* l'autre, le *château de Morée.* Ils sont l'un & l'autre à peu de distance de Lépante & de Patras, que quelques géographes prennent pour les Petites-Dardanelles.

La seconde province est celle de Sacanie ou Saccania, située à l'entrée de la Morée par l'isthme de Corinthe. Elle s'étend au sud-est sur la côte du golfe Engia, & au nord sur la côte du golfe de Lépante. C'est dans cette province qu'est le lac de Lerne, si célebre dans les tems héroïques par l'hydre aux sept têtes. Les villes les plus remarquables aujourd'hui sont :

Coranto, Corinthi ou Corintho, située à l'extrémité de l'isthme qui communique de la Livadie à la Morée. Cette ville, autrefois si renommée, n'est plus aujourd'hui qu'une espece de village ouvert de toutes parts. Elle est cependant défendue par une citadelle bâtie sur un rocher escarpé, qui contient plusieurs églises grecques, une mosquée & un assez grand nombre de maisons. Elle est aussi la résidence d'un archevêque grec.

Napoli de Romanie, forteresse importante, située au fond du golfe de son nom, &

à

à l'extrêmité d'un promontoire très-escarpé sur la mer. Son port est excellent; mais l'abord en est très-étroit : il ne peut y entrer qu'un vaisseau à la fois. C'est la résidence d'un archevêque grec.

ARGO, autrefois *Argos*, capitale du royaume d'Agamemnon, petite ville défendue par un château assez fort.

La troisieme province de la Morée est celle de Zaconie ou Tzaconie, située au midi, sur les côtes des golfes de Napoli, de Colachina & de Coron. Les deux derniers de ces golfes sont séparés par le promontoire de Matapan, l'endroit le plus méridional de l'Europe, & qui est le point dont les géographes se servent pour déterminer la largeur de cette partie du monde, qui s'étend depuis ce cap jusqu'au Nord-Cap en Norwege. Les principaux lieux de cette province sont :

NAPOLI DE MALVASIE, anciennement *Epidaure*, port sur le golfe de Napoli, & assez bien fortifié. On connoît la réputation des vins de *Malvoisie;* c'est le territoire de cette ville qui les produit. C'étoit aussi l'endroit où avoit été bâti le fameux temple d'Esculape. On la nomme encore *Malvesie-la-vieille.*

MISISTRA, autrefois *Lacédémone* ou *Sparte*, ville encore actuellement considérable; son château ou plutôt deux especes de citadelles bâties sur la cime d'une montagne qui commande la ville, passent pour imprenables. Elle est la résidence d'un archevêque grec.

Dans les environs de cette ville & dans les montagnes, exiſte encore un peuple qui ſe gouverne en forme de république, & qui, pour jouir de ſa liberté, paie un tribut particulier au grand-ſeigneur. On nomme ce peuple les *Mainotes* ou *Magnotes*, eſpece de corſaires qui déſolent les côtes, & qui n'ont d'autre induſtrie que de piller & de ſe voler même les uns les autres. Ils occupent un terrein aſſez conſidérable, dans lequel on compte trois villes, *Vitulo*, *Magni* & *Proaſti*, & trois cents ſoixante-cinq villages. Leur nombre ne va qu'à environ douze mille hommes en état de porter les armes.

COLOCHINA, petite ville ſituée ſur le golfe auquel elle donne ſon nom.

PASSAVA, CHIELASA & ZARNATA ſont trois petites fortereſſes.

La quatrieme province eſt celle de *Belvedere*, qui occupe une partie de la Morée méridionale, & s'étend vers le couchant, ſur les côtes de la mer d'Ionie. Ses endroits les plus remarquables ſont:

MODON, port de mer, riche, très-commerçant, & défendu par un château fort. C'eſt où réſide le pacha de Morée, ce qui fait paſſer cette ville pour la capitale de la preſqu'isle.

CORON, ancien port, bien fortifié, ſitué ſur le golfe de ſon nom. Les vaiſſeaux ſont très en ſûreté dans ce port.

NAVARINO, ville ſur le bord de la mer, avec un port & deux citadelles. Elle eſt par elle-même aſſez bien fortifiée & aſſez grande.

ARCADIA, ville assez considérable sur le golfe de son nom.

BELVEDERE, endroit très-médiocre, quoique le chef-lieu de la province de ce nom.

CASAMATA, située dans les terres vis-à-vis l'extrêmité du golfe de Coron; c'est une ville fortifiée, & munie d'une citadelle.

V. *Des Isles de la Grece ou de l'Archipel, appartenantes aux Turcs.*

On comprend sous le nom général d'isles de la Grece, non-seulement celles qui sont répandues dans l'Archipel, mais encore celles qui sont dans la mer de Grece ou d'Ionie. Ces dernieres appartiennent aux Vénitiens. Les principales sont Corfou, Sainte - Maure, Céphalonid, Zanthe & Cerigo. Celles de l'Archipel appartiennent aux Turcs; nous ne parlerons que de celles-ci.

On les divise en deux classes : la premiere comprend les deux grandes isles de Candie & de Négrepont; la seconde comprend une grande quantité de petites isles qu'on subdivise encore en Cyclades & en Sporades. Les premieres sont ainsi nommées parce que, prises collectivement, elles forment un espece de cercle; & les secondes, parce qu'elles sont au contraire éparses çà & là.

1. *De l'isle de Candie.*

L'isle de Candie gît au midi de l'Archipel. Son étendue eſt d'environ cent vingt lieues de long, ſur ſeize & quelquefois vingt de large. Elle a le titre de royaume. On la nommoit autrefois l'isle de Crete. Elle appartenoit aux Vénitiens, lorſque les Turcs s'en rendirent maîtres. Ses productions ſont excellentes tant en vins, en fruits, en cannes de ſucre, qu'en grains, huiles, miel, laine & ſoie. On n'y compte qu'environ trois cents mille ames, dont le tiers eſt formé par les Turcs, & le reſte par les Chrétiens-grecs qui ont diverſes origines. On la diviſe en quatre parties ou territoires qui forment autant de provinces.

I. Le territoire de Canée occupe l'extrêmité de l'isle vers le couchant. Ses principaux endroits ſont :

La Canée, chef-lieu du territoire, que l'on croit être l'ancienne Cydonie, où le roi Minos faiſoit ſa réſidence; ville forte ſur la côte ſeptentrionale de l'isle, avec un bon port. Ses environs juſqu'au pied des montagnes ſont extrêmement fertiles. On y voit des forêts entieres d'oliviers.

Suda, port ſitué ſur le golfe de ſon nom, & défendu par un fort.

Cisamo, petite ville avec un port. On trouve à l'extrêmité de cette isle, au couchant, une petite isle que l'on nomme *Garabuſe*, où il y a un

très-bon port & un fort : elle dépend du gouvernement de la Canée.

II. Le territoire de Retimo confine à celui de Canée en tirant vers le levant. On y trouve

RETIMO, ville maritime sur la côte septentrionale, défendue par une bonne citadelle construite sur un écueil escarpé, & qui s'avance dans la mer. A un quart de lieue de cette ville, on trouve un puits qui jette à gros bouillons de l'eau douce dont se servent les habitans. Un pacha y fait sa résidence.

MISOPOTAMO, château fort sur la côte septentrionale, & qui en défend l'abord.

Dans ce district est le mont *Upsilorites*, connu autrefois sous le nom de *Mont-Ida*, & le plus élevé de toute l'isle.

III. Le territoire de Candie est le meilleur de toute l'isle. On pourroit y faire deux récoltes par an, si les habitans étoient plus actifs & plus industrieux. Il s'étend entre le territoire de Retimo & celui de Setia.

CANDIE, capitale de toute l'isle, sur la côte septentrionale; son assiette & ses fortifications la rendent une place d'importance. Elle est environnée de bons remparts soutenus par sept bastions, & défendus par de larges fossés & plusieurs ravelins. Au reste, le port de cette ville n'est propre que pour des barques. Les vaisseaux se tiennent à l'abri dans les parages de l'isle de Scandia au nord-oueſt de Candie. Le pacha gou-

verneur de l'isle y fait sa résidence ; elle est aussi le siege d'un archevêché grec.

SPINA LONGA, port & forteresse assez considérable.

TEMENE, BONIFACIO, CASTEL-NUOVO & MIRABELLO, sont quatre châteaux fortifiés.

IV. Le territoire de Setia ou Sitié, occupe l'extrêmité de l'isle à l'est, & confine au couchant à celui de Candie. On y voit

SETIA ou SITIÉ, petite ville assez forte, avec un bon port. Elle est située sur le golfe de son nom.

GIRAPETRA ou HIERAPETRA, petite ville avec un château, au centre du territoire de Setia.

Siege de Candie par les Turcs.

Le 22 mai 1667, le fameux Kiouprogli entra dans l'isle de Candie avec une armée considérable, & forma le siege de la capitale. Cette isle, regardée alors comme le boulevard de la chrétienté, n'étoit défendue que par des soldats mercenaires, & quelques galeres de Malte & du pape. Louis XIV y envoya le duc de Beaufort avec sept mille hommes ; mais cet exemple ne fut imité d'aucun autre prince, & ce secours trop foible ne put empêcher que les Turcs ne se rendissent maîtres de la ville qu'ils tenoient assiégée depuis deux ans. Ce fut le 25 juin que les ducs de Beaufort & de Navailles parurent à la tête des François. Ils attaquerent d'abord les tranchées, & les

Turcs étoient déjà repouſſés & chaſſés de deux redoutes, lorſqu'un magaſin qu'on avoit pris, & qui contenoit cent trente quintaux de poudre, ſauta tout-à-coup, & fit périr un grand nombre d'officiers & de ſoldats. Tous les autres prirent auſſitôt la fuite, ſans qu'il fût poſſible de les ramener au combat. Le duc de Navailles & d'autres gentilshommes ſe firent un paſſage l'épée à la main à travers les Turcs, & ſe retirerent heureuſement. Quelque tems après, ce duc, voyant l'impoſſibilité de ſauver cette ville, ſe rembarqua pour conſerver ce qui lui reſtoit de troupes, & ne laiſſa que trois cents hommes aux ordres de M. de Choiſeul. Le duc de Beaufort avoit péri dans une ſortie. Le 16 ſeptembre, les Vénitiens capitulerent; tous les habitans ſortirent, & la garniſon emporta cent vingt-cinq gros canons, cent quarante médiocres, & huit mortiers.

On remarque que les Turcs, pendant ce ſiege, s'étoient montrés ſupérieurs aux Chrétiens, même dans la connoiſſance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encore en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la premiere fois, des lignes paralleles dans les tranchées. C'eſt d'eux que nous avons appris cet uſage; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur Italien.

2. *De l'isle de Négrepont.*

L'isle de Négrepont, au couchant de l'Archi-

pel, n'eſt ſéparée de la Grece que par le golfe même de Négrepont, & que les anciens appelloient *Euripus Chalcidis*. Ce golfe eſt ſi étroit dans certaines parties, que l'on a établi un pont de pierre de cinq arches, qui communique de cette isle au continent. Une choſe très-ſinguliere eſt l'irrégularité du flux & du reflux de la mer, qui a lieu dans ce golfe : on prétend qu'Ariſtote n'ayant pu en connoître la cauſe, s'y précipita de déſeſpoir. On remarque que ce flux & reflux ſe fait ſentir depuis le 9 juſqu'au 13 de chaque mois, & depuis le 21 juſqu'au 26. Depuis le 9 juſqu'au 12 inclusivement, il a lieu douze, treize & quatorze fois par jour. C'étoit autrefois l'*Eubée*. Son étendue eſt d'environ ſoixante lieues de longueur, ſur vingt de largeur. On y cultive beaucoup d'arbres qui produiſent du coton, & l'on y trouve du très-beau marbre. Sa ville la plus remarquable eſt

NÉGREPONT, capitale de l'isle, ſituée ſur le golfe & à l'endroit où l'isle communique au continent par le pont dont on vient de parler. Cette ville eſt l'ancienne *Chalcis*. Elle eſt encore aujourd'hui très-recommandable par ſon étendue, ſon commerce, ſa population & ſes défenſes. Elle eſt munie de deux citadelles qui protegent la ville & le port. Les Vénitiens poſſédoient cette isle depuis le tems des croiſades. Mahomet II la leur enleva en 1469. Ils tenterent de la recouvrer en 1688, & mirent le ſiege devant la capitale ; mais ils furent obligés de le lever, après avoir perdu une grande

quantité de monde. Cette ville eſt le ſiege d'un archevêque grec.

3. *Des isles Cyclades qui appartiennent aux Turcs.*

Les plus conſidérables ſont :

ANDRO, à l'eſt de l'isle de Négrepont, & qui peut avoir environ trente lieues de circuit. On y recueille d'excellens fruits : elle produit beaucoup de ſoie. Sa ville capitale eſt *Andro*, de médiocre grandeur, ſiege d'un évêque latin & d'un évêque grec. Ses habitans ſont des Albanois durs & féroces.

NAXIE ou NACSIA, la plus agréable & la plus fertile des isles Cyclades, a trente-cinq lieues de tour, & eſt ſituée au ſud-eſt de Négrepont. Elle produit d'excellens vins, que les anciens comparoient au nectar des dieux : on y trouve auſſi du très-beau marbre ; on y recueille du *laudanum*, & ſon commerce eſt conſidérable. *Naxie*, ſa capitale, eſt une jolie ville, défendue par un château fort. Elle eſt auſſi la réſidence de deux archevêques, l'un grec & l'autre latin. Quoique cette isle appartienne au grand-ſeigneur, ſes habitans forment une eſpece de république. Ils avoient autrefois pour ſouverains des nobles Vénitiens.

PAROS, renommée par ſes beaux marbres, n'a guere que quatre lieues de long ſur trois de large. Elle eſt fertile & riche en troupeaux. Sa ville principale eſt *Parechia*, conſtruite ſur les ruines

de l'ancienne Paros. Il y a un évêque grec. Les François, les Anglois & les Hollandois y entretiennent ordinairement un consul. C'est à Paros que l'on a trouvé le plus beau monument de chronologie que l'on connoisse, gravé sur le marbre. Il est déposé à Oxfort.

Près de cette isle est celle d'*Antiparos*, petite, mal peuplée, mais fameuse par ses grottes remplies des plus belles stalactites.

Milo, à l'est du golfe de Napoli, a environ vingt lieues de circuit. Les fruits & les vins qu'elle produit sont estimés; il y a beaucoup de bestiaux, & sur-tout beaucoup de chevres; on y trouve des mines de fer & de soufre. *Milo*, capitale de cette isle, est assez considérable: son port est vaste & commode; c'est où relâchent ordinairement les vaisseaux qui font le commerce du Levant. Cette ville est la résidence de deux évêques, l'un grec & l'autre latin. L'air en est mal-sain, à cause des exhalaisons de soufre & d'alun qui en diminuent le ressort.

Les autres isles moins considérables des Cyclades sont:

Cea ou *Cia*, où l'on voit un château ruiné; *Cythmus*, peu peuplée, & couverte de forêts; *Delos*, qui forme deux petites isles séparées par un canal de cinq cents pas: la plus grande n'est plus habitée, & la plus petite est très-peu peuplée; elle a cependant un assez bon port; *Engia*, située dans le golfe de ce nom, à l'opposite d'Athenes: ses habitans passent pour excellens matelots.

On trouve encore parmi les Cyclades la petite isle de *Tine* ou *Tenos*, qui appartient aux Vénitiens. Elle gît au sud-est d'Andro.

4. *Des isles Sporades qui appartiennent aux Turcs.*

Les plus considérables sont :

STALIMENE ou LEMNOS, située au nord de l'Archipel, à la hauteur des Dardanelles à l'est, & de Monte-Santo au couchant. Son terroir est fertile en grains & en vins. Sa longueur est d'environ dix lieues, & sa plus grande largeur de six. Elle contient soixante & quinze villages, & la petite ville de *Stalimene*, qui en est la capitale. Cette derniere est située au couchant de l'isle, sur le penchant d'une colline au haut de laquelle est un château qui domine sur la mer. Elle est la résidence d'un évêque grec.

L'isle produit une espece de bol que l'on nomme *terre sigillée*, & dont les médecins font grand cas : c'est un fort bon absorbant.

SCIRO, au nord de l'extrêmité orientale de l'isle de Négrepont, peut avoir six lieues de longueur, sur trois de largeur. Son terroir est aride. Elle produit du très-bon vin & beaucoup de coton. La ville capitale de l'isle est *Sciro*, sur la côte orientale. Son port est assez bon. Elle est située sur un roc.

COLOURI, autrefois *Salamine*, située dans le golfe d'Engia, près des côtes d'Athenes. Cette

isle peut avoir environ vingt-cinq lieues de circuit. Elle est célebre par la défaite entiere de l'armée de Xerxès par Thémistocles ; & de nos jours, par la destruction totale de la flotte Ottomane par les Russes. Son port est l'un des plus beaux que l'on connoisse.

SANTORIN, au nord du centre de l'isle de Candie. Cette isle se nommoit autrefois *Thera*. Elle est remarquable par les petites isles qui l'environnent, & qui sont sorties de la mer après des tremblemens de terre.

Les autres isles moins considérables des Sporades sont ou inhabitées ou très-peu peuplées.

VI. *Des isles de l'Archipel situées sur les côtes d'Asie, & qui appartiennent aux Turcs.*

CES isles sont partie de celles qu'on nomme *Sporades*. Les principales sont :

METELIN, autrefois *Lesbos*, située au sud du détroit de Gallipoli, & au nord du golfe de Smyrne. Cette isle est fertile, & peut avoir quarante-cinq lieues de circuit. Ses vins sont très-estimés, & ses fruits passent pour les meilleurs des isles de l'Archipel. Elle fournit aussi du très-beau marbre. Sa capitale est *Castrosa*, autrefois *Mytilene*, peu considérable par elle même, mais défendue par un château très-fort. Elle est construite sur la côte occidentale de l'isle. Son port est assez vaste & sûr.

Petra, port & bourg, au milieu duquel

s'éleve un roc preſque inacceſſible, qui ſert de retraite lors des deſcentes des corſaires.

SCHIO ou SCIO, autrefois *Chio*, au midi de Mételin, & à peu près à la hauteur de Smyrne. Elle eſt une des isles les mieux peuplées de l'Archipel. On y compte plus de cent mille habitans. Ses productions ſont, de l'excellent vin muſcat, du coton, du marbre, de la térébenthine, & du maſtic, eſpece de gomme qui ſort du lentiſque, & que le grand-ſeigneur fait tranſporter à Conſtantinople. On le diſtribue aux ſultans & aux femmes du ſerrail, qui le mâchent pour ſe rendre l'haleine plus douce & les dents blanches. Au reſte, l'isle n'eſt guere cultivée que ſur les côtes : l'intérieur eſt aride. Sa capitale eſt *Schio*, ſiege d'un évêché grec & réſidence d'un évêque latin. Sa population monte à plus de quarante mille têtes. *Scio* fut la patrie d'Homere : près de la capitale eſt un lieu qui porte le nom d'Ecole d'Homere ; & l'on prétend encore montrer la maiſon qu'habitoit ce poëte célebre.

SAMO, au ſud-eſt de Schio, eſt peu éloignée des côtes d'Aſie, & a vingt-ſix lieues de tour. Cette isle eſt fertile en tout. La ville de *Cora* eſt la réſidence de l'archevêque grec, du dioceſe duquel dépend auſſi la petite isle de *Nicaria*, au couchant de Samo.

LANGO, CO, ou STANCHIO, au midi de Samo, a vingt-huit lieues de tour. On trouve dans cette isle la ville de *Lango*, réſidence d'un évêque grec honoraire. Elle eſt munie d'une aſſez bonne

citadelle. Ce fut la patrie du célebre médecin Hypocrate.

PALMOSA ou PATHMOS, entre Samo & Lango, célebre par l'exil de l'apôtre S. Jean. On montre encore une grotte convertie en égliſe, & dans laquelle on prétend qu'il écrivit ſon Evangile & l'Apocalypſe. On y voit un couvent fameux, ſitué ſur le ſommet d'une montagne, où l'on enſeigne diverſes ſciences. Cette isle peut avoir dix lieues de circuit. Elle abonde en une quantité prodigieuſe de perdrix, de lapins, de cailles & de tourterelles.

STAMPALIA, au midi de Lango, isle aſſez vaſte, mais qui n'offre rien de remarquable, non plus qu'une infinité d'autres petites isles dont il eſt inutile de parler. Cependant, pour ne rien laiſſer à deſirer ſur l'objet que nous traitons, nous donnerons ici une idée des deux grandes isles que les Turcs poſſedent encore dans la mer Méditerranée : celles de Rhodes & de Chypre.

VI. *Des isles de la Méditerranée appartenantes aux Turcs.*

1. *De l'isle de Rhodes.*

L'ISLE de Rhodes gît au nord-eſt de celle de Candie, & à la hauteur de celle de Stampalia. Elle a environ vingt lieues de diametre, & par conſéquent à peu près ſoixante de circuit. Les terres en général n'y ſont bonnes qu'en pâturages :

on y cultive peu de grains. Elle abonde sur-tout en miel, en cire & en fruits. C'est une des possessions du grand-seigneur où le commerce & l'industrie soient le plus en vigueur : on y fabrique beaucoup de savon, de belles tapisseries & de beau camelot. Le commerce y seroit plus florissant encore, si les vaisseaux pouvoient aborder facilement l'isle : elle n'a point de ports commodes.

RHODES, capitale de l'isle, ville très-forte, enceinte d'un triple rempart, de deux fossés profonds, & protégée par une bonne citadelle. Le port, dont l'entrée est très-étroite, étant serrée par deux rochers, sur lesquels posoit autrefois le fameux colosse, est défendu par deux châteaux construits au haut de ces rochers; de maniere que Rhodes seroit une ville imprenable, s'il en existoit. Il y a dans cette ville un archevêque grec : elle est aussi la résidence du gouverneur de l'isle, qui releve du gouverneur ou beyglierbeys de Natolie.

En 1309, les chevaliers de S. Jean-de-Jérusalem, chassés de la Terre-Sainte, s'emparerent de l'isle de Rhodes sur les Sarrasins, qui l'occupoient depuis l'an 665. En 1522, Soliman II l'attaqua avec une armée de deux cents mille hommes. Les chevaliers se défendirent pendant six mois, & capitulerent enfin, après avoir fait périr quatre-vingt mille Turcs. On rapporte à cette occasion un trait de cruauté de la part de Soliman, qui fait frémir. André Amurat, chancelier de l'ordre,

avoit été gagné par le ſultan pour lui faciliter la conquête de l'isle ; ſon mariage avec l'une des filles de l'empereur devoit être le prix de cette trahiſon : mais Soliman, maître de l'isle, loin de tenir ſa parole, fit écorcher vif Amurat, & pour lit nuptial, le fit étendre ſur du poivre & du ſel. Quel raffinement de barbarie ! Quel outrage à l'humanité !

Siege de Rhodes par Soliman II.

Villiers de l'Isle-Adam étoit alors grand-maître de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean. Grand homme de guerre, intrépide, courageux, habile & fécond en reſſources, il avoit tout au plus ſix mille guerriers à oppoſer à une armée de près de deux cents mille hommes. Mais ces guerriers étoient braves comme leur chef, & préféroient la mort à l'eſclavage. Rhodes fut inveſtie par les Turcs. Ils ouvrirent la tranchée hors de la portée du canon ; & quand ils furent plus près de la place, ils dreſſerent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie des remparts. Les ſorties fréquentes des chevaliers combloient chaque fois les travaux des aſſiégeans. Ceux-ci étoient prêts à ſe décourager, lorſque Soliman lui-même ſe rendit au ſiege. Sa préſence les ranima, & la tranchée fut bientôt conduite juſqu'au pied de la contreſcarpe. Pour rendre leurs lignes plus ſolides, ils les revêtirent en-dehors de poutres & de madriers liés enſemble. Aux travaux ils ajouterent

terent deux cavaliers d'une hauteur supérieure aux ouvrages de la place, & les éleverent entre la porte d'Espagne & celle d'Auvergne, vis-à-vis le bastion d'Italie. A la faveur de ces élévations, ils attaquerent d'abord le poste d'Allemagne. On ne croyoit pas que la muraille sans terre-plein pût résister aux coups redoublés des batteries. Mais le grand-maître la fit appuyer en-dedans par de la terre, des poutres & des fascines; & comme l'artillerie placée sur la porte de son palais, portoit directement sur les Infideles, elle mit en pieces & ruina leurs gabions & leurs parapets. Il en fallut refaire de nouveaux qui ne durerent pas plus que les premiers. Le canon de la ville étoit toujours supérieur. Rebutés du peu d'effet de leurs batteries, les officiers de Soliman les transporterent contre la tour de Saint-Nicolas. On la foudroya avec douze canons de fonte; mais on eut encore le chagrin de voir ces canons démontés par ceux même de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adresse des canonniers chrétiens, on résolut de ne tirer que de nuit, & pendant le jour on enterroit le canon sous les gabions dans le sable. A l'approche des ténebres on le remettoit sur la plate-forme. Plus de cinq cents boulets porterent contre l'endroit de la muraille qui regardoit l'occident, & la firent crouler dans le fossé. Les Turcs s'applaudissoient du succès de cette batterie nocturne, & ils se flattoient d'emporter la place au premier assaut; mais ils furent bien étonnés de voir paroître derriere les

ruines une nouvelle muraille terraſſée avec ſon parapet & bordée d'artillerie qui en défendoit l'approche. Plein de colere, Soliman fit attaquer tous les principaux baſtions de la place, & ſon canon qui les battit jour & nuit, durant un mois entier, les endommagea pour la plupart. Cependant le nombre des chevaliers & des citoyens diminuoit conſidérablement dans Rhodes. On manquoit de poudre ; le grand-maître en fit faire avec du ſalpêtre dont on avoit fait proviſion. On eſpéroit pouvoir, avec ce foible ſecours, réſiſter aſſez long-tems pour rebuter les aſſiégeans.

Les attaques juſqu'alors ne s'étoient faites de part & d'autre qu'à coups de canon ; & quoique le feu des Turcs eût été ſupérieur à celui des aſſiégés, cependant ils n'étoient pas encore maîtres d'un pouce de terrein dans les baſtions & dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades & les retranchemens creuſés par les chevaliers, tenoient lieu des murailles abattues. On ne pouvoit emporter ces nouveaux ouvrages que par un aſſaut ; & pour y monter, il falloit tenter la deſcente du foſſé, ou le combler. Soliman eſſaya cette reſſource ; mais la vigilance & le travail infatigable des chevaliers la rendirent encore inutile. Les Turcs enfin eurent recours aux mines. Ils en creuſerent dans cinq endroits différens, dont chacune ſe dirigeoit vers un baſtion. Quelques-unes furent éventées par l'adreſſe de Martinengue, auquel on eſt redevable de l'inven-

tion de découvrir, avec des peaux tendues & des tambours, en quel endroit ſe fait le travail. Cependant deux de ces mines jouerent l'une après l'autre ſous le baſtion d'Angleterre. Leur exploſion fut ſi violente, qu'elles renverſerent plus de ſix toiſes de la muraille, dont les ruines comblerent le foſſé. La breche ſe trouva ſi large, que pluſieurs bataillons ſe préſenterent auſſi-tôt à l'aſſaut. Ils gagnerent d'abord le haut du baſtion, y planterent ſept enſeignes, & s'en ſeroient rendus maîtres, s'ils n'avoient rencontré derriere une traverſe qui les arrêta. Les chevaliers accoururent au baſtion, & chargerent les Turcs à coups de mouſquets, de grenades & de pierres. Le grand-maître, lors de l'exploſion de la mine, étoit dans une égliſe, où il imploroit aux pieds des autels le ſecours du Dieu des armées. Il jugea bien, à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat de la mine ſeroit ſuivi d'un aſſaut. Il ſe leve dans le moment que les prêtres, pour commencer l'office, entamoient cette priere ordinaire : *Deus, in adjutorium meum intende.* « J'accepte l'au-» gure, s'écrie le pieux général, ſe tournant » vers quelques chevaliers qui l'accompagnoient : » allons, mes freres, leur dit-il, changer le » ſacrifice de nos louanges dans celui de nos » vies, & mourons, s'il le faut, pour la défenſe » de notre loi. » Il dit ; & la pique à la main, il s'avance, monte ſur le baſtion, joint les Turcs, écarte, renverſe, tue tout ce qui lui réſiſte, & arrache enfin les enſeignes ennemies. Pluſieurs

fois les Turcs retournent à la charge ; toujours ils ſont repouſſés. Ils abandonnent enfin leur attaque, & ſe retirent après avoir laiſſé plus de trois mille hommes ſur la place.

C'eſt avec cet acharnement furieux, qu'on ſe battit juſqu'au 24 ſeptembre. Soliman, fatigué de tant de réſiſtance, réſolut de donner un aſſaut général. Dès l'aube du jour, les Mahométans, diviſés en quatre corps, s'avancent, & montent fiérement ſur les breches. Les chevaliers accourent en foule, ils repouſſent les aſſaillans. Les prêtres, les religieux, les vieillards & juſqu'aux enfans, tous veulent avoir part au péril. Des femmes même ne le céderent pas en activité aux pionniers, ni en courage aux ſoldats. Pluſieurs perdirent la vie en défendant leurs maris & leurs enfans. L'hiſtoire fait mention d'une Grecque parfaitement belle, & maîtreſſe d'un officier qui commandoit dans un baſtion, & qui venoit d'être tué. Cette fille, déſeſpérée de la mort de ſon amant, & ne voulant pas lui ſurvivre, après avoir embraſſé tendrement deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de lui : « Il vaut » mieux, leur dit-elle les larmes aux yeux, » que vous mouriez par mes mains, que par » celles de nos impitoyables ennemis, ou que » vous ſoyez réſervés à d'infames plaiſirs plus » cruels que la mort. » Alors, pleine de fureur, elle prend un couteau, les égorge, jette leurs corps dans le feu, ſe revêtit des habits de ſon amant, encore teints de ſon ſang ; s'arme de ſon

sabre, court sur la breche, tue le premier Turc qui s'oppose à elle, en blesse d'autres, & meurt en combattant avec toute la bravoure des héros.

Le mauvais succès de tous ces assauts rendit Soliman furieux. Il fit périr à coups de fleches, Mustapha son premier capitaine. Cependant on ne cessa de combattre & de former des attaques jusqu'au milieu de l'hiver. Enfin Rhodes, presqu'entiérement détruite, n'avoit plus de moyens d'arrêter les assiégeans. Le plus grand nombre des chevaliers étoient morts en combattant. Il fallut capituler. Soliman n'abusa point de sa victoire. Il traita généreusement le grand-maître, qu'il consola, qu'il visita lui-même, & qu'il plaignit comme le méritoit ce grand homme.

2. *De l'isle de Chypre.*

L'isle de Chypre est située à l'extrêmité orientale de la mer Méditerranée, & avoisine les côtes de la Natolie en Asie. Elle a environ quatre-vingt lieues de long, sur quarante de large. Soumise successivement aux Romains, aux Grecs, aux Sarrasins, conquise par Richard, roi d'Angleterre, elle eut autrefois ses rois particuliers, qui sortoient de la maison de Lusignan : le dernier fut Jean III, mort en 1458. Les Vénitiens s'en emparerent en 1476, au préjudice des ducs de Savoie, qui y avoient des droits légitimes. Ils ne la garderent pas un siecle; car en 1570 ils en

furent chaſſés par Selim II, empereur des Turcs.

L'isle de Chypre eſt très-fertile en fruits, en grains & en vins; mais un fléau aſſez commun, & qui porte un grand dommage aux habitans, ce ſont des nuées de ſauterelles qui, dans certaines années, tombent ſur l'isle & en ravagent tous les fruits. L'eau douce y eſt encore extrêmement rare : il n'y en a qu'une ſeule ſource dans toute l'étendue de l'isle.

Elle dépend du gouvernement de Natolie, & on la diviſe en quatre territoires; ſavoir : celui de Paphée, au levant; celui de Lamathuſie, au midi; celui de Lapéthie, au nord; & la Salaminie, au couchant. Les lieux les plus conſidérables ſont :

NICOSIE, capitale de toute l'isle, dans le territoire de Lapéthie. Elle eſt la réſidence du pacha & d'un archevêque grec. La ville eſt forte, grande & bien peuplée.

FAMAGOSTA ou FAMAGOUSTE, grande & forte place, quoique les fortifications ſoient antiques. Elle arrêta pendant onze mois entiers l'armée de Selim. Elle capitula enfin : mais Selim, auſſi cruel que Soliman, renouvella après cette capitulation l'exemple barbare que lui avoit donné ſon prédéceſſeur au ſiege de Rhodes; comme lui, il trahit la confiance du gouverneur, qu'il fit écorcher vif, contre ſa parole & la foi de la capitulation. Cet infortuné commandant ſe nommoit Marc-Antoine Bragadin. Famagouſte eſt un port de mer aſſez ſûr, dans le territoire de Salaminie.

PORTO-COSTANZA ou SALAMINE, port peu éloigné de Famagouſte, & où il ſe fait un très-grand commerce de ſel. Il ne faut pas la confondre avec la ville & l'isle de ce nom, ſur les côtes de la Grece. Celle-ci eſt la même où S. Epiphane fut évêque, & la patrie du poëte Euripide.

LARNACHA, ou LARNECA n'eſt qu'un village, mais très-marchand, ſitué à une petite lieue de la mer. C'eſt l'entrepôt de toutes les marchandiſes : ce qui engage les François, les Anglois & les Hollandois d'y avoir un conſul. Il eſt dépendant du territoire de Salaminie.

PAPHOS, dans le territoire de Paphie, à peu de diſtance de la mer; ville aſſez grande, mais ouverte de tous côtés. Elle eſt célebre par le culte qu'on y rendoit autrefois à Vénus.

CÉRINES, dans le territoire de Lapéthie, ville médiocre, aſſez bien peuplée, & défendue par un château.

Fin de la premiere partie.

ESSAIS

DE GÉOGRAPHIE,

DE POLITIQUE ET D'HISTOIRE,

Sur les poſſeſſions de l'Empereur des Turcs en Europe, & ſur la Conſtitution Militaire de cet Empire.

SECONDE PARTIE.

I. *De la Conſtitution actuelle des Troupes de l'Empire Ottoman.*

De la milice des Turcs & de ſes différentes eſpeces.

LES armées Turques ſont compoſées de deux eſpeces de milice, dont l'une eſt connue ſous le nom générique de milice *Capiculy*, l'autre ſous celui de milice *Serratculy*. Toutes deux ſont diviſées en différens corps, tant d'infanterie que de cavalerie.

La premiere eſt toujours ſur pied, & entretenue aux frais du gouvernement. L'infanterie de cette milice eſt compoſée des *Janiſſaires*, des *Topchis*, des *Gebeſys* & des *Sakkas*. La cava-

lerie comprend les corps des *Zaïms*, des *Timariots* & des *Spahis*.

La seconde, ou milice *Serratculy*, ne se leve qu'au moment d'une déclaration de guerre. Elle n'a proprement point de constitution, & elle n'est payée que pendant qu'elle est en campagne, ou en activité de tel autre service.

II. *De l'infanterie Capiculy.*

Le premier corps de l'infanterie *Capiculy*, & le plus considérable de toutes les troupes Ottomanes, est celui des Janissaires. Il est, en tems de paix, particuliérement destiné à la garde du grand-seigneur & des trois résidences impériales, Constantinople, Andrinople & Burse. Janissaires.

Le sultan Amurat III, vainqueur de la plus grande partie de l'Asie & de presque tous les pays que l'empire Ottoman possede en Europe, résolut de conserver ses conquêtes, & voulut en même tems donner à son empire tout l'éclat dont il étoit susceptible. Pour affermir son projet, il crut qu'il falloit un corps de troupes réglées qui marcheroient au premier ordre, & qui, soumises à une discipline austere, lui serviroient de garde, & donneroient l'exemple aux autres corps qu'il se proposoit d'établir dans la suite. Le choix de ces nouveaux soldats étoit difficile. Amurat consulta Agis-Bictas, son confident. Le parti qu'ils prirent fait frémir la nature. Les peuples conquis en Europe venoient, pour Leur origine.

la plupart, d'être chargés de fers & arrachés à leur patrie : vieillards, enfans, tous avoient subi le joug. Bictas proposa au sultan de former les jeunes esclaves à des mœurs féroces, de les accoutumer sur-tout au spectacle de la mort. Le meurtre fut donc enseigné à ces malheureux : leçon plus digne des tigres que des hommes. Ceux de ces enfans qui pouvoient déjà soutenir le sabre, s'exerçoient d'abord à immoler des vieillards esclaves, en leur mutilant les bras & les jambes. Les plus foibles se servoient du poignard, & le plongeoient dans le cœur de ces malheureuses victimes. Bictas, voyant que le sang n'inspiroit plus d'horreur à ses éleves, les rassembla en compagnies, leur donna le nom de *Jeniczeris*, ou nouveaux soldats, que nous prononçons *Janissaires*, & leur prescrivit des réglemens. Ce monstre portoit l'hypocrisie jusqu'à leur faire garder un extérieur religieux & sauvage. Pour les engager à servir son courage dans le besoin, il leur faisoit envisager la guerre, les triomphes, l'effusion du sang, comme l'unique moyen qui pût les conduire à la gloire. Voulant un jour leur donner des marques de la satisfaction qu'il éprouvoit de les voir ainsi disposés à seconder ses vues, il coupa une manche de sa chemise qui étoit de mousseline, en entoura la tête d'un de ses soldats, & ordonna que dans la suite les Janissaires seroient ainsi coëffés : ce qui s'est pratiqué jusqu'à ce jour.

Telle est l'origine du corps des Janissaires,

qui dans son commencement n'étoit composé que de six mille hommes, mais qui s'est prodigieusement accru, puisqu'il est porté aujourd'hui au nombre de cinquante-quatre mille.

Ce corps est divisé en cent quatre-vingt-seize *odas* ou compagnies, dont cent & un sous la dénomination de *Jasas-Beys*, soixante-un sous celle de *Bolukis*, & trente-quatre de *Selmenys*. Leurs fonctions en général consistent, comme nous l'avons dit, à garder en tems de paix les résidences impériales; mais en guerre, ils marchent, campent & combattent toujours à la tête des armées Ottomanes. De ces trois corps de Janissaires, on tire un corps de soldats d'élite, qu'on emploie à garder de près la personne du grand-seigneur, lorsqu'il sort du serrail. On les nomme *Corrigys*. On en choisit encore trois ou quatre cents des plus expérimentés & des plus robustes, que l'on appelle *Soulacs*, & qui entourent le grand-seigneur toutes les fois qu'il se présente en campagne. Aux jours de bataille ils ne portent que des arcs & des sabres, de crainte que le bruit des armes à feu n'incommode sa hauteſſe & n'effraie son cheval. Formation du corps.

Chaque *oda* ou compagnie de Janissaires est composé de deux cents soixante & onze hommes, bas-officiers compris. Ils logent tous ensemble dans une chambre construite exprès. (*a*) Ils sont

(*a*) Leurs casernes sont extrêmement bien tenues & bien propres. Ils ont une mosquée particuliere, où

nourris aux dépens du grand-seigneur, qui leur fournit aussi chaque année un juste-au-corps de drap, fait de grosse laine, fort chaud & fort commode. Les fonds employés à leur nourriture & à leur habillement, se prennent sur la retenue d'un & demi pour cent en tems de paix, & de sept pour cent en tems de guerre, qui se fait sur le montant de leur paie, prise au trésor de l'épargne du grand-seigneur, & qui est évaluée depuis six jusqu'à douze aspres par jour. (L'aspre vaut six deniers argent de France.)

En tems de guerre, la compagnie campe par vingt hommes sous la même tente. Toutes celles d'une même compagnie sont placées en cercle, au milieu duquel est une autre tente très-vaste, où tous les hommes de la compagnie mangent ensemble. (*b*) On leur donne par dix hommes un

---

Ils vont faire leurs prieres; mais c'est là où ils tiennent leur conseil ou divan, lorsqu'ils trament quelque sédition. Le sultan tremble quand on lui dit qu'ils s'y assemblent pour y délibérer, ainsi que quand on rapporte à sa hautesse qu'ils n'ont pas voulu manger le riz que dans certaines cérémonies on leur donne dans la cour du serrail : s'ils le mangent avec avidité, c'est un bon signe. *Warnery*, pag. 25.

(*b*) Pour distinguer les tentes des Janissaires de celles des autres troupes, chaque oda a sur les siennes une marque particuliere, telle qu'un oiseau, un sabre, une épée, un turban, un drapeau, une main, &c. Mais si un oda perd ses tentes dans le cours d'une campagne, celles qu'on leur donne n'ont plus de marques distinctives.

charriot pour porter leurs bagages, & par vingt un chameau pour porter leurs tentes. Lorſqu'ils ſont bleſſés & hors d'état de ſervir, on les fait *outracas*, ce qui ſignifie *mortes-paies* : alors ils jouiſſent, le reſte de leur vie, de la paie qu'ils avoient lorſqu'ils ont quitté le ſervice.

Armes des Janiſſaires.

Leurs armes ſont le mouſquet & le ſabre, un ou pluſieurs piſtolets pendus à leur ceinture, un poignard & un couteau à lame recourbée, nommé *kiuſchall*, dont ils ſe ſervent pour couper les têtes. Mais ils ne les portent jamais à Conſtantinople, que lorſqu'ils entrent en campagne. On craint qu'ils n'en abuſent dans les révoltes fréquentes, dont ils ſont preſque toujours les moteurs ou les ſoutiens. Ils ne peuvent par conſéquent être bien exercés au maniement des armes, ni combattre avec ordre; quelquefois ils forment des bataillons triangulaires, que l'on compare fauſſement au *cuneus* des Romains. Voici en quoi conſiſte cette manœuvre. Rangés ordinairement en maſſe, lorſqu'ils voient qu'ils ne peuvent entamer leur ennemi, ils mettent en avant de cette maſſe un corps d'élite, duquel ils tirent encore un autre corps de braves qui attaquent & qui s'efforcent de percer. Tel eſt le *coin* des Turcs. Ils obſervent encore la même manœuvre, lorſqu'ils ſont vivement preſſés dans une retraite.

Leurs officiers.

L'officier-général qui commande en chef les Janiſſaires, ſe nomme *Aga*, ou *Janniſſar-Agaſſi*. Comme il eſt important de ne donner cette com-

miſſion qu'à un officier de confiance, l'empereur choiſit ordinairement un officier de ſa chambre.

Les Janiſſaires, ont pluſieurs autres officiers, parmi leſquels on en compte neuf principaux ; ſavoir : le lieutenant-général, le maître des charriots, le garde des greniers du grand-ſeigneur, le maître de ſes chiens, le maître des épagneuls, le capitaine des archers, celui des baillis, le commandant des pages & le grand-prévôt.

On envoie ſouvent en garniſon quelques compagnies de Janiſſaires à la *Canée*, à *Rhodes* & ailleurs; pour lors ces détachemens ſont commandés par un officier qui fait les fonctions de colonel, & que l'on nomme *Bulluch-Agaſſi*. Mais chaque compagnie eſt commandée en particulier par un maître de la chambre, qui fait en campagne les fonctions de lieutenant. Les autres officiers de chaque chambre ſont : le porte-enſeigne, le pourvoyeur, le cuiſinier, le ſous-cuiſinier & le porteur d'eau.

Recrues des Janiſſaires.

On nomme *Agiamoglans*, les novices ou ſurnuméraires des Janiſſaires. Ce ſont de jeunes eſclaves pour la plupart Grecs, que l'on éleve & que l'on deſtine à recruter le corps. Ils n'ont point de demeures fixes. Un chef, nommé *Stambol-Agaſſi*, veille à leur conduite & à leur éducation. On les envoie dans les jardins des différens ſerrails du grand-ſeigneur, où ils cultivent la terre, & ſont employés aux exercices les plus pénibles, tels que le défrichement des champs incultes; par là on les rend dociles à la diſcipline,

on les endurcit aux travaux. Lorſqu'il s'agit de compléter le corps des Janiſſaires, on en informe le *Stambol-Agaſſi*, qui les fait revenir des différens lieux où ils ſont répartis.

Leur réception dans le corps ſe fait de la maniere ſuivante : on les appelle par leurs noms, en préſence du commiſſaire qui les enrôle ſur le regiſtre du grand-ſeigneur. Lorſqu'ils ſe préſentent à lui, ils marchent les uns après les autres, les plus vieux à la tête, chacun d'eux tenant le bas de la veſte de ſon compagnon. Dès qu'ils ſont enregiſtrés, ils ſe précipitent vers le maître de leur chambre, qui leur donne à chacun un coup derriere l'oreille, pour leur apprendre qu'ils ſont à ſes ordres. On leur fait enſuite prêter deux ſermens ; le premier, de ſervir fidélement l'empereur ; le ſecond, de n'avoir qu'une volonté avec leurs camarades : ſerment dangereux, qui a rendu plus d'une fois cette milice redoutable à ſes chefs & à ſes ſouverains.

Les *Topchis* ſont les canonniers, les fondeurs, les ouvriers employés au ſervice de l'artillerie. Ils n'excedent pas en tems de paix, dans tout l'empire Ottoman, le nombre de douze cents hommes, qui ſont diſtribués en cinquante-deux chambres ou *odas ;* mais en tems de guerre, ils ſont conſidérablement augmentés. Leur quartier principal eſt à Conſtantinople, dans le fauxbourg de Galata, où ils travaillent à fondre des pieces & à d'autres ouvrages, mais ſans s'exercer à l'uſage des canons : de là vient qu'en tems de

Canonniers.

guerre, les Turcs ſont obligés d'avoir recours à des canonniers étrangers ; ils ont même le préjugé de croire que les Chrétiens ſeuls ſont propres à cette partie de la guerre.

Le corps des *Topchis*, & tous ceux qui ſont affectés à quelqu'emploi relatif à l'artillerie, ſont aux ordres du *Topi-Bachi*, général en chef. Cet officier occupe une des plus conſidérables charges de l'empire ; & pour l'ordinaire, celui qui en eſt revêtu eſt un des plus puiſſans ſeigneurs Turcs, très-ſouvent gendre de l'empereur. Il a ſous lui pluſieurs officiers, comme le maître des fondeurs, *Geli-Bachi*, ou intendant des canonniers ; quelquefois le *Zader-Meter-Bachi*, ſur-intendant des tentes. Il y a auſſi un *Kiatib* particulier, ou commiſſaire, qui fait chaque mois la revue des *Topchis*.

Chaque chambre a ſon maître particulier. La paie d'un *Topchis* eſt depuis huit juſqu'à douze aſpres par jour. Cette ſolde ſe prend ſur l'épargne du gouvernement, outre la nourriture & l'habillement, que le grand-ſeigneur fournit auſſi.

Lorſque le ſervice preſſe, ſoit dans les armées ou dans les places, on affecte à chaque piece d'artillerie un *Topchis*, à qui l'on donne pour aides deux ou trois volontaires. Ces derniers travaillent avec une ardeur incroyable, parce qu'ils peuvent par-là devenir *Topchis* en titre, dès qu'il y a des places vacantes. On eſt ſurpris que le Turc, ayant un grand nombre de pieces d'artillerie, néglige les moyens d'avoir des canonniers. Dans la

la derniere guerre avec les Ruſſes, ils traînoient avec eux des canons de fer, dont les roues, ſans rayons, étoient toutes d'une piece. On les pointoit au moyen d'une grande chaîne qu'on relâchoit ou reſſerroit ſelon qu'on vouloit pointer haut ou bas. Ils ſe ſervent fort rarement de cartouches, & ſouvent ils chargent une piece de vingt-quatre avec un boulet de douze, qu'ils enveloppent alors avec du vieux linge. On peut juger par-là combien peu l'artillerie des Turcs eſt redoutable.

Les *Gebeſis*, ou armuriers, ont ſoin de fabriquer, de nettoyer, de garder & de diſtribuer les armes portatives, offenſives & défenſives. Ils compoſent un corps de ſix cents hommes à Conſtantinople. Ce corps ſe diviſe en ſoixante chambres. Il y a auſſi quelques chambres réparties dans les différens arſenaux de l'empire. Armuriers.

Leur chef immédiat eſt le grand-maître de l'artillerie, qui commande le *Gebeſy-Bachi*, capitaine-général. Un maître particulier préſide à chaque chambre. Leur paie eſt la même que celle des canonniers. Le grand-ſeigneur les habille & les nourrit également. Cette troupe n'éprouve pas de grandes mutations : elle ne combat preſque jamais ; c'eſt pourquoi les places y ſont rares. Ses exemptions, les privileges dont elle jouit, font que pluſieurs concurrens ſe diſputent toujours une place vacante. Cette place ſe vend à un prix exorbitant : c'eſt le *Gebeſy-Bachi* qui en profite. L'avarice des Turcs eſt ſi grande, que

les chefs, parmi eux, ne rougiſſent pas de vendre à prix d'argent les places même les plus viles.

Porteurs d'eau.

Les *Sakkas*, porteurs d'eau, forment la derniere eſpece de l'infanterie *Capiculy*. Ils ſont diviſés & répartis dans chaque compagnie de Janiſſaires, de canonniers & d'armuriers. Ils n'obéiſſent qu'aux officiers de ces différentes compagnies : eux-mêmes ſont cenſés bas-officiers. Leur emploi eſt de fournir chaque compagnie d'une aſſez grande quantité d'eau pour boire, pour le ſervice de la cuiſine, & pour la purification de chaque Turc avant ſa priere.

De l'ablution des Turcs.

Comme l'ablution chez les Turcs eſt une inſtitution religieuſe qui influe particuliérement ſur leurs mœurs & leurs actions, on ſe permettra ici une courte digreſſion ſur cet objet.

Les Turcs penſent que l'eau dont ils ſe lavent le corps purifie leur ame. S'ils combattent immédiatement après l'ablution, ils affrontent la mort avec une intrépidité ſurprenante. Cet enthouſiaſme valeureux naît de la perſuaſion où ils ſont que la porte du ciel leur eſt plus tôt ouverte. La croyance de ce dogme avoit beſoin d'être établie ſur des principes : en conſéquence, leur légiſlateur a attaché à ſa pratique des cérémonies dont l'effet eſt ſûr, ſi elles ſont toutes obſervées, & nul, ſi la moindre des circonſtances preſcrites lui manque.

Selon le catéchiſme des Muſulmans, il y a ſix actes méritoires dans l'ablution : le premier eſt de diriger ſon intention : le ſecond, de ſe laver avec

ordre, ſavoir, 1°. les mains juſqu'au poignet; 2°. le viſage; 3°. les bras juſqu'au coude; 4°. le ſommet de la tête; 5°. les pieds juſqu'à la cheville : le troiſieme, de commencer à ſe laver le côté droit avant le gauche : le quatrieme, avant que l'endroit qu'on lave ſoit ſec, d'en laver un autre : le cinquieme, de ſe frotter la tête : le ſixieme, de ſe frotter le cou. Outre cet ordre néceſſaire dans la maniere de faire l'ablution, il eſt encore d'autres circonſtances qui en empêcheroient l'effet, ſi elles arrivoient au moment de l'ablution : elle deviendroit nulle, par exemple, s'il reſtoit quelqu'ordure ſur la partie lavée, s'il en couloit du ſang ou toute autre matiere, ſi l'on vomiſſoit, ſi l'on faiſoit des éclats de rire, ſi l'on s'évanouiſſoit, ſi l'on portoit de l'eau à la bouche avec la main gauche, & autres abſurdités ſemblables. Le légiſlateur muſulman a auſſi preſcrit la quantité d'eau néceſſaire pour l'ablution ſimple ou générale. Pour l'ablution générale, il faut employer quatre *calmans* d'eau, meſure qui contient le poids de quatre livres & demie; & pour la ſimple, un *calman* & demi. S'il ne ſe trouve point d'eau dans les endroits où l'armée ſéjourne, le légiſlateur a pourvu à cet inconvénient, en ordonnant que l'ablution ſeroit faite avec de la pouſſiere ou de la terre : elle a le même effet, pourvu qu'elle ſoit faite avec les mêmes regles. Si cependant on pouvoit ſe procurer de l'eau, il faudroit s'en ſervir; l'ablution de la pouſſiere n'auroit alors aucun effet. Ce détail ſuffit

pour faire connoître l'aveuglement de ce peuple superstitieux. Passons actuellement à la cavalerie.

III. *De la cavalerie Capiculy.*

La cavalerie chez les Turcs est la partie la plus nombreuse de leur milice. Elle se divise, comme l'infanterie, en *Capiculy* & en *Serratculy*. C'est sur la premiere que nous allons fixer un moment notre attention; nous parlerons ailleurs de la seconde.

La cavalerie *Capiculy* se divise en deux branches. La premiere, formée des *Zaïms* & des *Timariots*, tire sa subsistance & son entretien de certains fiefs que le sultan lui affecte. La seconde, composée des *Spahis*, reçoit sa paie en argent comptant.

Des Zaïms & des Timariots.

On pourroit comparer les *Zaïms* & les *Timariots* à certains gentilshommes possédant fiefs lors du gouvernement féodal en France; au moins sont-ils, comme eux, astreints au service militaire, à raison des terres qu'ils possedent. Néanmoins, quoique l'institution des *Zaïms* & des *Timariots* soit la même & ait le même objet, les premiers cependant ont quelques avantages sur les autres. Leurs terres sont plus considérables, par conséquent leurs revenus: ils jouissent chacun de quinze cents livres jusqu'à deux mille écus, tandis que les *Timariots* n'ont pas plus de quinze cents livres. Les uns & les autres sont obligés en tems de guerre de mener à leur suite un cavalier par

chaque cent écus qu'ils ont de revenu. On nomme ces cavaliers *Gibelas*.

Les *Zaïms* & les *Timariots* ſont diſpoſés par troupes que commandent des officiers nommés par le grand-viſir. Lorſqu'ils entrent en campagne, ils portent tymbales & drapeaux. Les officiers généraux de cette milice ſont, pour l'ordinaire, des pachas ou gouverneurs des provinces où elle ſe leve. Ils forment quelquefois un corps de plus de cent mille combattans.

Armes des Zaïms & des Timariots.

Leurs armes ſont le ſabre & la lance. Chaque *Zaïm* ou *Timariot* eſt obligé de ſe fournir d'une tente pour lui, d'une autre pour ſa cuiſine, & d'une troiſieme pour ſes chevaux. Ils ne peuvent ſe diſpenſer d'aller à la guerre lorſque le grand-ſeigneur commande ſes armées. S'ils ſont incommodés, on les porte ſur des lits dans des litieres; s'ils ſont encore enfans, on fait uſage de paniers que portent des chevaux. Au reſte, dès le berceau on les accoutume à la fatigue, aux dangers & à la diſcipline militaire.

On appelle *zaïmers* les terres & revenus dont jouiſſent les *Zaïms*; & *timars*, ceux que poſſedent les *Timariots*. C'étoient autrefois certains biens deſtinés à l'entretien de chapelles, de maladreries ou hôpitaux, dont les ſultans ſe ſont emparés ſur le clergé & la nobleſſe chrétienne, dans les pays qu'ils ont conquis.

Dans cette eſpece de cavalerie, & lorſqu'elle marche en campagne, on fait entrer pluſieurs volontaires, que les Turcs appellent *Gionnullas*.

Ces volontaires s'entretiennent à leurs dépens ; & se distinguent dans leurs services par l'espérance qu'ils ont d'obtenir la place & le revenu de quelques *Zaïms* ou *Timariots* morts à la guerre.

Des Spahis. Les *Spahis*, payés réguliérement par le trésor, & qu'on appelle soldats à la solde de la Porte, forment la seconde espece de la cavalerie *Capiculy*. Ce corps est composé d'environ vingt mille hommes, divisés en deux classes : l'une combat sous une cornette jaune, l'autre sous une rouge. Ils ont pour armes le sabre, la lance & le dard long de quatre ou cinq pieds, qu'ils lancent avec une adresse merveilleuse. S'ils manquent l'objet qu'ils ont visé, ils s'élancent avec une rapidité surprenante, & sans quitter leur selle ils ramassent leur dard. Il y en a parmi eux qui portent un ou deux pistolets, & quelquefois une carabine.

Les *Spahis* marchent sous leurs étendards, mais sans ordre & par petits corps ; de sorte qu'ils forment plutôt une troupe légere qu'un corps solide de cavalerie. Leur paie est considérable : la moindre est de douze aspres par jour ; quelquefois même elle est portée jusqu'à vingt. Lorsqu'un *Spahis* rend un service important, on lui augmente sa paie de quelques aspres par jour.

Dans les besoins pressans de l'état, outre ces deux troupes de *Spahis* dont on vient de parler, on en leve encore de quatre especes, payés comme les autres *Spahis*. Ces quatre corps réunis en forment un qui souvent se trouve de plus de cinquante mille hommes. On le divise en

Sagolſigis, qui ont un étendard rouge & blanc; en *Soluleſigis*, ayant un étendard jaune & blanc; en *Sag-Guéréba*, à étendard verd; & en *Sol-Guéréba*, à étendard blanc.

Les premiers *Spahis* ſont attachés à la garde du grand-ſeigneur en tems de paix. En campagne, on les réſerve pour des actions d'éclat.

Recrues des Spahis.

Ceux qu'on deſtine à recruter les *Spahis* ſont pris parmi les jeunes gens élevés dans les ſerrails, où on leur apprend les élémens de la guerre & des lettres. Dans des circonſtances critiques, on en tire de la tréſorerie, du laboratoire, de la fauconnerie; quelquefois même on en choiſit parmi les cuiſiniers.

Cette milice des *Spahis* eſt pendant la guerre une multitude confuſe d'hommes ſans conduite. Ils ne ſont diſtribués, ni en compagnies, ni en régimens; ils marchent par pelotons, & combattent ſans ordre.

Des Jurucklers, eſpece de troupes légeres.

Il y a encore dans les troupes Turques une autre eſpece de cavalerie, dont nous n'avons point parlé, & que l'on peut appeller *troupes légeres*. Ce ſont les *Jurucklers*, qui tiennent de peres en fils des biens en fiefs dans la Romanie. Il en eſt d'autres appellés *Ogieks*, qui fourniſſent, comme les premiers, cinq hommes par trente au grand-ſeigneur. Ils ſont incorporés parmi les Tartares, pour faire des courſes & voltiger autour des armées ennemies. On compte dans cette province plus de ſix mille cinq cents familles ſoumiſes à cette loi.

IV. *De l'infanterie Serratculy.*

Nous avons dit que la milice *Serratculy* étoit compoſée, comme la milice *Capiculy*, d'infanterie & de cavalerie; nous avons ajouté qu'elle ne ſe levoit que dans les cas de guerre. Voyons actuellement en quoi elle conſiſte, & quelle eſt la maniere de la lever.

Maniere de lever cette milice.

Lorſque la Porte déclare la guerre à quelque puiſſance chrétienne, le mufti (chef de la loi), adreſſe une lettre circulaire aux provinces de l'empire, prévient les peuples des motifs de cette guerre, les anime à la vengeance, en les aſſurant de la protection du ciel au nom de leur prophete *Jeſſa*. Cette politique de la Porte a preſque toujours été la principale cauſe du ſuccès de ſes armées. Un peuple groſſier & barbare, qui ne connoît point l'héroïſme de la gloire, doit être conduit par l'enthouſiaſme de la religion : les hommes les plus lâches deviennent intrépides, dès qu'ils s'imaginent prendre la cauſe de Dieu. Sertorius n'eût point réſiſté aux Romains, ſans le ſecours de ſa biche.

Le grand-viſir (premier miniſtre de l'empereur) joint à la lettre du mufti un ordre à tous les pachas de lever dans leurs gouvernemens un certain nombre de troupes plus ou moins conſidérable, qu'ils ſont obligés d'entretenir à leurs frais, tant que ces troupes ſont employées. Telle eſt la milice *Serratculy*, compoſée d'infanterie & de cavalerie.

L'infanterie se divise en différens corps ou classes, dont chacune est affectée à un service particulier. Elles sont toutes commandées par deux officiers-généraux, dont l'un se nomme *Agasy*, général; l'autre *Kiatiby*, commissaire. Ces classes sont : les *Azzaps*, les *Isarelys*, les *Seimenys*, les *Lagumys* & les *Mussulms*. Toutes sont divisées en *odas*, chambres ou compagnies composées de deux cents quatre-vingt hommes chacune. Plusieurs officiers commandent ces compagnies : ce sont les *Delys*, les *Odas-Bachis* & les *Baïtactars*. Les premiers, qui sont au nombre de dix par compagnie, font les fonctions de sergens; les *Baïtactars* sont affectés à la garde de l'étendard de la compagnie. Cet étendard est fait d'une queue de cheval attachée au bout d'un bâton, surmontée d'une boule de cuivre doré. « Ce n'est pas la fantaisie qui a donné ces bannieres aux Turcs : c'est la victoire. Ils fuyoient dans un combat après la prise de leur grand étendard : le général abattit d'un coup de sabre la queue d'un cheval; puis l'attachant au bout d'une pique, il rallia ses troupes & vainquit. »

Sa division en quatre classes.

Les *Azzaps* & les *Seimenys* servent également dans les camps & dans les garnisons. Ces derniers sont les moins estimés des soldats Turcs, n'étant levés que parmi les paysans les plus grossiers, & n'étant presque jamais employés que pour faire nombre. Ils ne reconnoissent d'ailleurs d'autres officiers que les pachas des provinces dans lesquelles ils ont été enrôlés : raison qui semble les

autoriſer à ne ſuivre aucune eſpece de diſcipline.

Les *Iſarelys* ſervent l'artillerie : ils ſont à cet effet répartis dans les places pour ſuccéder aux *Topchis* ou canonniers. Leur nombre n'eſt point fixe ; il dépend de la quantité de pieces d'artillerie dont on veut faire uſage.

Les *Lagumys* ſont les fonctions de mineurs, & ſont ordinairement compoſés d'Arméniens accoutumés à fouiller les mines. Ils ſont dirigés dans leurs travaux par certains officiers appellés *Lagumys-Baſcis*, chefs de mineurs.

Les *Muſſelims* enfin, qui forment la derniere claſſe de cette infanterie, ſont, pour l'ordinaire, des chrétiens tributaires. Cette eſpece de ſoldats eſt employée à accommoder les chemins & les ponts qui doivent ſervir au paſſage de l'armée Turque ; ils la précèdent toujours d'une journée lorſqu'elle eſt en marche, afin de nettoyer les chemins de maniere qu'elle ne ſoit point arrêtée. Ils ſont aux ordres d'un chef appellé *Bas-Muſſelim*, qui veille ſeulement à ce que cette troupe faſſe bien ſon devoir, qu'elle ſoit pourvue d'outils propres à ſon ſervice, & qu'il s'en trouve toujours en magaſin dans les villages des provinces où l'armée doit paſſer.

Armes propres à cette milice.

Toute cette infanterie eſt au ſurplus très-mal armée, n'ayant que des ſabres mal polis, de mauvais fuſils, & quelques arquebuſes à rouet. Les *Muſſelims* ou pionniers, à qui ces armes ſont interdites, ne portent avec eux qu'une hache, ou une beche, ou une pioche. Elle eſt aux ordres &

à la ſolde des pachas des provinces où elle eſt levée, mais ſeulement pendant le tems qu'elle eſt en campagne.

V. *De la cavalerie Serratculy.*

La principale force des armées Turques conſiſte dans la cavalerie. Sans doute que la paſſion que les Turcs ont pour faire la guerre à cheval leur a été tranſmiſe par les Scytes, dont ils tirent leur origine. Ce peuple, qui n'a jamais connu de maîtres, avec qui le vainqueur de Darius craignit de compromettre ſa fortune & ſa gloire; ce peuple que les Romains ne vainquirent jamais, & qui donna naiſſance à la plupart de ces nations qui ébranlerent & détruiſirent l'empire des ſucceſſeurs de Conſtantin, n'eut jamais d'infanterie dans ſes armées : les Turcs l'imitent en partie. La bonté de leurs chevaux, les ſoins qu'ils prennent pour empêcher le mêlange des races, la proximité de la Tartarie, tout concourt à rendre leur cavalerie redoutable quand elle eſt bien commandée, & lorſque le terrein lui permet d'agir avec facilité. Nous avons détaillé la conſtitution de la cavalerie *Capiculy*; il ne nous reſte plus qu'à faire connoître celle de la cavalérie *Serratculy*.

Diviſion de cette cavalerie en trois corps différens.

Cette cavalerie eſt compoſée de trois corps différens. Le premier eſt celui des *Giumgulys*, ordinairement affectés à la garde des places frontieres. Le ſecond eſt le corps des *Berlys*, diſtribué en eſcadrons volans pour faire des incur-

sions chez l'ennemi. Le troisieme enfin se nomme la troupe des *Delys*, composée d'esclaves, de Turcs & de tels autres soldats que l'on trouve propres au service.

Ces trois corps sont chacun subdivisés en plus ou moins de compagnies, suivant les circonstances. Chacune de ces compagnies est composée de cent vingt hommes, & commandée par un *Aga* (chef ou capitaine), par un *Baïtactar* (enseigne), & par un *Chiaoux* (sergent fourrier).

Ses armes offensives & défensives.

Les armes dont ces cavaliers font usage, sont offensives & défensives. Les dernieres consistent en deux sortes de casques, dont l'un est rond & parallele au crâne; l'autre s'éleve en cône. Leur cou est couvert d'une maille de fer. Ils portent une cotte de maille en chemisette, & un gantelet qui leur défend la main & le bras jusqu'au coude. Ils ont encore un bouclier de bois, très-léger, couvert de peau, & souvent de corde de coton. Les armes offensives sont les lances, les dards & les javelots. Les lances se tiennent toujours à la main, les dards & les javelots se lancent. Ils se servent encore de fleches, mais très-rarement en Europe. Les armes taillantes sont la hache, le sabre, & une espece de broche montée comme les sabres, qu'ils portent pendue au côté par un cordon de soie; ils nomment cette arme *megg;* ils s'en servent lorsqu'ils poursuivent vivement leur ennemi; elle est assez longue pour atteindre à une certaine distance. Ils ont quelques

fusils, dont ils font peu d'usage. Ils portent encore un ou deux pistolets pendus à leur ceinture. Les officiers qui commandent ces corps, sont choisis parmi les plus valeureux & les plus expérimentés. On les nomme *Alays - Becks* (mestres-de-camp).

On observe en général, que la cavalerie Turque, sur-tout celle qui est levée en Moldavie, est la mieux montée de toutes les autres cavaleries de l'Europe. Les chevaux Moldaves, dont la taille n'est guere au - dessus de la médiocre, surpassent pour la force & la fatigue tous les chevaux d'Europe & d'Asie. Les Turcs de cette province n'ont point d'autres goûts ni d'autres soins que celui d'entretenir & d'améliorer les races de leurs chevaux.

VI. *Des Tartares.*

Pour ne laisser rien à desirer sur la constitution militaire de l'empire Turc, nous ajouterons à ce qu'on vient de lire, un détail succint de la maniere de combattre des Tartares.

Maniere dont les Tartares sont mandés pour le service de la Porte.

Lorsque la Porte étoit en guerre, le kan des Tartares, souverain de Crimée, avoit ordre, comme tributaire du grand-seigneur, de lui envoyer plus ou moins de troupes, pour l'aider dans ses expéditions militaires. Ce *kan* ou *kam* (mot qui signifie *juge*) marchoit lui-même à la tête de ses Tartares, si le grand-seigneur entroit en campagne; mais si le visir seulement étoit à

la tête de l'armée, le kan envoyoit un de ſes fils ou un de ſes plus proches parens pour commander ſes Tartares. Tel a toujours été l'uſage obſervé juſqu'à préſent. Au reſte, lorſque les Tartares marchent, ils ne ſont point à la ſolde du grand-ſeigneur; ils ne vivent que de pillage, & peuvent être conſidérés comme les véritables troupes légeres des armées Ottomanes, leur principal objet étant de ravager les lieux où ils font leurs incurſions.

Leurs armes. Les armes dont ils ſe ſervent, ſont la fleche, le javelot & le cimeterre. Ils n'en ont point de défenſives. Ils ne combattent jamais à pied, toujours à cheval. Leurs ſelles ſont ſans étriers & ſans arçons. Chaque Tartare ne ſe met jamais en courſe avec moins de deux chevaux; très-ſouvent il en a trois. Si celui qu'il monte eſt fatigué, il ſaute avec une légéreté incroyable ſur un autre, ſans s'arrêter. La viteſſe de ces chevaux eſt aidée par la facilité de la reſpiration. Pour la rendre plus libre, on leur coupe le cartilage qui ſépare les nazeaux. Un cheval Tartare court vingt & trente lieues ſans s'arrêter. Le cavalier & le cheval vivent de peu. Le cavalier eſt vêtu d'une peau de mouton, dont la laine eſt en-dehors en été, & en-dedans l'hiver. Il ne campe que très-peu, & ſe loge plus rarement. La mouſſe, l'herbe telle qu'elle ſe trouve, l'écorce des arbres, voilà la nourriture de ſon cheval.

Leur maniere de combattre. Quant à la maniere de faire la guerre des Tartares, ce ne ſont rien moins que des opérations

réfléchies ; des manœuvres combinées, des marches savantes, des attaques prévues & bien dirigées. Tout cela suppose des connoissances acquises, des travaux préliminaires, une nation policée, un point d'honneur sacré, qui fait de la patrie un dieu, de la gloire un besoin, de la fuite un objet d'ignominie, & de l'ignominie une raison de braver les plus grands dangers. Quand les Tartares entrent en campagne, ils conviennent toujours d'un lieu de ralliement. Alors chacun suit l'impulsion du courage aveugle qui l'entraîne. Dans un jour de défaite, un même corps partagé en vingt pelotons différens prend autant de routes pour se retrouver au lieu où l'on est convenu de se rejoindre. Le vainqueur ne sait ainsi quel chemin il doit tenir pour poursuivre les fuyards. Les défaites sont par-là moins funestes aux Tartares ; & souvent, si leur ennemi victorieux s'abandonne avec trop d'imprudence, il est tout étonné de rencontrer un nouveau corps qui profite de son désordre pour lui faire payer chérement sa premiere victoire.

Au reste, les Tartares ont encore la rudesse & toute la férocité des anciens Scythes. Ils sont cruels pour les vaincus, foibles devant leurs vainqueurs. Ils ne font la guerre qu'en brigands, sans ordre & sans discipline. Leur façon de vivre est d'un genre à faire trembler le monde entier, s'ils avoient autant d'art à combattre, qu'ils ont de force, de vigueur & de sobriété. Leur population tient de leurs mœurs ; elle est digne d'un

peuple que les besoins du luxe n'énervent pas, & que les raffinemens de la sensualité n'exposent point à craindre l'intempérie des saisons, les suites de la lassitude, & les maladies qui naissent de la mollesse ou du libertinage. Leurs traits sont hideux, & portent l'empreinte de leurs mœurs. Du tems d'Alexandre, ils étoient si horribles qu'à la bataille d'Arbelles, Parménion conseilla à son maître de ne les combattre que de nuit, crainte que les Macédoniens ne fussent effrayés de leurs figures. *At interim primùm terribiles occursas facies Scytharum.* Q. C. lib. IV, cap. 13.

VII. *Des emplois supérieurs de la milice des Turcs.*

Du Grand-Visir.

Le grand-visir est, après le grand-seigneur, la premiere personne de l'empire. Seul chargé de l'administration de l'état, il est encore commandant né des armées Ottomanes. Rarement dans une guerre se dispense-t-il de commander. Si le grand-seigneur n'entre point en campagne, il le remplace toujours à la tête de l'armée. Il est alors aussi puissant que le sultan dans son serrail, & maître absolu de l'exécution des plans de campagne, il les forme & les suit à son gré. Mais son sort dépend de son bonheur; car s'il est malheureux dans ses opérations, il court risque de sa tête, ou du moins de finir ses jours en exil. La derniere

derniere guerre entre la Ruſſie & la Porte nous en fournit deux exemples récens. Il eſt ſi vrai que toutes les opérations de la campagne dépendent entiérement de lui ſeul, qu'il ne reçoit preſque jamais d'inſtructions de ſon maître, & que toujours à la Porte on ignore les deſſeins de l'armée. Cette coutume contribueroit peut-être à la gloire & à la ſûreté de l'empire, ſi tous ſes généraux étoient des Kuproglis. Le génie abandonné à lui-même, ſe livre à ſon eſſor, & ne languit point en attendant des permiſſions trop lentes, dont les délais laiſſent échapper les occaſions favorables. Mais auſſi cette puiſſance indépendante, livrée à un ſeul, peut avoir des effets d'autant plus funeſtes qu'ils ſont la ſuite ou des erreurs de l'ignorance, ou des manœuvres clandeſtines de la mauvaiſe foi & de la perfidie. Ainſi ce pouvoir confié à un ſeul eſt un abus plus dangereux encore que les bornes que les autres puiſſances mettent au pouvoir de leurs généraux.

Lorſque le grand-viſir commande l'armée, le grand-ſeigneur lui confie ordinairement le gouvernement de toutes les provinces circonvoiſines du théatre de la guerre. Cette politique a pour objet, d'engager pluſieurs perſonnes à ſervir dans les armées pour s'attirer les bonnes graces du viſir, qui peut conférer à qui bon lui ſemble, les charges & les gouvernemens même des provinces que le grand-ſeigneur abandonne à ſon commandement : moyen aſſez adroit de piquer l'émulation, en ajoutant ainſi l'aiguillon de l'in-

térêt perſonnel à la bravoure naturelle de ceux qui aſpirent à des récompenſes.

Le grand-viſir ne commande jamais le corps qui combat. Pendant une bataille, il eſt au quartier de réſerve, d'où il envoie ſes ordres, & où l'on vient lui rendre compte de ce qui ſe paſſe. Ce moment eſt le moins intéreſſant pour ſa gloire, & ſouvent le plus critique; car les autres généraux, qui toujours ſont jaloux de ſon rang & de ſon pouvoir, ne négligent rien pour ſe rendre perſonnelles les belles actions des corps qu'ils commandent, ou pour faire rejaillir ſur le grand-viſir toute la honte des défaites de ſon armée, en lui ſuppoſant ou de mauvaiſes vues, ou de l'incapacité à commander.

Les marques diſtinctives du grand-viſir lorſqu'il marche, ſont cinq queues de cheval attachées à un bâton ſurmonté d'un bouton d'or, que l'on porte devant lui. Il a auſſi une ſuite de plus de deux mille tant officiers que domeſtiques qui ne le quittent jamais.

L'hiſtoire des Turcs n'indique point le tems précis où fut inſtituée la charge de grand-viſir. Le premier dont il ſoit fait mention, eſt *Hala-Schadin* ou *Charaſin*, favori d'Amurat III, qui le fit chef de ſon conſeil, & général de ſes armées. Depuis ce tems, les ſultans ont laiſſé ſubſiſter cette charge.

Du Séraskier.

Le séraskier chez les Turcs, eſt un officier-général qui commande en chef les armées Ottomanes, lorſque le grand-viſir n'y eſt pas en perſonne. Mais cette prérogative ne lui donne pas le pouvoir d'agir de ſon plein gré, comme le grand-viſir. Il eſt toujours ſubordonné à ce premier miniſtre, & il ne peut exécuter aucune opération ſans en avoir l'agrément. Sa place dans une bataille eſt au poſte d'honneur, lorſqu'il eſt ſeul; & ſi le grand-viſir commande, il eſt alors à la tête d'une des ailes de l'armée. S'il eſt chargé d'une expédition par le grand-viſir, il répond du ſuccès ſur ſa tête. Souvent un viſir qui aura échoué dans une entrepriſe, en rejette la faute ſur le séraskier, qui devient alors la victime que l'on ſacrifie à l'honneur du grand-viſir.

Cette dignité parmi les Turcs eſt la plus ancienne de leurs dignités militaires. Les ſultans qui commandoient toujours en perſonne, avoient des lieutenans que l'on nommoit *séraskiers*, c'eſt-à-dire, chefs ſupérieurs de la milice.

Des Pachas.

Le titre de *pacha* ou *bacha*, n'a rien de réel en lui-même; il eſt purement honorifique. Cependant les principaux officiers de l'état pren-

nent cette qualité qui n'a vraiment de l'éclat que lorſqu'elle eſt accompagnée de la faveur du ſultan. Lui ſeul, ſans égard à la vertu, ni au mérite, ni à la nobleſſe du ſang, peut rendre le moindre de ſes ſujets le plus puiſſant ſeigneur de l'empire, comme il peut réduire le plus grand-ſeigneur au rang des plus vils eſclaves.

Les hiſtoriens ont toujours confondu la dignité de pacha avec celle de beyglierbey, ou gouverneur de province, en croyant que chaque gouverneur avoit le titre de pacha, ou que c'étoit la qualité de pacha qui conſtituoit celle de beyglierbey. Cette erreur vient de ce que preſque tous ces gouverneurs ont effectivement le titre de pachas. Le fait eſt, que la dignité de pacha donne des prérogatives pour figurer dans l'empire avec plus d'éclat. Lorſqu'ils paroiſſent en public, on leur accorde la liberté d'arborer & de ſe faire précéder de trois queues de cheval, & de porter ſur le turban une ou deux plumes de héron. Quelques-uns n'ont que le droit d'arborer une, d'autres deux queues de cheval : diſtinction qu'ils mettent auſſi devant leurs tentes & devant leurs maiſons.

Cette qualité donne encore quelques droits aux entrées dans le ſerrail, & plus de facilité à voir le grand-viſir, qui étant le pacha par excellence, peut à raiſon de ſa grandeur avoir cinq queues de cheval. C'eſt à cela ſeul que ſe borne le titre de pachas, qui d'ailleurs n'ont, à raiſon de cette qualité, aucune part aux affaires de l'ad-

miniſtration intérieure ou extérieure. Le mot *pacha* ſignifie *chef.*

Des Beyglierbeys.

Ce ſont proprement les gouverneurs ou vice-rois des provinces de l'empire. Ils ont le droit des trois queues, comme pachas ſupérieurs, qui commandent à des *Sangiacs-Beys* & à des *Beys-Agas*, pachas du ſecond & du troiſieme ordre, dont les uns n'ont le droit que de deux queues, & les autres d'une ſeulement.

Comme ces gouverneurs ſont plutôt connus ſous le nom de pachas de telles provinces, nous donnerons ici les noms des principaux gouvernemens occupés par les beyglierbeys de l'empire. Ils ſont au nombre de vingt-neuf, qui ont tous des revenus conſidérables, & qui montent depuis cent mille juſqu'à un million d'aſpres par an.

Les principaux beyglierbeys de l'Aſie ſont ceux de Natolie, de Caramanie ou Cilicie, de Diarbekir ou Méſopotamie, de Sahan ou de Damas, de Sivas en Arménie, d'Erzerum, de Rehildir, de Kars ſur les frontieres de la Géorgie, de Van en Médie, de Schehereſul en Aſſyrie, d'Alep, de Muraſch près l'Euphrate, de Chypre, de Tripoli en Syrie, de Trébiſonde ſur la mer Noire, & de Kika.

Les principaux beyglierbeys d'Europe ſont ceux de Romanie & de Boſna; le Rupudan, ou capitaine-général de la mer Blanche, à cauſe de ſa charge.

Ceux de l'Afrique ſont les beyglierbeys du Grand-Caire, de Bagdadt ou Babylone, de Habeleÿ, de Boſra, de Lapſa, d'Alger, de Tunis & de Tripoli en Barbarie.

Ces gouverneurs ſont obligés en tems de guerre de fournir un homme au grand-ſeigneur par chaque cinq mille aſpres qu'ils ont de revenu : de maniere que celui d'entr'eux qui tire un million d'aſpres de ſon gouvernement, doit fournir & entretenir deux cents hommes par campagne.

Lorſque ces gouverneurs font des levées particulieres de ſoldats dans leurs gouvernemens, ils les commandent dans les armées. Cette milice eſt celle dont nous avons parlé ſous le nom de *milice Serratculy*.

Parmi ces beyglierbeys, qui ſont tous fort riches, & qui cherchent tous les moyens de plaire à leur ſouverain, il en eſt qui conduiſent avec eux à l'armée juſqu'à douze & quinze mille hommes effectifs : tels ſont ceux de Natolie, de Babylone, du Grand-Caire, de Romanie & de Bude, qui ſont plus particuliérement attachés au grand-ſeigneur par leurs charges de viſirs ou de conſeillers d'état, affectées à leurs gouvernemens. Ces cinq beyglierbeys ont le pas avant tous les autres, qui prennent rang entr'eux ſelon l'ancienneté de la conquête, & de la poſſeſſion des lieux où ils ſont gouverneurs.

*

De l'Aga des Janissaires.

Cet officier est général né & chef souverain de toute l'infanterie Turque. Il en dispense à son gré tous les emplois, & peut élever le moindre des Janissaires jusqu'à la dignité de *Seymen-Bassi*, lieutenant-général des Janissaires. Cette autorité de l'aga fait que tous ceux qui lui sont subordonnés s'efforcent de lui plaire, dans l'espérance de mériter ses bienfaits. Il est craint par la même raison qu'il peut punir à son gré quiconque manqueroit à ses devoirs, ou lui déplairoit. Ses fonctions à l'armée répondent assez à celles du colonel-général de l'infanterie Françoise, lorsque cet officier étoit en activité.

Tels sont les officiers-généraux nés de la milice des Turcs, auxquels on peut joindre encore ceux qui, possédant des charges non militaires par leur nature, figurent cependant dans certaines parties de la guerre.

Le REIS-EFFENDI, chef ou maître des écrivains. C'est un officier chargé d'expédier tous les ordres, lettres-patentes, ordonnances civiles & militaires, & de les cacheter du sceau de l'empire. Cette fonction l'oblige de suivre par-tout le grand-visir, & d'avoir sous ses ordres un très-grand nombre de secretaires. Cette place est l'une des premieres de l'empire.

Le TEFTERDAR, ou grand-trésorier des revenus du grand-seigneur. C'est lui qui est chargé

de payer les gens de guerre : ce qui l'oblige de ſuivre les armées.

Le CAÏMAKAN eſt un officier créé par le grand-ſeigneur pour remplir les fonctions de premier miniſtre en l'abſence du grand-viſir. Si le grand-ſeigneur eſt obligé lui-même de ſortir de Conſtantinople, il nomme deux *Caïmakans*, l'un pour reſter dans la capitale, l'autre qu'il retient auprès de ſa perſonne.

Le DUKIGI-BACHI eſt l'officier qui préſide dans l'arſenal à la fonte des grandes pieces d'artillerie. Il ſuit toujours l'armée, parce que ſouvent les Turcs fondent dans leurs camps les pieces néceſſaires à certaines entrepriſes, comme ſieges, attaques de retranchemens & autres. Il a l'œil à ce que les proviſions du parc ſoient en aſſez grande quantité & en état. Il a ſous ſes ordres un grand nombre d'officiers ; mais lui-même eſt ſous le commandement du *Topchi-Bachi*, grand-maître de l'artillerie. Le *Dukigi-Bachi* eſt, en vertu de ſa charge, gouverneur du quartier de la fonderie, appellé *Top-Hana*, à Conſtantinople. Ses troupes y ont des corps-de-gardes, & y font le guet nuit & jour. A l'armée, il ne prend les ordres que du grand-viſir.

VIII. *De l'ordre de camper des Turcs.*

Le corps des Janiſſaires, qui dans toutes les occaſions eſt regardé comme le premier de tous les corps militaires de l'empire, occupe toute la

tête du camp. Après eux, & en seconde ligne, sont les fantassins auxiliaires, qui font le même service que les Janissaires. Au milieu de cette milice est placée la tente du général de l'infanterie, connu sous le nom de *Janissar-Agasi*, ou *Agà des Janissaires*.

Derrière cette infanterie & au centre de l'armée est le quartier du grand-visir, ou en son absence du séraskier. A droite de ce quartier sont placées toutes les pieces d'artillerie & les munitions; à gauche sont les bagages, & en derniere ligne la cavalerie des Spahis & des Timariots.

Les armées d'observation ou de réserve campent dans le même ordre.

Le quartier du grand-visir est occupé par des tentes & des pavillons superbes. Ce sont ceux du grand-visir lui-même, du grand-maître de sa maison, du grand-trésorier & du maître des cérémonies. Ces pavillons occupent un terrein immense, au milieu duquel est élevé un magnifique dais, où l'on place le trésor de l'armée, & où l'on fait justice des criminels.

Autour de ce quartier, les beyglierbeys, les pachas & autres grands de l'empire ont le droit de dresser leurs pavillons. C'est ici le lieu de donner une idée de la richesse & du faste qui regnent dans les camps des armées Turques.

Le grand-visir & les autres grands-officiers ont chacun plusieurs tentes & pavillons à leur usage. Les unes forment des salles de conseil; les autres des chambres à coucher, des cabinets, des

bains, & des écuries immenſes. Chacun de ces appartemens eſt enfermé par une muraille de toile peinte en façon de muraille à creneaux, flanquée de petits pavillons en tourelles. L'enceinte du quartier du grand-viſir eſt élevée de maniere qu'on ne peut voir dans l'intérieur : c'eſt ce qui diſtingue ſon logement de celui des autres généraux, qui ne peuvent élever auſſi haut l'enceinte de leurs pavillons.

L'eſpace qu'occupe chacun de ces parcs eſt immenſe. On en peut juger par le récit que le P. Calmet donne dans ſon *Hiſtoire de Lorraine*, tome III, du camp des Turcs, lorſqu'ils aſſiégeoient Vienne en 1683. « L'enceinte du parc » des tentes de Kara-Muſtapha avoit, dit-il, à » peu près l'étendue de la ville de Saint-Denis » près Paris; ce qui équivaut à plus de demi-lieue » de circonférence. »

La magnificence, les commodités & l'étendue de ces pavillons ſont dignes des plus ſuperbes palais. Quoiqu'ils ne ſoient que de toile, ils ſont doublés ſi ſuperbement, que rien n'approche de cette richeſſe. Les brocards d'or & d'argent, les broderies, les étoffes les plus belles, les tapis, les carreaux, tout y reſſent le luxe le plus ſomptueux. C'eſt auſſi dans les camps que les Turcs étalent le plus grand faſte : les généraux ſemblent y diſputer à l'envi de richeſſe & de pompe.

Ces tentes & ces pavillons ſont faits de maniere à garantir de la pluie, de l'ardeur du ſoleil, & des orages. Leur forme la plus ordinaire eſt

celle d'un hexagone dont le couronnement, en forme de pavillon, eſt ſoutenu par un piquet, quelquefois par deux. Toujours cette tente a une couverture qui répond à nos marquiſes, & ſouvent il y en a deux, quelquefois trois.

Lorſque le grand-viſir commande l'armée, rien de plus brillant que ſon camp. On compte alors un nombre prodigieux de tentes dans le goût de celles dont on vient de parler, toutes ornées magnifiquement & ſurmontées d'une boule dorée à laquelle ſont attachées des banderoles flottantes, qui, par la variété de leurs couleurs, offrent le coup-d'œil le plus agréable.

L'arrangement de ces tentes contribue pour beaucoup à la beauté du ſpectacle. Des tapiſſiers connus ſous le nom de *Hourtagders*, & qui ſuivent en foule les armées Ottomanes, ſont chargés du ſoin de dreſſer & d'aligner ces tentes : ils y emploient la plus admirable adreſſe, & ſemblent vouloir plutôt jeter les fondemens d'une ville réguliere que de dreſſer un camp. Les rues en ſont toujours de la plus grande propreté, & renferment des places publiques qui ſont ménagées avec beaucoup d'art.

Quant à la maniere de camper des troupes, nous l'avons déjà indiquée ; nous rappellerons ſeulement ici que chaque *oda*, chambre ou compagnie, eſt diviſé par vingt hommes qui campent ſous la même tente, & que toutes celles d'un *oda* occupent un eſpace en rond, dont le milieu ſert de réfectoire à tout l'*oda*.

On jugera facilement, par ce qu'on vient de lire, de la quantité de bagages, de bêtes de somme & de valets, néceſſaire à une armée Turque. Sans doute que tant d'embarras contribue beaucoup à la lenteur avec laquelle les Turcs procedent à leurs opérations militaires; mais s'ils ne peuvent avoir cette rapidité quelquefois ſi néceſſaire dans l'exécution de certains projets, ils ſavent au moins ſe mettre en garde contre les entrepriſes de l'activité. Rien de plus admirable que l'ordre & la diſcipline qui regnent dans leurs camps. C'eſt ce que nous allons faire connoître.

IX. *De la diſcipline obſervée dans les camps des Turcs.*

La grande propreté qu'on remarque dans leurs camps, eſt l'effet de la police la plus exacte & la plus ſévere. Chaque chef de chambre fait nettoyer par les porteurs d'eau, tous les environs des tentes de ſon oda. S'il manquoit à cette exactitude, l'inſpecteur du camp le feroit bâtonner ſur-le-champ. Il faut que cet ouvrage ſoit fait tous les matins avant la priere. Cette priere ſe fait une demi-heure avant le lever du ſoleil, & voici de quelle maniere.

Les gens de loi ont un quartier particulier. Leur chef, que l'on nomme *Kiaja-Bech*, ſort de ſa tente, & s'aſſied ſur un banc dreſſé à cet effet au milieu de la place de ſon quartier. Pluſieurs officiers l'environnent, & ceux-ci ſont entourés

par une garde considérable, armée de mousquets. Le kiaja lit alors plusieurs prieres, à la fin desquelles les assistans répetent trois fois par exclamation, *allah !* c'est-à-dire, ô Dieu ! A chaque exclamation pareille, la garde fait une décharge de mousqueterie, qui à l'instant est suivie d'une décharge d'artillerie, pour avertir tout le camp de répéter le mot *allah ;* ce qui s'exécute à chaque décharge & à force de voix. Cette priere se fait avec tout le recueillement & le respect possibles, & elle finit par une priere particuliere pour la prospérité des armes du grand-seigneur, & pour le succès des entreprises de ses généraux. Chaque chambrée fait sa priere devant sa tente, & reste en méditation jusqu'à la fin, que l'on indique par un certain nombre de coups de canon.

Avant cette priere, les Turcs font l'ablution dont nous avons déjà parlé; après la priere, les gardes se relevent; on donne l'ordre, & l'on exécute tous les objets de service relatifs aux circonstances & à la position de l'armée.

Les repas ont de même leurs heures marquées. Le soir, après le coucher du soleil, on fait la même priere générale que le matin, avec les mêmes cérémonies. Cet ordre n'est jamais troublé qu'en cas d'affaire générale. Les fourrages, les marches même n'y mettent jamais d'obstacles, parce que les Turcs ne fourragent point. On amene au camp toutes les provisions nécessaires à l'armée; elles s'établissent en magasins.

Il faut observer encore, que du moment que

l'armée eſt aſſemblée, elle ne loge plus, & campe toujours. Autrefois ſes camps n'étoient point fortifiés. Ce n'eſt guere que quelques années avant la paix de Carlowitz, qu'ils ont commencé à ſe retrancher. Au reſte, les retranchemens de leurs camps ne ſont rien moins que redoutables. C'eſt un ſimple foſſé ſans redans, creuſé à la hâte, & dont la terre eſt jetée en-dehors & en forme le parapet. Ce foſſé n'a que trois ou quatre pieds de profondeur; du côté du camp il eſt creuſé en talus pour y deſcendre & en ſortir plus facilement. On y laiſſe des ouvertures pour le paſſage de la cavalerie, & les poſtes en-avant du camp ſont très-nombreux & très-forts. Ils forment ordinairement des corps-de-gardes de cinq à ſix mille chevaux, qui font ſans ceſſe des patrouilles croiſées, & de tems en tems pluſieurs corps aſſez conſidérables font des rondes, de maniere que dans un inſtant ils peuvent ſe raſſembler au nombre de quinze à vingt mille cavaliers.

Quant aux marches générales, elles ne ſe font guere que pendant la nuit.

X. *Des marches des armées Turques.*

Ces marches ſe font ordinairement pendant la nuit, à la clarté des fanaux, eſpece de réchauds attachés au bout d'un long bâton, dans leſquels on allume une ſorte de bois gras & bitumineux.

On commence par envoyer tous les bagages; les troupes ſuivent. Le grand-viſir & les géné-

raux, qui ne partent qu'après minuit, n'arrivent au camp que lorſqu'il eſt tout dreſſé. Ils ont à cet effet, toujours le double de tentes qu'il leur faudroit pour camper. Les feux qui accompagnent la marche des officiers-généraux, répandent une clarté peu différente de la lumiere du jour. Ces marches ſont lentes, mais elles ſont circonſpectes. Lorſque l'ennemi eſt éloigné, l'armée marche commodément; s'il eſt près, elle eſt plus ſerrée. L'avant-garde eſt très-conſidérable, toujours devancée même par les Tartares, qui environnent au reſte l'armée de tous côtés.

Cet ordre dans les camps & les marches des armées Turques eſt ſans doute le principe de leurs forces. Auſſi, lorſqu'après une défaite cette harmonie eſt rompue, voit-on les ſoldats ſe ſauver dans le plus grand déſordre, parce qu'ils n'ont plus de point de réunion. La ſécurité de leurs marches inſpire de la confiance à chaque individu; elle eſt fondée d'ailleurs ſur la vigilance des Tartares, qui obſervent tout ce qui ſe paſſe à la tête, ſur les flancs, à la queue de l'armée, ſur l'enſemble & ſur la force de tous les corps réunis, qu'une ſeule volonté fait mouvoir, & ſur l'exactitude de leur diſcipline.

Ajoutez à ce que nous venons de dire ſur l'ordre des campemens, la défenſe faite aux ſoldats Turcs, ſous peine de la vie, de faire uſage dans les camps, ni de vin, ni d'autres liqueurs fortes. Cette abſtinence les rend ſobres, vigilans & obéiſſans; elle fait encore que l'on n'entend

ni bruit ni querelles dans le camp, ni sur les lieux de leur passage. Cette privation d'ailleurs & cette observance de la discipline sont d'autant plus faciles à supporter, que les armées Turques restent très-peu de tems campées dans le cours d'une campagne. Elles y entrent plus tard & en sortent plus tôt que les autres nations. La raison est que la grande distance des lieux où les milices sont levées ou réparties, ne permet pas qu'elles s'assemblent de bonne heure, & que le grand nombre de cavalerie & de bagages qui composent ces armées, ne peut entrer en campagne que lorsque la terre est couverte d'une assez grande quantité d'herbes & de fourrages pour pouvoir subsister. D'ailleurs c'est encore une loi chez les Turcs, établie par l'usage, de ne jamais mener de chevaux à la guerre, sans leur avoir fait prendre le verd, au moins quinze jours, dans le mois de mai. Par la crainte de manquer de fourrages pour une aussi grande quantité de chevaux, de mulets, de bufles, de chameaux, les armées Turques quittent en automne la campagne, & parce que leurs troupes ont souvent leurs quartiers très-éloignés.

XI. *De la maniere de combattre des Turcs.*

Les ordres de bataille chez les Turcs sont toujours uniformes; l'infanterie occupe le centre, & la cavalerie forme les ailes. L'une & l'autre de ces armées sont divisées en especes de bataillons & d'escadrons.

d'eſcadrons. Les bataillons pourroient être comparés pour leur force à la phalange des Grecs. La plaine eſt plus propre aux Turcs pour combattre, que les pays montueux & coupés, parce que leur plus grand nombre de troupes conſiſte dans leur cavalerie. Auſſi ont-ils grand ſoin de n'occuper que des terreins unis. L'armée entiere ſe développe ſur un grand front, & chaque diviſion eſt formée en demi-lune pour faire combattre plus de gens à la fois. Lorſque certains corps de réſerve veulent attaquer les flancs de l'ennemi, ou ſe jeter ſur ſes derrieres, ils ſe préſentent en front fort étendu, & ſe rétréciſſent par une manœuvre prompte qui leur eſt très-commune, & à laquelle ils ſont particuliérement exercés. Ils pénetrent par les intervalles, en faiſant face du côté qu'ils jugent plus à propos, & attaquent avec la plus vigoureuſe impétuoſité.

La charge générale du corps de l'armée eſt terrible. Elle commence par des cris effroyables, qui impriment autant de crainte à l'ennemi que de courage & d'ardeur aux ſoldats. Ils attaquent & ſe retirent ou prennent la fuite; ils vont & viennent pour engager l'ennemi à les ſuivre, & pour le conduire dans de doubles & triples embuſcades, où il y a beaucoup de monde; & quand ils voient les rangs de l'ennemi ouverts ou rompus, ils font volte-face en redoublant leurs cris, l'attaquent de nouveau & l'enveloppent.

Quant aux partis pour la petite guerre, ils ne ſont ordinairement compoſés que de Tartares & de Moldaves ou Valaques, les corps nationaux ne s'écartant que rarement de l'armée.

Si une armée Turque eſt obligée de faire retraite devant l'ennemi, alors les Tartares ſont envoyés pour dévaſter le pays où il doit paſſer. Leur ſyſtême eſt, que la crainte de la diſette & de la famine empêche toujours l'ennemi de pourſuivre.

XII. *De la marine des Turcs.*

Tout le monde ſait que la puiſſance maritime des Turcs n'eſt pas formidable ; & quoiqu'ils aient en abondance tout ce qu'il faut pour conſtruire des vaiſſeaux & pour équiper des flottes, ils ont été dégoûtés de réparer les pertes qu'ils ont faites ſur mer. Ils ſe contentent d'avoir des galeres & des vaiſſeaux légers pour le tranſport de leurs troupes à Candie & aux autres places maritimes, pour faire des courſes, pour piller, brûler & incommoder les côtes de leurs ennemis.

Une des principales charges de l'empire eſt cependant celle d'amiral ou généraliſſime des armées navales. Cet officicier ſe nomme *Capitan-Bacha*. Il a ſous lui un lieutenant & un intendant de l'arſenal ; ce dernier eſt chargé du ſoin de pourvoir la flotte de toutes les choſes néceſſaires pour l'équipage. Ces flottes ne ſont guere compoſées que de galeres qui chacune ont leurs capitaines. Ces galeres ſont montées par des eſclaves, pour

l'ordinaire Tartares; mais s'il n'y en a pas assez de cette classe pour occuper toutes les rames de la flotte, il y a des particuliers à Constantinople, qui louent leurs propres esclaves pour une campagne, & pour chacun desquels le gouvernement paie une somme équivalente à cent écus, argent de France. Ceci n'arrive que dans les cas pressans. Il est assez ordinaire qu'on leve dans certaines provinces un jeune payſan fort & vigoureux par vingt maisons, & l'on oblige les dix-neuf autres à payer les cent écus. Quelquefois encore il se trouve des jeunes gens qui s'engagent volontairement pour ce service, & qui marchent à la place de ceux sur lesquels le sort est tombé, moyennant la même somme & leur provision de biscuit.

Ce que l'on peut regarder comme le fond principal de la marine Ottomane, ce sont les galeres que les beys d'Alger, de Tunis, de Tripoli & quatorze gouverneurs des isles de l'Archipel sont obligés d'entretenir du revenu de leurs gouvernemens. Le nombre de ces galeres est fixé selon les circonstances. Le grand-seigneur leur fournit le corps de la galere, l'artillerie, les voiles, les cordes & la poudre, & ils sont obligés de les armer d'esclaves qu'ils habillent & nourrissent, de payer les mariniers, & d'entretenir sur chacune cent soldats qu'ils appellent *Leventis*. Cette administration est vicieuse en ce que les beys, qui font consister leurs principales richesses dans le nombre de leurs esclaves, évitent le

combat autant qu'il leur eſt poſſible, & donnent en conſéquence leurs ordres à leurs capitaines. Ceux-ci ſont ordinairement des renégats Italiens, qui s'attachent plutôt à la rapine qu'à la gloire.

Voilà ce qu'on peut dire en général, pour donner une idée de la marine des Turcs.

XIII. *Tableau général & hiſtorique de la Conſtitution militaire de l'Empire de Ruſſie.*

PIERRE le Grand, ce monarque à jamais célebre dans les faſtes du monde, fut à peine placé ſur le trône de ſes peres, que honteux de commander à des peuples dont une grande partie étoit ſans loix & ſans diſcipline, entreprit de donner à ſon empire des fondemens dignes de ſa grande ame. Né avec l'amour de la gloire, il n'avoit reçu de la nature que le germe d'un caractere capable d'entreprendre les plus grandes choſes : il manquoit d'exemples & d'inſtruction pour le développer. Ses états ne lui offroient aucune reſſource. Ses peuples diſperſés dans des déſerts immenſes, vivoient par hordes, ſans ſociété, ſans mœurs, inconnus au reſte de la terre. Quelques bourgades s'élevoient du milieu des bois & des marais ; mais les habitans malheureux de ces contrées ſauvages, eſclaves ſous des tyrans endurcis par l'habitude d'opprimer, étoient abrutis, ou gémiſſoient ſous le poids de leurs fers. Telle étoit la Moſcovie lorſque Pierre-Alexiowitz, le Séſoſtris du Nord, forma le projet de

policer sa nation, de la soumettre au frein des loix, d'en lier toutes les parties par un gouvernement sage, de la faire paroître sur la scene du monde par le secours des arts & du commerce, en vivifiant l'agriculture, en établissant enfin une discipline militaire. Pour juger du bien qu'il a fait, il faut voir le point d'où il est parti : c'est la justice que l'on doit aux grands hommes qui ont éclairé leur siecle.

Nous ne retracerons point ici les travaux de ce prince, les peines & les soins qu'il prit pour opérer la grande révolution qu'il méditoit dans ses états ; nous ne le suivrons point dans ses voyages, parcourant les nations les plus éclairées, pour chercher dans leurs mœurs, leurs usages & leurs lumieres, les instructions qui lui manquoient, & puiser dans leur politique les principes de l'administration sur laquelle il vouloit établir son gouvernement ; nous nous contenterons de remarquer qu'après quinze ans de travaux, ce prince goûta la douce satisfaction de rendre son empire commerçant & cultivateur, riche & savant, poli & guerrier, en état de donner des loix au Nord & d'influer sur toutes les affaires de l'Europe & de l'Asie.

Charles XII, ce monarque étonnant, plus guerrier que le czar Pierre, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats plutôt que pour gouverner des peuples, fut le seul des héros qui pouvoient balancer la fortune & les succès de Pierre le Grand. Une guerre de dix-huit

ans entre ces deux princes expoſa le premier aux malheureux effets d'une imprudente ambition, & offrit au ſecond des exemples fréquens & des moyens ſûrs de diſcipliner ſes troupes & de les aguerrir. Cette guerre opiniâtre fut l'époque de la conſtitution militaire des Ruſſes, ou plutôt, ſervit d'exécution au plan que le czar s'étoit formé ſur le gouvernement militaire de Louis XIV & de quelques ſouverains de l'Allemagne.

Le premier ſoin du czar fut de chercher le moyen le plus propre à connoître les forces de ſon empire. Il y réuſſit en mettant ſur chacun de ſes ſujets une impoſition qui fut indiſtinctement payée par les ſeigneurs des terres & par leurs vaſſaux. Cette impoſition ne differe de la capitulation établie en France qu'en ce qu'elle n'eſt affectée que ſur la tête des mâles. Par le premier dénombrement auquel cette impoſition donna lieu, il ne ſe trouva que quinze millions d'ames dans toutes les Ruſſies : population bien médiocre, ſi l'on examine que cet empire eſt beaucoup plus vaſte que ne le fut jamais celui des Romains.

Pour établir le fond de ſes milices, le czar fit procéder à une autre maniere de dénombrement. Il ordonna que chaque province fourniroit un homme par cent trente-cinq : établiſſement ſage, qui, en aſſurant au ſouverain un nombre toujours fixe de ſoldats, ſoulage les peuples, & fournit des moyens de n'employer au pénible métier de la guerre que des ſujets en état d'en ſoutenir les fatigues.

L'opération la plus critique, & celle qui coûta le plus de peine au czar, fut la destruction entiere de la milice qu'entretenoient ses prédécesseurs, & qui formoit le nerf des forces de l'empire. Elle étoit réunie en un corps puissant & fameux, que Michel Federowitz avoit porté au nombre de quarante mille hommes. Ce corps, connu sous le nom de *Streletzer*, fut institué sur le modele de celui des Janissaires, jouissant des mêmes privileges, combattant de la même maniere : ils étoient comme eux la colonne du despotisme.

Il ne pouvoit entrer dans le plan du czar de laisser subsister un corps qui par sa puissance pouvoit faire trembler ses maîtres & disposer à son gré du trône : il le supprima, en affectant à sa garde ceux qui lui parurent les plus affectionnés à sa personne, & réduisit ce corps en deux régimens de quatre mille hommes chacun. Ils forment aujourd'hui les deux troupes les plus brillantes qu'on puisse voir.

Ces deux régimens des Gardes fut un des plus précieux héritages que le czar laissa à ses successeurs. L'impératrice, derniere morte, qu'ils servirent avec tant de zele, ajouta un troisieme régiment à sa garde, qu'elle porta par ce moyen au nombre de dix mille hommes. Elle reconnut leurs services en les comblant de bienfaits. Leur uniforme est verd ; les grenadiers portent des casques de cuir bouilli, & les officiers sont choisis parmi les grands ou les plus expérimentés de l'empire.

A la mort de Pierre le Grand, la Ruſſie, qui n'avoit eu que le corps des *Streletzers* pour défenſeurs, vit ſes garniſons & ſes frontieres occupées par cent quatre-vingt-dix mille hommes, tous aguerris & prêts d'ajouter de nouvelles victoires au triomphe de Pultawa. Ces cent quatre-vingt-dix mille hommes formoient cinquante régimens d'infanterie de campagne, ſoixante de garniſon, & trente de dragons. Mais les Ruſſes qui, en regrettant la perte de leur fondateur, penſoient ne jamais trouver un ſucceſſeur digne d'Alexiowitz, s'enflammerent de l'amour de la liberté, dont ils venoient d'entrevoir le premier rayon. Il s'éleva des troubles; & pour les appaiſer, il fallut que l'impératrice, dont la fortune ſinguliere étonnera à jamais la poſtérité, mît en uſage toutes les reſſources que ſon génie, fait pour gouverner, lui inſpira.

Elle créa un nouveau régiment de trois bataillons & de cinq eſcadrons, qu'elle s'affectionna particuliérement; elle leva trois régimens de cuiraſſiers, qui manquoient à l'empire; & après s'être captivé l'amour des grands, elle diſſipa les orages. Affermie ſur ſon trône, elle s'attacha à prouver à ſes ſujets qu'une femme peut commander aux hommes, parce que, comme eux, elle eſt ſuſceptible de grandes paſſions : vérité que l'hiſtoire conſacre en mille endroits, & que le regne glorieux de l'impératrice actuelle juſtifie également.

Elle forma encore le projet d'agrandir ſes

états & d'en augmenter la population : vraie richeſſe des empires, le nerf le plus fort de leur puiſſance.

Les vaſtes plaines de l'Ukraine n'offroient encore que des déſerts marécageux, que le czar n'avoit pu fertiliſer. Catherine y envoya des colonies : mais comme ces établiſſemens pouvoient dans leur naiſſance être expoſés à la dévaſtation & aux brigandages des Tartares, elle forma ces colonies en régimens de milice, qui pouvoient, en cultivant la terre, en défendre en même tems les productions. Vingt régimens ſont levés, & vont à plus de trois cents lieues de la capitale fertiliſer un pays abandonné, & couvrir les frontieres de l'empire.

Ces établiſſemens & les augmentations que l'impératrice fit dans l'état militaire, la mirent à portée de pouvoir au beſoin lever une armée de deux cents cinquante mille hommes, & qui aujourd'hui peut être facilement portée au-delà de trois cents mille combattans.

Il n'eſt peut-être point de nation ſur la terre plus propre à la guerre que les Ruſſes. Patiens & dociles dans les revers, accoutumés à la différence des climats, ils ignorent les maladies qu'engendrent les longues marches & les déplacemens. Les préjugés de leur religion les attachent particuliérement à leurs devoirs. Ils méconnoiſſent la déſertion. Nés forts & robuſtes, le luxe ni la molleſſe n'affoibliſſent point leur tempérament. Dès l'enfance, on accoutume leurs

corps à des épreuves violentes, telles que de les faire paſſer ſubitement d'un four où on les retient un certain tems, dans l'eau froide ou dans la glace ; de maniere qu'on pourroit juſtement leur appliquer ce que les anciens Romains diſoient d'eux-mêmes :

Durum à ſtirpe genus, gnatos ad flumina primum
Deferimus, ſævoque gelu duramus & undis.

A la force du tempérament, les Ruſſes joignent la plus grande ſobriété ; le ſoldat vit de peu ; le pain qu'il fait lui-même dans des fours creuſés en terre, eſt la baſe de ſa nourriture. Quelquefois on lui donne une ſorte de biſcuit très-dur, qu'il concaſſe en petits morceaux, & qu'il fait bouillir avec du ſel & quelques herbes ; c'eſt pour lui un régal.

La religion grecque, qui eſt la dominante en Ruſſie, diſpenſe les guerriers des carêmes & des jeûnes qui rempliſſent plus de la moitié de l'année. Cependant, telle eſt la force du préjugé chez les Ruſſes, qu'ils ſe croiroient expoſés aux plus grands malheurs, s'ils n'obſervoient pas dans toute ſon étendue ce point de leur dogme. Cromwel, ce politique raffiné, qui faiſoit publier un jeûne dans ſon armée lorſqu'elle manquoit de vivres, eût profité, avec bien du ſuccès, de cette foibleſſe, s'il eût commandé à de tels ſoldats.

Il n'exiſte actuellement aucun peuple qui puiſſe nous rappeller les mœurs anciennes & la gran-

deur de l'empire Romain, comme les Ruſſes. A l'exemple du citoyen Romain, dont la bravoure avoit pour principe & pour guide l'amour de la patrie, les Ruſſes ne ſont courageux que par la ferme croyance où ils ſont de voler à la gloire éternelle, en mourant pour leurs ſouverains. Plus accoutumés que les Romains aux rigueurs des ſaiſons, aux fatigues des marches & à l'habitude du travail, il leur en coûte moins de parcourir des contrées immenſes, de braver la chaleur d'un climat brûlant, ou les frimats d'une région glacée. Nés au milieu des forêts, leur habitude à ſe ſervir de la hache les rend propres à fabriquer avec autant d'adreſſe que de promptitude tout ce qui leur eſt néceſſaire pour de grandes expéditions. Dans la derniere guerre qu'ils eurent avec la Suede, ils conſtruiſirent des galeres en bien moins de tems que les légionnaires de Labienus n'en mirent dans la conſtruction des vaiſſeaux qui ſervirent à l'expédition de Céſar en Angleterre.

Tout ſoldat Ruſſe, en un mot, eſt charpentier au beſoin, dur par tempérament, courageux par préjugé, docile par habitude; & c'eſt l'enſemble de ces qualités dans chaque individu, qui conſtitue eſſentiellement le fond d'une bonne milice.

Il n'en eſt pas de même de la cavalerie Ruſſe. Ce vaſte empire ne fournit point de chevaux propres à être montés. On eſt obligé d'en acheter dans le Holſtein, ceux du pays n'étant pas même aſſez forts pour les dragons. Ce défaut de production dans le pays même, n'empêche pas

cependant que les cuiraſſiers Ruſſes ne ſoient très-bien montés ; mais ils ſont en petit nombre, & ils coûtent beaucoup. Quant à la cavalerie légere, elle n'eſt compoſée que de Calmoucks & de Coſaques, eſpece de milice qui, à l'exemple des Tartares, ne combat que pour détruire, & qui aux mœurs des anciens Scythes joint toute leur férocité. Comme elle ne vit que de pillage, il eſt impoſſible de l'aſſujettir à cette diſcipline exacte, dont la paie du ſoldat eſt le premier fondement. Le gouvernement peut en lever ſoixante mille.

La perfection de la milice Ruſſe ſuppoſe néceſſairement celle de la fabrique & de l'uſage de l'artillerie, ſur-tout dans un ſiecle où cette partie de la guerre a la principale influence dans les expéditions militaires. Il n'y a cependant qu'environ un ſiecle que les armes à feu ſont connues en Ruſſie. Le czar Alexis Michelowitz eſt le premier qui en introduiſit l'uſage dans ſes armées ; il fit venir en 1672 huit mille carabines de Breſcia. On les conſerve encore dans l'arſenal de Moſcow : monumens qui dépoſent autant de l'ignorance récente de ce peuple, que des progrès rapides qu'il a faits dans l'art militaire.

Pierre le Grand comprit bientôt de quelle utilité ſeroient au gouvernement des manufactures d'armes, des moulins à poudre, des fonderies de canons. Il forma tous ces établiſſemens, & dans l'eſpace de dix années il ſe vit maître d'une artillerie compoſée de huit mille canons & de deux mille mortiers, d'un arſenal dans lequel on

comptoit déjà trente mille fusils, & de plusieurs magasins à poudre très-considérables : effets prodigieux du génie & de la constance de ce prince, qui sembloit exécuter ses projets avec autant de rapidité qu'il les avoit conçus. Après lui ces établissemens se perfectionnerent & s'agrandirent au point que l'on compte aujourd'hui en Russie plus de vingt mille canons, & les autres armes à proportion.

Le corps des canonniers Russes n'est peut-être point encore parvenu au degré de perfection qui doit lui être propre. Fondé par les soins d'un Ecossois nommé *Bruce*, cet officier s'attacha d'abord à mettre l'ordre dans la constitution intérieure de ce corps ; mais avec beaucoup de connoissance d'ailleurs, il ne pouvoit inculquer aux artilleurs les sciences relatives à leur art. Il fallut établir des écoles, & appeller des étrangers pour l'instruction. Ils furent rares, & ces écoles resterent long-tems dans leur enfance, sans faire de progrès sensibles.

Le premier instituteur de la discipline militaire des Russes, fut le maréchal Ogilby. Elle fut perfectionnée par le général Munich, & portée sous le regne actuel au point d'en disputer le mérite aux Prussiens, à qui l'Europe semble décerner le prix de l'art militaire. Cette discipline est fondée sur le grand principe de la subordination : elle s'exerce avec la même exactitude sur le capitaine comme sur le soldat. Les officiers eux-mêmes ne sont pas exempts du *knout*, ni des fers :

punitions révoltantes, mais néceſſaires peut-être parmi des peuples dont l'imagination n'eſt pas encore affranchie de cette crainte inſéparable de la ſervitude où ils ſont nés. En matiere de diſcipline, il faut conſidérer le caractere de la nation.

De tous les étrangers attirés en Ruſſie par les bienfaits du czar ou des impératrices qui lui ont ſuccédé, aucun n'a rendu plus de ſervices à l'empire que le général Munich. Après avoir établi ſur des principes ſéveres & fait obſerver la plus exacte diſcipline dans les troupes, il crut qu'on pouvoit animer l'émulation comme on pouvoit réprimer les abus ou prévenir les crimes. Le moyen le plus ſûr étoit de reconnoître & de récompenſer le mérite : reſſort toujours puiſſant ſur le cœur de l'homme. Les inſpecteurs eurent ordre d'examiner avec la plus ſcrupuleuſe attention la conduite & les qualités de chaque ſoldat comme de chaque officier, & de porter ſur les regiſtres de leurs revues toutes les informations qu'ils devoient faire, avec les obſervations relatives aux qualités & aux défauts de chaque ſujet. Ces regiſtres dépoſés à la chancellerie & au college de la guerre, ſont conſultés lors des promotions ou de la diſtribution des graces, qui ne ſe diſpenſent qu'aux perſonnes qui les ont méritées.

Munich ne borna pas ſes travaux à donner à la conſtitution militaire des Ruſſes toute la conſiſtance dont il la croyoit ſuſceptible. L'empire

lui doit un établiſſement précieux : celui d'un college de cadets, compoſé de trois cents gentilshommes diſtribués en différentes compagnies, auxquels on enſeigne gratuitement tous les arts convenables à des militaires. Leurs exercices académiques ſont, entr'autres, de former ſur la Néva des fortins & des polygones avec de la glace, de les attaquer & de les défendre, & de donner par-là des eſſais de l'utilité dont ils ſeront un jour à l'état qui les nourrit & les éleve.

La Ruſſie produit d'excellens chevaux pour tout genre de cavalerie. On les a méconnus juſqu'ici : le prix de la nouveauté & des préjugés nationaux avoit fait préférer les chevaux Allemands. On commence à revenir de cette erreur, & la cavalerie en ſera infiniment mieux montée. Les cuiraſſiers & les carabiniers forment la cavalerie de ligne, & ſont également montés ſur de grands & forts chevaux, tirés des harras du pays.

Quant à la cavalerie légere, il faut y compter encore les huſſards, qui ſont excellens, & plus beaux que les Hongrois ; les piquiers & les dragons, dont chaque régiment de dix eſcadrons mene quatre pieces de canon.

Le knout n'a jamais été une punition pour les officiers : ils ne ſont punis que d'arrêts, & dans quelques régimens on les fait marcher à pied avec les équipages. Mais pour des actions baſſes, pour poltronnerie, &c. le conſeil de guerre condamne ſouvent un officier à devenir ſoldat. Les *natogues*, punition infiniment plus

que le knout, n'oſent pas même ſe donner au ſimple ſoldat.

Depuis la derniere guerre, la Ruſſie a gardé ſur pied :

	hommes.
Corps d'artillerie & d'ingénieurs . .	29,095
Cavelerie peſante ; ſavoir, cuiraſſiers & carabiniers	15,788
Dragons, huſſards & piquiers . .	39.744
Infanterie en régimens	139.989
En bataillons	87,832
Coſaques & autres troupes irrégulieres	49.424
Total	361,872

XIV. *De la marine Ruſſe.*

C'eſt au génie toujours actif & créateur de Pierre le Grand, que la Ruſſie doit l'état de ſa marine. Ce prince, qui connoiſſoit les avantages multipliés dont la navigation eſt la ſource, n'épargna ni ſoins ni travaux pour créer une marine digne de la grandeur de ſes projets. Il jugea qu'en établiſſant un commerce entre ſes peuples & les nations policées de l'Europe, c'étoit un moyen de réformer ou d'adoucir l'âpreté de leurs mœurs, d'exciter leur émulation par l'intérêt, ce reſſort ſi puiſſant des actions des hommes. Une marine nombreuſe lui paroiſſoit d'ailleurs le boulevard le plus aſſuré des empires, la preuve la moins équivoque de leur puiſſance.

Si l'on compare l'état où ſe trouvoit la Ruſſie

au

au moment où le czar prit les rênes du gouvernement, avec celui où il vainquit la flotte Suédoise à Gango, on jugera des efforts surprenans que dut lui coûter l'établissement de sa marine. En 1688, il n'avoit pas une chaloupe sur la Baltique : en 1714, il entre triomphant dans la Néva, traînant à sa suite l'amiral Suédois & vingt vaisseaux qu'il avoit conquis. Cette victoire lui mérita déjà l'empire des mers du Nord ; & Pierre Michaïlow, jadis charpentier dans les chantiers d'Amsterdam, fut digne alors d'être reconnu grand - amiral de toutes les Russies. « Comédie pleine d'instruction, & qui auroit dû être représentée en face de tous les rois de la terre. »

Nous n'entrerons point dans tous les détails des moyens que le czar mit en usage pour former sa marine ; c'est à l'histoire à consacrer ces monumens glorieux à la mémoire de ce grand prince. Nous nous bornons à développer ceux dont il se servit pour inspirer à ses sujets le goût de la navigation.

Les souverains ont l'avantage d'imprimer au reste des hommes le caractere de leur génie. Alexandre, ambitieux, ravage le monde à la tête d'une armée de héros que sa bravoure entraîne dans les dangers. Auguste, ami des arts & des lettres, qu'il cultivoit lui-même, inspire les Virgiles. Le siecle de Louis XIV ne doit sa célébrité qu'au caractere de grandeur qui dirigeoit toutes les démarches de ce monarque. Charles XII enfin voit périr dans les marais de Pultawa sa gloire

& ſes troupes, que ſon exemple & ſon imprudente valeur avoient ſéduites.

Pierre, laborieux par goût autant que par amour de la gloire, profitant en politique habile de cet aſcendant impérieux qu'ont les rois ſur le reſte des hommes, ne dédaigna pas même de donner à ſes ſujets l'exemple du travail. Plus d'une fois on le vit la hache à la main dans ſes propres chantiers, comme le dernier des manœuvres, ſcier, calfater lui-même ſes vaiſſeaux, encourager les conſtructeurs & animer les ouvriers en partageant leurs fatigues, ou en récompenſant leurs talens & leur activité.

Ce n'étoit pas aſſez de rendre ſon peuple laborieux & d'employer un nombre prodigieux de bras à l'exécution de ſes projets : il falloit les faire goûter aux grands de ſon empire, cette portion des états que l'exemple dans le bien ne conduit pas toujours lorſqu'il coûte quelque ſacrifice à ſa tranquillité ou à ſa molleſſe.

Il avoit tranſporté le ſiege de ſon empire de Moſcow à S. Pétersbourg : monument à jamais mémorable de la grandeur de ſes vues. Cette ville immenſe, qu'il fit ſortir des marais de l'Ingrie en moins de tems qu'il n'en faut ailleurs pour bâtir un palais, fut conſtruite ſur la Néva, communiquant à Cronſtadt, & de là à la mer. Entre Cronſtadt & S. Pétersbourg, il plaça ſa maiſon de campagne, pour être à portée de veiller avec plus d'attention aux travaux de ſa marine, qui s'établiſſoit dans ces deux ports.

On ne pouvoit, par ce moyen, communiquer à l'un de ces endroits que par la riviere ou par les canaux. Il en fit une loi à ſes courtiſans, en leur défendant l'uſage du cheval ou des voitures. Il leur enjoignit encore de ne plus paſſer ſur les ponts, & de ne traverſer les rivieres qu'en bateaux à voiles & ſans ſe ſervir de la rame : ſemblable à Cyrus, qui voulant familiariſer les Perſes avec le cheval, leur interdit preſque l'uſage des jambes.

Avec tant de précautions & de ſoins, le czar parvint bientôt à inſpirer à ſes peuples le goût de la marine. Ses forces navales s'augmentoient chaque jour : mais il n'avoit point encore d'officiers & de matelots. Tout prince qui a des hommes peut, quand il veut, en faire des ſoldats, parce qu'un payſan s'endurcit facilement aux travaux & aux exercices militaires ; mais ce n'eſt pas ainſi qu'on forme des marins. Ce n'eſt que dès la plus tendre enfance qu'on s'accoutume à reſpirer un autre air, à vivre ſur un autre élément, & qu'on ſe familiariſe avec ſon inconſtance & ſes dangers. L'intelligence des manœuvres eſt d'ailleurs l'effet d'une grande habitude, que les Ruſſes ne pouvoient avoir à la naiſſance de leur marine ; mais Alexiowitz, accoutumé à vaincre la nature, travailla à remédier, autant qu'il le put, à cet inconvénient. Un nombre prodigieux de marins Anglois & Hollandois, attirés dans ſes ports par ſes largeſſes, préſiderent aux inſtructions qu'il fit donner à la jeune nobleſſe ſur la navigation. Il leur confia pluſieurs vaiſſeaux, qu'il remplit de

ceux de ſes ſujets qui montrerent le plus d'ardeur & d'intelligence à le ſervir ſur mer ; & chaque année il leur fit faire campagne ſur la Baltique en eſcadres de ſept à huit vaiſſeaux.

L'ambition du czar, qui vouloit des vaiſſeaux de la premiere force, lui fit négliger d'abord la partie de la navigation la plus propre à ſes états. Des côtes pleines d'écueils, une mer étroite, dont le milieu eſt à peine navigable dans l'eſpace de quelques milles, ſembloient interdire aux Ruſſes la facilité de faire uſage de gros vaiſſeaux, en ne leur permettant que la manœuvre forcée des galeres. Il reconnut ſa faute, & appella de Veniſe des conſtructeurs de cette eſpece de bâtimens ; & dans l'eſpace de quatre ans, cinquante galeres furent en état de tenir la mer.

Elles étoient de différentes grandeurs ; les plus petites portoient environ cent trente hommes, & les grandes trois cents. Elles étoient armées de deux pieces d'artillerie ſur l'avant, & garnies de canons de courſe & de fauconneaux ſur les côtés. Aux avantages de voyager facilement ſur ces côtes avec ces galeres, il joignit celui d'employer les troupes à leurs manœuvres. On inſtruiſoit le fantaſſin à manier la rame avec le même avantage que le fuſil : ce qui donnoit au czar la facilité de mettre en mer des équipages tout prêts.

Ce fut avec ces galeres ainſi armées, qu'il porta la dévaſtation dans les riches mines de Norkioping, qu'il pilla les côtes de Gothland, de la

Sudermanie, & qu'il fit trembler Stockholm. La maniere dont il employoit ſes troupes à quelqu'expédition, par le moyen de ces galeres, eſt digne de remarque. Tous les ſoirs elles jetoient l'ancre. Si les troupes devoient faire une deſcente, elles tiroient à terre leurs galeres, les diſpoſoient en cercle; leurs éperons & leur artillerie dirigés en-dehors, formoient ainſi un camp retranché. Quelques bataillons reſtoient à la garde du camp, tandis que les autres troupes ſe répandoient dans le pays & le mettoient à contribution.

Tel fut enfin le fruit des travaux de Pierre le Grand, que dans l'eſpace de trente années il ſoumit au frein des loix, de la raiſon & du génie, un peuple barbare, qui ne connoiſſoit d'autres droits que celui du plus fort, & qu'il donna au militaire de ſon empire une conſtitution nouvelle, bâtit des villes, des citadelles & des ports, créa une marine nombreuſe, qui le rendit redoutable ſur mer autant qu'il l'étoit ſur terre, ſe captiva l'amour de ſes ſujets, l'amitié de ſes voiſins & l'admiration de l'univers. Il avoit aſſigné à l'amirauté un revenu de ſept millions deux cents mille livres: ſomme immenſe, ſi l'on enviſage que le gouvernement en Ruſſie peut faire avec trois livres, argent de France, ce qu'en France on ne pourroit faire avec vingt-quatre. A ſa mort, il ordonna que cette ſomme ne fût employée à aucun autre uſage; mais on connoît la deſtinée ordinaire des teſtamens des princes.

Les révolutions qui inquiéterent quelque tems

la Ruſſie pour la ſucceſſion au trône, arrêterent les travaux de ſa marine. L'impératrice, plus jalouſe d'aſſurer ſur ſa tête la couronne qu'on lui diſputoit, que de ſuivre les projets du czar, borna tous ſes travaux à appaiſer les fermentations intérieures & à s'attirer l'amitié du peuple. La paix ſuccéda à ces orages, & n'offrit à Catherine aucune occaſion de perfectionner les entrepriſes de ſon prédéceſſeur.

La marine languit juſqu'à la guerre de 1738, que la czarine Iwana mit en mer pluſieurs flottes contre les Turcs, & porta une attention particuliere à l'agrandiſſement de ſes forces navales. Catherine II a ajouté encore un nombre conſidérable de vaiſſeaux à ceux qu'elle trouva dans ſes ports à ſon avénement au trône; de maniere que la marine Ruſſe eſt aujourd'hui l'une des plus formidables de l'Europe. Au commencement de la guerre derniere, on comptoit ſous ſes pavillons plus de cinquante vaiſſeaux du premier & du ſecond rang, trente du troiſieme, & près de deux cents galeres.

Fin de la ſeconde partie.

ESSAIS

DE GÉOGRAPHIE,

DE POLITIQUE ET D'HISTOIRE,

Sur les poſſeſſions de l'Empereur des Turcs en Europe, & ſur la Conſtitution Militaire de cet Empire.

TROISIEME PARTIE.

Contenant le détail hiſtorique des principaux évènemens de la guerre de 1768 entre la Ruſſie & la Porte.

C'EST du ſein de la Pologne que s'éleverent les premieres étincelles de cette guerre mémorable. De tout tems la conſtitution de cette république a couvé ſous le voile de la liberté un feu prêt à embraſer l'Europe. Le moment où le trône devenoit vacant étoit celui de l'exploſion. Alors naiſſoient ces troubles inteſtins qui, en déſolant ce royaume, fatiguoient les autres états, ſelon

la part qu'ils étoient obligés d'y prendre, ou par politique, ou pour leur propre tranquillité. C'eſt ce qui arriva à la mort d'Auguſte III. A cette époque, la Pologne étoit en différend avec la Ruſſie : les deux états touchoient au moment d'une rupture, & voici ce qui y donnoit lieu. Il exiſtoit entre les deux puiſſances un traité par lequel elles s'étoient engagées de ſe livrer mutuellement & à la premiere requiſition les fugitifs qui paſſeroient d'une domination ſur les terres de l'autre. En 1763, la cour de Ruſſie informée qu'un grand nombre des ſujets de cet empire ſe refugioient en Pologne, s'en plaignit à la république. Elle exigea en conſéquence une démarcation des frontieres reſpectives, & menaça d'envoyer des troupes par-tout où elles ſeroient néceſſaires pour arrêter ces émigrans & les forcer à rentrer dans leur patrie. Les Polonois, trop fiers pour céder à la menace d'une violation de leur territoire, n'en furent que plus lents à ſatisfaire aux deſirs de l'impératrice, qui, de ſon côté, s'impatientoit du délai & ſe diſpoſoit à effectuer ſa menace, lorſque la mort du roi vint offrir un nouveau motif à de plus grands événemens encore que ceux qui ſe préparoient alors.

Il s'agiſſoit donc de nommer un ſucceſſeur à Auguſte ; mais comme les opinions & les intérêts des électeurs étoient trop partagés, on ne s'entendit point : de là les factions, les confédérations, & toutes les horreurs de la guerre civile. Chaque parti recourut à la protection des puiſ-

fances qui pouvoient le soutenir. Quelques-unes s'y prêterent en secret, d'autres ouvertement : les plus adroites ne hasarderent rien ; mais elles observerent les événemens, pour profiter plus sûrement des circonstances. La confédération de Lithuanie appella l'impératrice de Russie à son secours. Cette princesse, qui vouloit ajouter à sa gloire celle de donner une couronne, avoit formé le projet de placer sur le trône Polonois le comte de Poniatowski, son ami, & qu'elle en croyoit digne. Elle envoya des troupes en Lithuanie. La diete eut lieu, & Poniatowski fut élu. On connoît les suites désastreuses de cette élection, les maux qui désolerent la Pologne pendant plusieurs années, le démembrement de cette république, qui en fut le terme, la constance avec laquelle le nouveau roi lutta contre les dangers qui le menacerent si souvent, & les vains efforts qu'il fit pour gagner l'affection de ses sujets. Mais une partie de la nation lui faisoit un crime d'avoir été élu contre les loix de l'état. Elle vouloit procéder à une autre élection ; & pour conserver un vain fantôme de liberté, on fit couler des torrens de sang, on embrasa la patrie. Jusqu'à quand les peuples feront-ils les victimes des loix, qui ne devroient être que les garants de leur bonheur ? C'est à la philosophie seule à opérer ce grand ouvrage : heureux ceux qui, éclairés par elle, rendront ce service à l'humanité ! En vain les détracteurs des actions des rois s'efforcent-ils à détruire leur gloire, en pré-

tant à leurs vues de condamnables intentions? Pour moi, j'aime à croire qu'à l'égard de la Pologne, l'impératrice de Ruſſie eut le noble projet de pacifier cette république, de prévenir les troubles qu'elle prévoyoit devoir naître à la mort d'Auguſte, & d'empêcher l'effuſion du ſang. La politique même dut le lui inſpirer : ſon humanité la juſtifioit. Elle voulut ſoutenir ſon ouvrage : c'eſt le propre des grands caracteres. Les troubles s'augmentent. Catherine fait de nouveaux efforts. Ses troupes parcourent l'Ukraine, la Pologne, la Lithuanie, pour s'oppoſer aux progrès & à la multiplicité des confédérations : pluſieurs fois même elles en viennent aux mains, & le réſultat de ces petits combats ſont alternativement des victoires & des défaites, toujours des pertes inutiles & ſans fruit. Tandis que les Ruſſes agiſſoient ainſi hoſtilement, le roi de Pruſſe dictoit à la diete ſes volontés ſuprêmes : il favoriſoit les diſſidens. La cour de Vienne annonçoit le même deſir & des ſecours. Dès l'année 1767, on vit ces trois puiſſances réunies pour concourir au même but. On y touchoit au commencement de 1768 ; mais le mécontentement des confédérés s'étant accrû ſur ce que la diete avoit rétabli les diſſidens dans leurs anciens droits, toutes les eſpérances s'évanouirent. Les confédérés, ſoutenus par d'autres puiſſances, parvinrent à intéreſſer le miniſtere Ottoman en leur faveur. Le grand-ſeigneur aſſembla un conſeil, dans lequel les grands-officiers de la Porte convinrent avec

les docteurs de la loi, que la guerre contre la Ruſſie étoit *juſte & néceſſaire*. En conſéquence, le grand-viſir déclara à M. Oberskow, Miniſtre de Ruſſie à Conſtantinople, que les démarches de l'impératrice au ſujet de la Pologne cauſoient du mécontentement à la Porte. Il lui demanda enſuite ſi on l'avoit informé que les Ruſſes euſſent évacué la Pologne, ou duſſent l'évacuer dans peu; ou s'il vouloit garantir qu'on leur donneroit inceſſamment des ordres pour l'évacuer. M. Oberskow répondit qu'il ignoroit qu'on eût expédié de pareils ordres, & quelles étoient les intentions de ſa ſouveraine à ce ſujet; mais qu'il aſſuroit de nouveau la Porte que ſa majeſté impériale étoit diſpoſée à ne rien faire qui pût bleſſer la foi des traités de paix qui ſubſiſtoient entre elle & la Porte. Il demanda enſuite le tems néceſſaire pour envoyer un courier au prince de Repnin, à Varſovie. Le viſir le refuſa, & déclara que la cour Ottomane ne ſeroit plus traitée de cette maniere; qu'ayant réſolu de déclarer la guerre à la czarine, elle alloit commencer par arrêter ſon miniſtre, & l'enfermer aux Sept-Tours: ce qui fut exécuté ſur-le-champ.

Tel fut le motif de la guerre dont on rappelle ici les principaux événemens. Si la cour de Ruſſie eut des vues ſecretes, au moins les couvrit-elle d'un prétexte honnête: ſes projets n'étoient peut-être pas inconnus à celles de Vienne & de Berlin. La Porte, au contraire, s'intéreſſe par fierté aux affaires de la Pologne; & ſans ſecourir en rien

le parti qu'elle protégeoit, elle attaque directement la Ruſſie. C'étoit une occaſion propre à faire connoître par expérience la grandeur des efforts qu'elle étoit capable de faire, ou tout au moins d'affoiblir ſes forces autrefois ſi redoutables. Quoi qu'il en ſoit, cette guerre a décélé ſon état actuel; elle a donné lieu à des événemens qui, en étonnant la poſtérité, apprendront peut-être aux puiſſances civiliſées de l'Europe, qu'il exiſte encore aujourd'hui ſur le plus beau continent du globe, où regnent les arts, les mœurs & la politeſſe, un gouvernement chez qui l'on trouve tant de traces de l'ancienne barbarie des peuples de l'Occident.

Les manifeſtes publiés de part & d'autre, les deux empires ſe diſpoſerent à agir. Rien de plus vaſte que le projet de l'impératrice. Elle vouloit empêcher le Turc d'entrer en Pologne & de pénétrer dans ſes propres états; c'eſt-à-dire, qu'elle ſe propoſoit de couvrir une étendue de plus de ſix cents lieues. Son armée principale devoit occuper la Moldavie; une autre, l'Ukraine, déja attaquée par les Tartares; une troiſieme, vers Pérécop, pour tenir en reſpect les Tartares de Crimée. Mais cette diſpoſition ne ſuffiſoit point à l'étendue de ſon projet: il falloit encore diviſer les forces innombrables de ſon ennemi. Elle confie au major Méden quelques corps réguliers. Cet officier ſe joint aux Coſaques du Don & aux Calmoucks, pour attaquer les peuples qui habitent les bords du Don, du Volga, juſqu'au Caucaſe.

Elle négocie avec les princes de la Mingrélie, de la Cartalinie, du Guriel & de l'Imirette, les réunit tous sous la promesse de les soustraire au joug de la Porte, & les engage à prendre les armes pour occuper les troupes que le grand-seigneur pouvoit tirer des provinces limitrophes des états de ces princes. Le comte de Totleben ajoute à l'armée de quarante mille hommes, qu'ils pouvoient mettre en campagne, un renfort de troupes Russes, & se charge de la conduite des opérations en Géorgie, pour pénétrer dans les provinces voisines. On dispose encore d'autres troupes pour aller boucher les passages & les défilés des montagnes qui bordent la mer Caspienne, & s'opposer ainsi aux irruptions des Leskis & des peuples du Dagheſtan.

Vers le midi, la Russie travaille à d'autres diversions. Elle engage les Monténégrins à saisir l'occasion de se révolter, & les détermine, par les secours qu'elle leur fait passer en hommes, en argent & en munitions, à attaquer son ennemi dans cette partie de l'empire Ottoman, la Grece & la Dalmatie. Ce plan d'attaque, tout immense qu'il étoit, puisqu'il menaçoit l'empire Turc depuis les frontieres de l'Italie jusqu'aux confins de la Perse, fut encore étendu par une de ces entreprises dont l'histoire de l'Europe n'offroit aucun exemple.

Deux escadres formidables se préparent pour aller dans l'Archipel & sur les côtes de la Grece porter la terreur & les ravages. Des ports de la

Baltique, elles doivent tourner l'Europe, en parcourant toutes les côtes du vaſte Océan juſqu'au détroit de Gibraltar, cingler à travers ce détroit pour parcourir la Méditeranée, menacer même la capitale de l'empire; tandis qu'une autre eſcadre, conſtruite dans le gouvernement de Woronez, viendra de l'orient par le Don, contenir les Tartares de Crimée & couper la communication de l'Aſie avec cette preſqu'isle. L'imagination ſe perd dans les détails d'un ſemblable projet. Peut-être que le génie de Pierre le Grand a pu le concevoir; mais qui a pu l'exécuter doit ſeul en recueillir la gloire.

On aime à comparer les forces & les moyens des états qui s'entre-choquent. Voyons ce que la Turquie avoit à oppoſer au plan de l'impératrice de Ruſſie.

Elle comptoit ſur les promeſſes des confédérés qui devoient mettre en campagne une armée de quatre-vingt mille hommes, & établir des magaſins ſur le Dnieſter pour faciliter l'entrée de la Pologne à l'armée la plus conſidérable des trois que le grand-ſeigneur ſe propoſoit de mettre en campagne. Cette armée devoit marcher à Choczin, une autre en Ukraine, la troiſieme vers Aſtracan. Elle établit des magaſins le long du Danube; & toutes les places, depuis le Dnieſter juſqu'en Tartarie, furent remplies de munitions. Dans les bois & dans les montagnes de la Moldavie, on enterra une grande quantité de grains; le grand-ſeigneur en un mot ſortit de ſes tréſors une ſomme de

trois cents cinquante millions de piaſtres pour ſubvenir aux frais de cette guerre. A peine le ſignal en fut-il donné, que les troupes marcherent de toutes parts. Mais quelles troupes que celles qui, ne connoiſſant aucune eſpece de ſubordination, ne ſe raſſemblent que pour piller & dévaſter, dont l'avarice ne reſpecte pas même les propriétés de leurs concitoyens, & qui, pouſſés par les mouvemens d'une frénéſie fanatique, volent, maſſacrent tous ceux qui ne profeſſent pas la même religion qu'elles !

Tout l'hiver de 1768 à 1769 fut employé à ces préparatifs. On dépouilla les Grecs de leurs armes, autant pour en armer les nouvelles milices, que pour prévenir l'effet des révoltes. On compta environ trois cents mille combattans qui ſe réunirent pour paſſer le Danube; mais la plupart indiſciplinables & mécontens de leurs chefs, d'autres déſeſpérant des avantages qu'on leur avoit promis, abandonnerent leurs drapeaux & ſe répandirent dans les provinces de l'empire, qu'ils déſolerent par leurs brigandages. On ne put, par cette raiſon, former l'armée qui devoit marcher vers Aſtracan. Le kan des Tartares, à la tête de ſoixante mille hommes, pénétra le premier dans la Nouvelle-Servie, qu'il ruina entiérement : cependant, ſon expédition faite, il ſe retira promptement. Le général Iſakow défit un de ſes partis. Dans la crainte que les Ruſſes n'entraſſent en campagne pendant l'hiver, la Porte envoya ſoixante mille hommes ſe poſter entre Choczin, Bender &

Ockſakow. Une flotte qui devoit agir ſur la mer Noire fut diſſipée par les tempêtes. Telles étoient les diſpoſitions que la Turquie avoit faites lorſque le tems d'ouvrir la campagne fut arrivé.

Le premier point important pour la Ruſſie étoit de couvrir la Pologne, & d'empêcher les Turcs d'y pénétrer. La grande armée eut cette deſtination. Le prince Alexandre Galitzin, qui la commandoit, la raſſembla ſur les bords du Dnieſter, traverſa ce fleuve, & ſe porta du côté de Choczin, dont l'attaque devoit être le premier objet de ſes opérations. Son armée étoit forte de cent ſept mille hommes, & d'une artillerie nombreuſe. En voici le détail :

31 Régimens d'infanterie, de 2,000 hommes chacun.	62,000
Coſaques.	9,000
40 Régimens de cavalerie, de 800 hommes	32,000
5 Régimens de huſſards, de 800 hommes.	4,000
Total.	107,000

100 Pieces de canon.
30 Mortiers.
4000 Chariots.

L'armée qui devoit couvrir l'Ukraine étoit aux ordres du général comte de Romanzow, gouverneur de cette province. Elle devoit agir en même tems contre les Tartares, & ſe porter

vers Ockſakow. Cette armée étoit compoſée de

11 Régimens d'infanterie, de 2,000 hommes.	22,000
Coſaques.	10,900
4 Régimens de cavalerie, de 800 hommes.	3,200
6 Régimens de huſſards, de 800 hommes.	4,800
Total.	40,900

Un train d'artillerie relatif à la force de cette armée.

Toutes ces forces, qui montoient à environ cent cinquante mille hommes, furent en mouvement dès le mois d'avril 1769. Le prince Galitzin s'avança ſur le Dnieſter. Le comte de Romanzow ſe porta ſur les frontieres de l'Ukraine, & les opérations ne tarderent pas à commencer. Nous allons les ſuivre auſſi fidélement qu'il ſera poſſible de découvrir la vérité au milieu des faux détails qu'on a donnés de ces opérations. Ceux qu'on va lire paſſoient pour authentiques à une cour qui prenoit quelqu'intérêt à cette guerre. Ils ont été recueillis avec ſoin; & ſi l'on s'eſt permis quelques réflexions ſur la plupart des événemens, ce n'a été que pour mieux juger du mérite ou de l'incapacité des chefs, de la bravoure ou de la lâcheté des troupes, de la maniere enfin de combattre des deux nations.

Campagne de 1769 en Moldavie.

Premiere entrepriſe ſur la ville de Choczin par l'armée Ruſſe aux ordres du prince Alexandre Galitzin.

Le 25 avril 1769, le prince Galitzin fit camper ſon armée à Kalus, & donna ordre aux généraux Proſorowski & Iſmaïlow de paſſer le Dnieſter pour protéger le paſſage de toute l'armée, & pour s'oppoſer ſur-tout à la cavalerie Turque & Tartare, qu'il prévoyoit devoir venir battre la campagne pour l'inquiéter.

Le même jour, le général Proſorowski ſe mit en marche à la tête de l'avant-garde, compoſée de Coſaques, de quelques régimens nationaux, de dix compagnies de grenadiers & de quelques piquets de cavalerie : ce qui formoit un corps de ſix mille hommes, avec quatre pieces de canon. Il longea le fleuve en ſe dirigeant ſur Choczin, & s'avança juſqu'à Reczunca.

Paſſage du Dnieſter pour entrer en Moldavie.

Le général Iſmaïlow, qui devoit ſoutenir la tête des deux ponts jetés ſur le Dnieſter, s'arrêta avec ſa diviſion à Serbizina : ce poſte le mettoit auſſi à même de couvrir les débouchés de la forêt de Swanlas, qui ſe trouvent en-avant de ce village.

Tous ces mouvemens ne ſe firent point ſans que les troupes Turques en euſſent connoiſſance. Chaque chef des différens corps qui ſe trouvoient dans la Moldavie, les raſſembla auſſi-tôt. L'infanterie ſe retira dans les lignes près Choczin, réſolue d'attendre l'ennemi de pied ferme ; la cavalerie ſe mit en campagne pour retarder la marche des Ruſſes, en les attaquant en détail,

& pour les harceler lorſque l'occaſion s'en préſenteroit. Cette cavalerie n'étoit alors que de ſept mille hommes. Une partie ſe porta avec une viteſſe étonnante dès le matin du 25 juſque dans la forêt de Swanlas. C'étoient des Coſaques Ottomans, au nombre de trois mille.

Le 26, l'armée Ruſſe exécuta tranquillement le paſſage du fleuve ſur deux ponts de bateaux, & vint camper devant Nieperota. Le même jour, trois mille Tartares qui venoient au ſecours de Choczin, furent envoyés pour renforcer les Coſaques, & parvinrent encore juſqu'à la forêt. Ils avoient à leur tête Abaſſi-Pacha.

Le 27, le prince Galitzin, qui ne pouvoit hâter la marche de ſon armée par la grande quantité d'artillerie qu'elle menoit avec elle, & dont le tranſport étoit retardé par les ſables & l'inégalité du terrein, donna ordre au général Iſmaïlow de détacher de ſon corps quatre mille hommes, ſous la conduite du général Stoffeln, pour longer la forêt & s'oppoſer aux Coſaques, qui commençoient déjà à enlever quelques bagages & quelques traîneurs. On ajouta à ce nombre trois mille hommes de troupes légeres. L'objet du général Stoffeln étoit, non-ſeulement d'empêcher les Coſaques de tomber ſur la queue des colonnes, mais encore de tourner la forêt, & mettre par ce moyen Abaſſi-Pacha entre lui & l'armée. Le Turc prévoit cette ruſe; il obſerve Stoffeln & s'avance comme lui vers l'extrêmité de la forêt, marchant toujours à la même hau-

Combat de Romankouce, entre le général Stoffeln & Abaſſi-Pacha.

teur. L'un & l'autre arrivent enfin au débouché du bois, près Romankouce. La ſituation de ce village, placé dans une plaine entourée d'un côté par la forêt, & de l'autre par une chaîne de montagnes, détermina Abaſſi-Pacha à fondre avec impétuoſité ſur les Ruſſes, parce qu'il avoit à dos le village, qui pouvoit, à tout événement, lui ſervir de retraite.

Le choc fut d'abord fatal aux Ruſſes; mais quelques compagnies de grenadiers, ayant ménagé leur feu, le firent ſi à propos, qu'à la premiere décharge les Turcs ſe diſperſerent & prirent le parti de ſe retirer par les montagnes, en ſe repliant ſur le corps de cavalerie qui devoit les ſoutenir. Karaman-Pacha commandoit cette cavalerie, qui fut encore augmentée par des ſecours Turcs & Tartares : ce qui lui forma un corps de quinze mille cavaliers.

Le 28, l'armée Ruſſe continua ſa marche ſur trois colonnes, la cavalerie formant celle de la gauche, l'infanterie celle de la droite, & l'artillerie au centre. Elle étoit précédée du général Proſorowski, à la tête de l'avant garde, qu'il avoit diſpoſée & étendue de maniere à obſerver le cours du fleuve par ſa droite & les débouchés des montagnes par ſa gauche. A deux heures les troupes légeres rapporterent au général que Karaman l'attendoit de pied ferme dans une plaine entre Gipizin & lui; qu'il avoit ſa droite appuyée à une montagne, & ſa gauche au Dnieſter.

Sur-le-champ le général Proſorowski diſpoſe

ſes troupes en ordre de bataille, en renforçant ſa gauche de pluſieurs eſcadrons & de deux pieces de canon, pour pouvoir percer la droite de l'ennemi, le tourner s'il étoit poſſible, ou le prendre en flanc & le culbuter dans le fleuve. Quelque bien réfléchie que fût cette manœuvre, Karaman, qui en devina l'objet, ſut la rendre infructueuſe. Il accourt, tombe ſur l'avant-garde au moment qu'elle faiſoit ſes mouvemens, ſabre les eſcadrons les plus avancés, eſſuie quelques décharges & ſe retire à la hâte, content d'avoir encore retardé d'un jour l'arrivée de l'armée Ruſſe près de Choczin.

Karaman-Pacha s'oppoſe à la marche de l'armée Ruſſe, dont il attaque l'avant-garde commandée par le general Proforowski.

Le 29, toute l'armée Ruſſe campa entre Gipizin & Choczin, ſur les bords du Dnieſter. Le prince Galitzin, qui ſentoit combien il étoit important de hâter l'exécution de ſon projet, ſe diſpoſa à régler ſon plan d'attaque. Il commença par reconnoître la ſituation & la force des retranchemens, & ſans s'inquiéter de la diſpoſition des dix mille hommes renfermés dans les lignes, & moins encore du feu de cent cinquante pieces de canon qu'il ſavoit être ſur les murs de la forteresſe, prêtes à le recevoir, il réſolut d'attaquer le lendemain à la pointe du jour. Son plan fixé à trois points principaux, il diſtribue ſon artillerie en trois diviſions. La premiere eut ordre d'attaquer le fort de Munich, qui termine les lignes du côté de la plaine; la ſeconde, le centre des retranchemens; & la troiſieme, l'autre extrêmité des lignes du côté du fleuve. Six mille cavaliers de-

voient servir à porter des fascines & combler les fossés des retranchemens sous la protection de l'artillerie, & l'infanterie avoit ordre de faire les plus grands efforts pour forcer les lignes aux endroits où chaque division de dix mille hommes chacune devoit former son attaque.

Attaque des retranchemens de Choczin par l'armée Russe.

La nuit du 29 août au 30 fut employée à conduire l'artillerie à sa destination. Trente mille hommes la soutenoient, dix mille autres remonterent la riviere pour observer les mouvemens; le surplus gardoit le camp & les bagages, & avoit ordre de marcher au premier appel en détail ou en totalité.

Le prince Galitzin ignoroit encore que le séraskier Ali-Pacha venoit, avec la plus grande diligence, au secours de Choczin, à la tête de vingt mille hommes qu'il avoit rassemblés dans sa marche, & auxquels Karaman-Pacha s'étoit joint avec sa cavalerie Turque & Tartare. Il ignoroit aussi que Mazé-Mohamed, pacha de Caramanie, accompagnoit le séraskier, & qu'il commandoit un corps de troupes Natoliennes, qui furent de tous les tems l'honneur & la gloire du croissant. Son attaque est à peine formée, qu'il apprend l'arrivée du séraskier à Czernaucy. Il donne ordre alors au corps qui observoit sur le Dniester, de se porter en face du séraskier, ce qui fut exécuté. Pour lui, il redouble d'efforts, & bientôt les Turcs, assaillis de toute part par les boulets & les balles, quittent leurs postes, abandonnent leur bagage, courent la flamme à la main dans toutes les rues

de la ville & des fauxbourgs, incendient toutes les maiſons, & forcent les habitans à les ſuivre dans la fortereſſe, où ils entrent pêle-mêle & dans le déſordre que la terreur inſpire dans une extrêmité ſi cruelle.

Le pillage du camp ralentit l'ardeur des Ruſſes; les portes de la fortereſſe ſe referment; le coup eſt manqué; il faut un ſiege en regle pour réduire la place, & ce ſiege n'étoit pas prévu. Des vivres & des munitions pour trois jours ſeulement, la communication coupée entre Kalus & le camp, quinze mille hommes à dos, dix mille dans la place & autant ſur les côtés, voltigeant & maſſacrant ou enlevant tout ce qu'ils pouvoient atteindre: telle étoit la poſition du prince Galitzin. Il crut cependant devoir continuer ſa tentative; il fit avancer du canon, il établit ſes batteries pour battre en breche, & plaça ſon infanterie dans les retraites que lui offroient quelques maiſons échappées aux flammes, & derriere les maſures de celles qui fumoient encore; ſa cavalerie gardoit les dehors des retranchemens. Vains efforts: le pacha de Caramanie ſe doutoit que ſon maître étoit trahi, & ſoupçonnoit la fidélité du gouverneur de Choczin. Il détache de l'armée du ſéraſkier trois cents chevaux d'élite, ſe met à leur tête, réſolu de pénétrer dans la fortereſſe, ou de périr. Il arrive ſur la cavalerie Ruſſe, l'attaque avec cette impétuoſité ſi commune aux Turcs, l'enfonce, paſſe les retranchemens, pénetre à travers l'artillerie, l'infanterie ennemie, & ren-

Action hardie de Karaman-Pacha.

verse tout ce qui s'oppose à sa course. Il est déjà aux portes de la place, il entre, on le reçoit comme un libérateur. Il étoit à peine dans Choczin, que les troupes qui s'y étoient retirées massacroient leur commandant, qu'elles accusoient d'intelligence avec le général Russe.

Il force les Russes d'abandonner leurs retranchemens.

Le pacha de Caramanie ne perd point de tems pour délivrer une place si importante ; il visite les postes, fait disposer & servir l'artillerie de façon à démonter les batteries de l'ennemi par sa promptitude & la quantité de décharges qu'il fait sur elles ; il réussit, & force le prince Galitzin à se replier sur sa cavalerie.

Toutes ces manœuvres s'exécuterent depuis le matin du 30, jusqu'à deux heures après-midi. Le pacha qui connut, aux mouvemens du prince Galitzin, qu'il se disposoit à abandonner le siege, fit une sortie à la tête de quarante mille hommes, & tomba sur la queue de l'armée Russe, qu'il maltraita horriblement. Il profita de cette circonstance pour prévenir le séraskier de ses succès & l'engager à suivre de près les Russes dans leur retraite.

Les Russes repassent le Dniester.

Le prince Galitzin, qui sentit l'embarras où il alloit se trouver par la dispersion de son armée, se retira, toujours en remontant le fleuve & avec son artillerie, vers Konikowka. Il donna ordre aux troupes qui s'étoient avancées vers le séraskier pour le tenir en échec, de repasser le Dniester, qu'il se proposoit aussi de passer la nuit du 30 au 31, tandis que celles qui étoient restées à la

garde du camp de Gipizin se porteroient sur l'autre côté du fleuve.

Ce général sentoit bien qu'il ne pouvoit ménager sa retraite avec sécurité qu'en mettant le Dniester entre lui & l'ennemi. Toutes ces manœuvres exigeoient la plus grande célérité ; mais elles ne s'exécuterent pas si promptement que le séraskier n'eût le tems de se porter sur la division du prince Galitzin, & le pacha de Caramanie, celui de sortir avec toute sa garnison pour couper la retraite du corps opposé au séraskier. Tous firent diligence. Le séraskier arriva sur l'arriere-garde du prince Galitzin au moment qu'elle achevoit de passer sur les ponts jetés à Kadikowka : les Russes y firent une perte assez considérable. En même tems le pacha de Caramanie attaqua les Russes à Leycaucy ; mais on n'est pas toujours heureux : il fut battu, & obligé de laisser aux Russes le passage libre à Yacz, pour soutenir le magasin qu'ils avoient établi au-delà du Dniester. Le pacha rentra dans la forteresse, & celui de Natolie se mit à la tête de cette division.

Le 1er mai, le pacha de Natolie, Geaneckli-Ali-Bey, passa le Dniester sous Choczin, dans le dessein d'empêcher la jonction des Russes ; & comme il avoit de l'avance sur le corps qui s'étoit porté à Yacz, il projeta d'attaquer la tête du corps du prince Galitzin, en même tems que le séraskier l'attaqueroit par ses derrieres. Les Russes étoient déjà à Awrilowka, lorsque les Turcs les atteignirent. Le général Galitzin, qui

avoit eu ſoin de faire faire des chevaux-de-friſe portatifs, en couvrit ſon infanterie : ce qui n'empêcha pas les Turcs de la charger avec la plus grande impétuoſité, arrachant les chevaux-de-friſe, & eſſuyant avec le plus grand courage tout le feu des Ruſſes.

La charge de la cavalerie Turque eſt auſſi rapide que l'éclair : malheur au corps qui en eſſuie le premier choc, s'il ſe laiſſe entamer ! Mais comme cette cavalerie ne combat jamais en corps ſolide, pour peu qu'on lui oppoſe de réſiſtance, elle eſt bientôt diſperſée. C'eſt ce qui arriva à cette derniere affaire. Les Ruſſes firent une perte conſidérable ſans doute ; mais enfin ils tinrent ferme, & firent une aſſez bonne contenance pour ſe rejoindre au corps qui couvroit Yacz, & pour ſe retirer du côté de Medziboz, où toute l'armée ſe raſſembla quelques jours après.

Aſſemblée de la grande armée Turque, & ſa compoſition.

Tandis que ces événemens ſe paſſoient en Moldavie, le grand-viſir faiſoit aſſembler l'armée Ottomane près de Conſtantinople. Ce fut le 20 avril 1769 que le maréchal-général-des-logis, précédé des queues de cheval & de la muſique guerriere, ſortit de la ville pour aſſeoir le camp d'aſſemblée à une lieue de cette capitale. Quinze mille Janiſſaires, trois mille armuriers, quatre mille canonniers, trente mille cavaliers, Zaïms & Timariots, douze mille Spahis, & ſix mille Sakkas, porteurs d'eau, furent les uns après les autres occuper ce camp les 21, 22, 23, juſqu'au 26, que le grand-viſir fut habiter ſes

pavillons & prendre le commandement de l'armée.

Le 2 mai, l'armée décampa & ſe mit en marche pour ſe rendre vers Andrinople, & de là à Spanzia, rendez-vous général, où toutes les troupes commandées pour ſervir cette campagne avoient ordre de s'aſſembler. Le 14, toute l'armée arriva ſur le Danube, à Iſſaccia; elle fut renforcée de dix mille volontaires, de ſix mille fantaſſins Capiculy de Natolie, commandés par le pacha de Syvas; de dix-huit mille hommes de même infanterie, venant de Smyrne, & de trente mille Tartares. L'on voit par ce dénombrement, que l'armée étoit forte de cent trente-deux mille hommes, ſans y comprendre les troupes que le ſéraskier Ali-Pacha avoit conduites en Moldavie pour s'oppoſer aux premieres incurſions des Ruſſes, & qui ſe montoient à près de quarante mille hommes. Quant à l'artillerie, on avoit tiré de l'arſenal de Conſtantinople ſoixante pieces de canon & cinquante mortiers; mais il eſt à croire que le grand-viſir prit, dans les différentes places qui ſe trouverent ſur le paſſage de ſon armée, tout ce qu'il crut néceſſaire pour compléter ſon artillerie.

Le 25, toute l'armée fut réunie ſous Bender; & ce fut de ce camp que le grand-viſir diſpoſa l'exécution de ſes mouvemens.

Suite des opérations du prince Galitzin en Moldavie.

Le prince Galitzin qui, après ſa premiere opération en Moldavie, avoit été obligé de ſe retirer juſqu'à Medziboz, fut ſuivi par le ſéraskier Ali-Pacha, qui ne ceſſa de le harceler; mais le

général Ruſſe ayant trouvé une poſition avantageuſe, autant pour recevoir des ſecours & réparer les pertes qu'il avoit eſſuyées, que pour le mettre en état de faire face aux forces qui alloient bientôt lui être oppoſées, ſe diſpoſa auſſi à agir de ſon côté. Il commença par forcer le ſéraskier à faire retraite ſur le Dnieſter, & il y parvint. Cette manœuvre lui fut d'autant plus aiſée, qu'Ali-Pacha avoit laiſſé vingt mille hommes ſous Choczin, qu'il n'en avoit avec lui qu'un pareil nombre, & que le prince Galitzin lui-même venoit d'augmenter ſon armée de toute l'infanterie du général Romanzow, qui ſe montoit à près de vingt mille hommes.

La retraite du ſéraskier & ſa marche ſur Balta pour ſe joindre à la grande armée Ottomane, qui ſembloit alors vouloir pénétrer en Pologne par l'Ukraine, déterminerent le général Ruſſe à tenter de nouvelles entrepriſes ſur Choczin. Il étoit plus fort que le ſéraskier; il pouvoit l'attaquer avec ſuccès, & faire faire ainſi diverſion aux forces Ottomanes qui devoient entrer en Pologne.

Seconde entrepriſe ſur Choczin.

Pour hâter l'exécution de ce projet, il donna ordre au prince Proſorowski de ſe porter ſur les bords du Dnieſter avec ſon avant-garde compoſée de douze mille hommes. Pour lui, il partit le 2 juillet à la tête d'une eſcorte de quelques Coſaques, & fut reconnoître lui-même la poſition de l'ennemi. Il n'approcha pas des bords du fleuve ſans quelques eſcarmouches : ce qui l'obligea à renforcer ſon eſcorte de trois mille hommes;

mais ce corps ayant porté quelqu'ombrage aux Turcs, Abas-Pacha passa le Dniester avec quatre mille hommes, & vint fondre sur le prince Galitzin, qui, cédant au nombre & à l'impétuosité des Tartares, se replia sur le prince Prosorowski.

Le 3 mai, toute l'armée Russe se mit en mouvement pour s'approcher du Dniester, & fit les jours suivans ses dispositions de maniere à pouvoir passer le fleuve : ce qu'elle exécuta le 10. Ce passage fut foiblement défendu par les Turcs, & ne présenta aucune manœuvre intéressante; il obligea seulement le séraskier d'abandonner son projet de jonction avec le grand-visir, & de rétrograder pour venir au secours de Choczin, tandis qu'un corps de vingt mille hommes détachés de l'armée du grand-visir depuis Bender, & qui s'étoit avancé jusqu'à Yassi, se hâtoit de venir le renforcer : ainsi l'armée du séraskier se trouva forte de soixante mille combattans.

Le 13, toute l'armée du prince Galitzin décampa de Dolitana pour se porter vers Choczin. Le général Stoffeln, à la tête des grenadiers & de quelques piquets, voulut s'emparer des hauteurs pour protéger la marche de l'armée; mais au moment qu'il longeoit un côteau, un parti de Tartares le tourna, le surprit & l'attaqua avec tant de chaleur, qu'au premier choc il fut culbuté. Quelques carabiniers envoyés sur-le-champ pour le soutenir, obligerent bientôt les Tartares de quitter prise : ils fuient à leur tour; les Russes gagnent les hauteurs, & l'armée s'avance.

La disposition de la marche du prince est digne du plus grand général, & mérite les plus grands éloges. Nous en tracerons les circonstances essentielles.

Instruit que l'armée Ottomane aux ordres du séra-kier de Romélie étoit sortie de son camp & l'attendoit aux défilés des montagnes pour l'arrêter dans sa marche & le combattre; présumant d'ailleurs par le premier choc qu'avoit essuyé le général Stoffeln, qu'il n'acheveroit pas sa marche sans en éprouver d'autres, il disposa ses troupes légeres de maniere à pouvoir secourir mutuellement tous ses corps en cas d'attaque : il se rendit maître de toutes les hauteurs. A peine les premieres colonnes de son armée déboucherent dans la plaine, que leurs têtes furent attaquées par différentes troupes de cavalerie Turque ; alors le prince Prosorowski se porta sur la gauche de l'ennemi avec dix mille hommes, l'attaqua, & par ce moyen attira de son côté la plus grande partie des Turcs. Le général Stoffeln fit la même manœuvre par la droite : ce qui donna au prince Galitzin le tems de se mettre en ordre de bataille. Il ne se trouvoit plus qu'à demi-lieue de distance de l'armée ennemie.

Toute l'infanterie Russe fut disposée sur trois faces de bataillon quarré : entre chaque corps, le géneral ménagea un intervalle dans lequel il plaça du canon; & en-avant de cette infanterie, rangée sur huit de hauteur, il plaça des chevaux-de-frise. Au centre étoient les munitions pour fournir

à l'artillerie, en cas d'opiniâtreté ; & à droite & à gauche du gros de cette armée étoient placés deux corps de réserve, pour soutenir & protéger la retraite, en cas de défaite. A peine cette disposition est achevée, que le séraskier, à la tête de sa meilleure cavalerie, vint pour fondre sur l'angle de la droite de l'armée ; mais le feu du canon de la réserve fut fourni avec tant de vivacité, que les Turcs se retirerent en désordre. A cette premiere attaque, en succéderent d'autres plus vives encore ; mais toutes furent inutiles, & les Turcs se retirerent toujours avec perte, après plusieurs heures de tentatives. Enfin, découragée par son peu de succès, l'armée Ottomane fit une retraite générale, & le prince Galitzin avança toujours, gardant le même ordre jusqu'à une lieue de Choczin, où il assit son camp.

La nuit du 13 au 14, le prince Prosorowski voulant profiter du découragement des Turcs, s'avança de concert avec le général Stoffeln jusques dans les retranchemens sous Choczin, en chassa le reste des Ottomans qui les abandonnoient, les uns en se jetant dans la forteresse, les autres en fuyant le long du Dniester, & prépara au prince Galitzin, par cette opération, le moyen de former le blocus ou le siege de Choczin.

Ce général fit aussi-tôt les dispositions suivantes :

Siege de Choczin par les Russes.

Douze mille hommes de troupes réglées, dix pieces de canon, trois mille Cosaques du Don, & trois mille carabiniers, le tout aux ordres du

général Proſorowski qui commandoit toujours l'avant-garde, furent placés en-avant du village de Leycaucy, pour entretenir la communication ſur le fleuve & ſur la rive gauche, avec la gauche de l'infanterie appuyée au fort de Munich. Les ſix redoutes qui ſe trouvent ſur les lignes depuis le fort de Munich juſqu'au Dnieſter furent occupées par l'infanterie & l'artillerie; les intervalles entre ces redoutes furent garnies de cavalerie; & le ſurplus de l'armée, qui ſe montoit à vingt mille hommes d'infanterie & quatre régimens de cavalerie, fut deſtiné à former le ſiege. On établit pour cet effet quatre batteries de groſſes pieces d'artillerie, & une de mortiers, qui dirigeoient leur feu ſur la place du côté de l'armée, tandis qu'une autre batterie de douze pieces de gros canon, placée ſur la rive gauche du fleuve, foudroyoit d'un autre côté la forteréſſe. Zwanin étoit occupé par un corps de réſerve. De maniere que Choczin fut abſolument inveſtie de toutes parts, & la communication entre les différens corps de l'armée Ruſſe entiérement établie.

Il ne ſe paſſa rien d'intéreſſant depuis ce moment juſqu'au 2 août : quelques attaques ſimulées de la part des aſſiégeans, & quelques ſorties ſans beaucoup d'effets de la part de la garniſon, furent le réſultat de toutes les manœuvres. Le feu du canon de la place fut ſupérieur à celui des Ruſſes : ce qui ne leur procura aucun moyen d'aller en-avant. Dès lors le prince Galitzin prévit qu'il ne pourroit pas reſter long-tems dans une poſition

position qui devenoit tous les jours plus critique. Le peu de ressources qu'il tiroit des déserts de la Moldavie ; la marche de Mehemet-Pacha, qui se disposoit à passer le Dniester pour se porter avec célérité du côté de la Pologne, & couper par cette marche la retraite aux Russes ; les secours que le grand-visir envoyoit pour soutenir Choczin ; l'arrivée du kan des Tartares, qui devoit, de concert avec Moldavanchi-Pacha, attaquer les Russes avec une armée de plus de soixante mille hommes ; & plus que tout cela encore, les maladies & l'épuisement de son armée, déterminerent le général Russe à faire un dernier effort.

Le 31, il apprit que le kan des Tartares étoit arrivé avec trente mille hommes & dix-neuf pieces de canon à vingt werstes de la place. Aussi-tôt il envoya à sa rencontre vingt mille hommes commandés par le comte de Bruce, qu'il fit soutenir par différens corps placés en échelons pour se donner des secours dans le cas où ils en auroient besoin : il crut alors devoir profiter de cette circonstance pour donner l'assaut à la forteresse. Dans le tems où le comte de Bruce se mit en marche, il fit avancer une colonne de grenadiers vers les murs de Choczin. Elle marchoit à l'aide d'un feu terrible de batteries, qui arrêta pour un moment celui des assiégés : mais à peine la colonne fut-elle à cinquante toises des murailles, que toute sa tête sauta par l'effet d'une mine, qui, en engloutissant la tête de cette infanterie,

donna l'épouvante au reſte de la colonne. Alors le commandant de Choczin, qui ſavoit l'arrivée du kan, profita de l'échec que les Ruſſes venoient d'eſſuyer, pour tenter de recevoir, par une ſortie vigoureuſe, quelques-uns des ſecours que le kan devoit lui faire paſſer. Cette ſortie ne lui fut point avantageuſe. Les Ruſſes reprirent courage, & par leur fermeté ils obligerent les Turcs à rentrer dans la place.

Cependant le comte de Bruce s'étoit avancé ſur le corps des Tartares; mais à ſon approche, le kan, qui attendoit à chaque inſtant la diviſion de Moldavanchi, ne jugea pas à propos de compromettre ſes troupes pour le moment: il ſe retira. En vain les Ruſſes voulurent le pourſuivre l'eſpace de quarante werſtes; il gagna le défilé des montagnes, & le comte de Bruce crut ne devoir point s'engager, vu le déſavantage que lui eût donné la poſition du kan: il ſe replia ſur le camp du prince Galitzin.

La retraite du comte de Bruce fit croire ſans doute au kan des Tartares que le prince Galitzin alloit agir contre la place plus vigoureuſement que jamais. La priſe de cette fortereſſe étoit un objet trop important pour ne pas chercher à s'y oppoſer: auſſi ce prince, quoique chef d'une nation chez qui l'art militaire ne paroît offrir aucuns principes, & n'être qu'une ſuite aveugle du mépris des dangers & des haines nationales, donna dans cette occaſion une preuve de ſon génie & de ſes talens. Réſolu de faire faire diverſion à

l'ennemi, il projeta d'eſſayer de porter des ſecours dans Choczin, ou du moins de retarder l'effet du ſiege que les Ruſſes continuoient avec chaleur. Sans attendre Moldavanchi, il ſe porte avec ſes trente mille hommes ſur le camp retranché des Ruſſes, & y arrive le 2 à la pointe du jour : un corps de dix mille hommes devoit attaquer la droite de l'armée retranchée ; un corps d'égale force devoit attaquer celui de troupes légeres, qui ſoutenoit à Leycaucy la gauche des Ruſſes ; dix autres mille hommes devoient eſcarmoucher par-tout où ils pourroient en trouver l'occaſion.

Les premieres attaques furent promptes & impétueuſes. La droite des Ruſſes plioit déjà, & les Tartares avançoient ſur les retranchemens, lorſque l'on fit tirer ſur eux des bombes ſi à propos, qu'ils furent obligés de céder : ils ne furent pas plus heureux à leur droite. Enfin, ils ſe battirent en retraite juſqu'à la nuit : l'oſcurité ſépara les combattans.

Le commandant de Choczin voulut profiter de l'attaque du camp pour faire une ſortie ; mais il fut repouſſé, après avoir maſſacré un grand nombre de Ruſſes. Cette journée fut ſemblable à bien d'autres : il y eut beaucoup de ſang répandu ſans aucun ſuccès déciſif ; le ſeul avantage que les Turcs en tirerent, fut d'empêcher le général Ruſſe de pouſſer le ſiege avec plus de vigueur.

Le 2 juillet, Moldavanchi-Pacha joignit le corps des Tartares du kan, qui fut encore augmenté de quelques autres troupes. Ils réſolurent

d'attaquer l'ennemi sans lui donner le tems de respirer.

Ils s'approcherent le 6 de l'armée Russe, & commencerent leurs escarmouches. Ces attaques engagerent le prince Galitzin à retirer les troupes qui formoient le siege avec le corps du général Rennekampft qui battoit la campagne, & de réunir ainsi toute son armée pour offrir la bataille. Le 7 & le 8, les escarmouches continuerent : il n'y eut d'intéressant que la défaite du prince Prosorowski, qui fut obligé de quitter son poste & de mettre par ce moyen Choczin à découvert. C'étoit là sans doute le premier objet des Turcs; aussi profiterent-ils de cette circonstance pour établir leur communication avec la place, & dès le 9 ils changerent leur position. Ils appuyerent leur droite à Choczin, & s'établirent dans la plaine entre la Buckowine & le Dniester.

Levée du siege.

Cette disposition & la défaite du général Prosorowski déterminerent bientôt le prince Galitzin à faire retraite au-dessus de Choczin. L'ennemi étoit maître du fleuve; un corps Ottoman venoit de le passer à quinze lieues de là, pour pénétrer en Pologne; la ville assiégée se trouvoit dégagée du blocus, & libre de recevoir des secours de toute espece; aucun moyen de subsistance dans la Moldavie : le Turc pouvoit encore former quelqu'entreprise sur Kaminiec & sur les dépôts de l'armée Russe, qui faisoient sa derniere ressource. Toutes ces circonstances firent prendre au prince Galitzin la résolution de hâter le passage

du fleuve, & d'abandonner encore une fois ſon entrepriſe ſur Choczin.

Il effectua cette retraite la nuit du 12 au-deſſus de cette place, & par Zwania; mais ſes mouvemens ne furent point aſſez prompts pour éviter d'être attaqué. Le kan des Tartares, qui eut avis que les Ruſſes levoient leur camp, ſe porta en force & avec promptitude ſur le corps du général Rennekampft qui battoit la forêt de la Buckowine : il l'attaqua avec tant de vivacité, qu'il l'obligea de ſe retirer ſur la queue de l'armée qui paſſoit la riviere, & il ne put ſauver ſa derniere colonne, qui fut maſſacrée par les Tartares. Quelques batteries de canon, placées à la tête des deux ponts, empêcherent les Turcs de pénétrer plus avant : les pontons furent levés, & les armées ſe trouverent ſéparées par le fleuve.

Le premier ſoin du général Ruſſe fut de retrancher ſon armée ſur les bords du fleuve. Ce parti étoit le plus propre aux circonſtances : il ſavoit que le pacha de Romélie avoit abandonné ſon projet d'invaſion dans la Pologne, & qu'il rétrogradoit ; ce qui lui ôtoit toute inquiétude pour la ſûreté de ſes communications & de ſes derrieres. Il ſavoit encore que le grand-viſir avoit détaché de ſon camp de Bender un corps de vingt mille hommes pour renforcer Moldavanchi & le kan des Tartares, auxquels devoit ſe joindre le pacha de Romélie, & par-là avoir en front une armée de plus de quatre-vingt mille hommes.

Toutes ces raiſons le déterminerent à ſe retrancher de maniere à ne point craindre les attaques de l'ennemi, qu'il voyoit diſpoſé à paſſer le Dnieſter.

En effet, la nuit du 2 au 3 d'août, le grand-viſir, qui s'étoit tranſporté lui-même de Bender à Choczin, ordonna qu'un corps de huit mille hommes, tant Janiſſaires que Spahis, ſe porteroit à l'autre rive du fleuve pour protéger l'armée entiere qui devoit le paſſer elle-même le 3, & attaquer en force le camp des Ruſſes : mais ce mouvement ne ſe fit point avec aſſez de diligence ; & le général-prince Galitzin, qui en eut avis, détacha le prince Repnin avec quatre régimens, qui fondirent avec tant d'impétuoſité ſur les Turcs, qu'ils les obligerent de repaſſer le Dnieſter en déſordre. Cet événement arrêta l'armée Turque & ralentit l'ardeur du grand-viſir, qui prit un nouveau plan pour faire une nouvelle tentative.

Le 9, tout étant diſpoſé, & trois ponts de bateaux ayant été établis ſur le fleuve, ſoutenus par un nombre conſidérable de pieces d'artillerie, trente mille Turcs ſe porterent à l'autre bord. Alors le prince Galitzin, qui ne vouloit pas leur donner le tems de s'établir, fit ſortir ſon armée des retranchemens, attaqua avec tant de vigueur & ſi à propos, que l'ennemi étonné ſongea plutôt à ſe retirer qu'à ſe défendre. Il perdit beaucoup de monde dans ſa retraite, quelques pieces de canon, & pluſieurs étendards.

Nous arrivons à l'époque des défaites continuelles que l'armée Ottomane a eſſuyées depuis ce moment. Peut-être qu'avec plus de célérité le grand-viſir les auroit prévenues; car les Ruſſes étoient dans une poſition critique : tout ſembloit devoir contribuer à leur perte. Le ſéraskier Ali-Pacha avoit heureuſement commencé la campagne; Karaman-Pacha avoit joint à la valeur la plus déterminée, l'activité la plus grande ; le kan des Tartares avoit preſque anéanti la cavalerie Ruſſe, en ne ceſſant de la harceler : tous trois s'étoient conduits en grands guerriers, & de maniere à faire repentir les Ruſſes des fautes qu'ils pouvoient avoir commiſes dans les commencemens de cette campagne, ou du moins à les empêcher de tenter de nouvelles entrepriſes ſur la Moldavie; mais le grand-viſir ne ſut pas profiter de ces avantages.

Les deux échecs que ſes troupes avoient eſſuyés au paſſage du Dnieſter ne le rebuterent pas : ils auroient dû au moins lui ſervir de leçon; ils ne le rendirent que plus opiniâtre à ſuivre ſes premieres manœuvres. Il eut le ſort réſervé de tout tems à la témérité & à l'inexpérience. Son armée fut la victime de ſes fautes, & la honte le livra aux remords qui doivent déchirer tout homme qui ſacrifie à ſon imprudence, quelquefois à ſon ambition, des milliers de citoyens que la patrie ne lui avoit confiés que pour lui rendre compte des ſoins qu'il a dû prendre pour les conſerver.

Le 17, le grand-viſir fit paſſer le Dnieſter ſur

un pont de bateaux placé au-dessous de Choczin ; à huit mille Janissaires, quatre mille cavaliers & quelques Tartares. Ce corps se trouva de l'autre côté du fleuve dès la pointe du jour : de nouvelles dispositions que le général Turc se proposa de faire, lui firent oublier d'envoyer un autre corps pour soutenir les troupes qui avoient passé ; il le porta ailleurs ; & tandis que ces mouvemens s'exécutoient, il survint un orage affreux, qui groffit le fleuve au point de faire sortir ses eaux de son lit, & par ce débordement de rompre le pont, qui fut entraîné sur le midi. La position critique où se trouverent alors les Turcs de la rive gauche du Dniester, occasionna un désordre parmi eux, qui fut apperçu des troupes légeres Russes qui les observoient : elles découvrirent bientôt le motif de cette rumeur, & coururent en avertir leur général. Sur-le-champ le prince Galitzin détacha de son armée un corps considérable qui arriva à la nuit sur les Turcs, les chargea la baïonnette au bout du fusil, les massacra en partie, fit le reste prisonnier, & s'empara de soixante-quatre pieces de canon, de quatorze mortiers qui défendoient le pont, de quinze drapeaux & de plusieurs bâtons de commandement. Quelques Turcs qui s'étoient échappés du carnage en se jetant dans le fleuve, le repasserent à la nage, & vinrent effrayer l'armée qui, n'écoutant plus que les mouvemens de terreur qu'un tel événement peut inspirer, entraîna dans une fuite précipitée tous les corps qui pouvoient

offrir encore des reſſources au grand-viſir : la garniſon de Choczin même abandonna la place. En vain le viſir voulut-il le lendemain matin envoyer mille hommes ſur des radeaux pour reconnoître ou ſoutenir ce qu'il croyoit avoir échappé au fer du vainqueur ; les mille hommes eurent le même ſort que les premiers, & furent tous tués ou engloutis dans les eaux, à l'exception de trente qui réclamerent la clémence des Ruſſes, & qui reçurent des chaînes.

Le prince Galitzin dépêcha à ſon tour ſur des radeaux deux cents grenadiers pour découvrir l'état de l'armée Turque. Ils ne trouvent aucun obſtacle à leur paſſage : ils deſcendent & pénetrent juſqu'à Choczin, où ils entrent enfin ſans éprouver aucune réſiſtance. Ils n'y trouverent plus que quarante Turcs & cent femmes avec leurs enfans.

Le prince Galitzin établit le 19 des ponts ſur le Dnieſter, & le 20 ſon armée étoit à la rive droite, occupée à ſuivre l'ennemi, qui fuyoit avec d'autant plus de précipitation, que l'armée entiere s'étoit révoltée contre ſon chef, qu'elle n'en recevoit plus d'ordres, & que la plus horrible confuſion n'en faiſoit plus qu'un troupeau craintif & tremblant, partagé entre le déſeſpoir & la rebellion.

Tel fut cet événement funeſte qui ouvrit au prince Galitzin la conquête de la Moldavie, par la terreur qu'il inſpira aux Turcs. Il commença par établir garniſon à Choczin, qu'il compoſa de quatre régimens aux ordres du colonel Weymar.

Il trouva dans cette place cent quarante-trois pieces de gros canon, beaucoup de bombes, & une grande quantité de proviſions & de munitions de guerre. Le lieutenant-général Helm ſe porta à la tête de dix milles hommes ſur Yaſſi, capitale de la Moldavie, qu'il occupa ſans la moindre réſiſtance, & où il fit prêter ſerment de fidélité à plus de vingt mille Moldaves, au nom de l'impératrice de Ruſſie.

Ces ſuccès inattendus occupoient le prince Galitzin, lorſque le général Romanzow vint lui ſuccéder dans le commandement de l'armée. Rappellé par le miniſtere Ruſſe après ces premiers échecs, il s'étoit vu au moment de paroître à la cour avec l'humiliation que donnent les défaites, quelques cauſes qui les aient occaſionnées; mais il ſut en homme habile profiter de ſa fortune & des fautes de ſes ennemis: il fut reçu comme un vainqueur.

Les mauvaiſes diſpoſitions & les manœuvres mal entendues du grand-viſir avoient mis le découragement dans ſes troupes. Le peu de précautions qu'il prit pour ſoutenir les corps qu'il ſéparoit de ſon armée, fut la cauſe de la perte de celui qu'il envoya poſter entre le Dnieſter & l'ennemi. Bientôt la confiance fut entiérement perdue, & les murmures éclaterent. Ce fut à cette occaſion que le brave Karaman, indigné de la conduite du viſir, qui oſa le mander pour lui reprocher de n'avoir point fait ſon devoir, lui répondit avec l'aſſurance & la vérité qu'inſpire

le courage : « qu'il ne s'étoit jamais démenti dans » ſes ſervices ; qu'il n'avoit jamais ceſſé de don- » ner des preuves de ſon dévouement pour la » gloire des armes Muſulmanes ; & que ſi lui, » grand-viſir, qui n'entendoit rien à l'art de la » guerre, avoit commandé en ſa place l'avant- » garde de l'armée, la perte eût été bien plus » grande encore. » Sur cette réponſe, le viſir le menaça de mort : à l'inſtant le porte-glaive de Karaman entrant en fureur, lâcha ſur le viſir ſon piſtolet, qui ne partit point. Les gardes du viſir accoururent, & maſſacrerent le pacha & ſes officiers.

Soumiſſion de toute la Moldavie & de la Valachie aux armes Ruſſes.

Depuis l'événement du 17 août, l'armée Turque s'étoit repliée ſur le Danube ; ce qui avoit ouvert aux Ruſſes une entrée libre dans la Moldavie & la Valaquie. La conquête de ces deux vaſtes provinces ne leur coûta que la peine de les parcourir. Depuis Choczin juſqu'au Danube, tout fléchiſſoit devant eux ; les villes ſe ſoumettoient ſans efforts. Les peuples, tributaires, fatigués du joug de l'eſclavage, que la différence de religion leur rendoit plus peſant, cherchoient les moyens de le ſecouer, & facilitoient aux Ruſſes l'invaſion de leur patrie. D'un autre côté, la méſintelligence qui régnoit parmi les généraux Turcs affoibliſſoit chaque jour les forces de leur armée : l'épouvante ſuccédoit aux diviſions ; cette armée n'étoit plus qu'un amas confus de lâches ſoldats, qui fuyoient aux moindres mouvemens d'un ennemi que tout ſembloit favoriſer.

Le général Romanzow, qui avoit succédé au prince Galitzin dans le commandement de l'armée Russe, s'attacha principalement à s'assurer de la fidélité des peuples soumis. Il se porta d'abord sur Yassi, capitale de la Moldavie, & après avoir rassemblé les principaux de la nation, il reçut un serment solemnel de soumission aux ordres & à la domination de l'impératrice de Russie; serment fatal, qui coûta plus de sang & causa plus d'alarmes à ce peuple inconstant & craintif, que trente ans de guerre, puisque plus de trente mille victimes, sacrifiées à la barbare cruauté des troupes Musulmanes, arrosèrent de leur sang les cendres fumantes de deux cents, tant villes, bourgs que villages.

La saison s'avançoit, & l'ennemi qui s'étoit retiré jusqu'au Danube, n'offroit plus de victoires aux armées Russes. Le général établit ses quartiers d'hiver & une communication libre depuis Choczin jusqu'à Buckarest, capitale de la Valaquie. Il laissa au lieutenant-général Stoffeln le commandement des troupes, avec ordre d'entreprendre tout ce qui seroit possible sur les quartiers des Turcs, & se retira à Petersbourg, pour les dispositions de l'ouverture de la campagne suivante.

Attaque infructueuse de Braïlow par les Russes.

Braïlow, ville forte, située sur la rive gauche du Danube, défendue par une bonne citadelle, étoit la seule place qui restoit aux Turcs dans la Valaquie. Comme ils eurent le tems de la garnir d'hommes & de munitions en assez grande quantité pour la mettre en état de défense, elle fut

long-tems reſpectée par les Ruſſes. Il leur importoit cependant de s'en rendre maîtres ; mais il eût fallu pour cela un ſiege en regle, que la ſaiſon, la difficulté d'aſſembler des troupes & de conduire l'artillerie, ne permettoient pas d'entreprendre. Le général Stoffeln eſſaya de s'en emparer par ſurpriſe. La nuit du 4 au 5 février 1770, à la tête de dix mille hommes, il ſe porta ſous les murs de la place, avec quelques canons & pluſieurs mortiers : il tente d'abord l'eſcalade ; mais ayant trouvé de l'obſtacle par le feu continuel des Turcs, il ſe détermine à jeter des bombes dans la ville. L'incendie qui ſe répand bientôt dans tous les quartiers, oblige la garniſon à ſe retirer dans la citadelle. L'aſſiégeant qui veut ſuivre, eſt repouſſé à ſon tour : le feu terrible de la citadelle ne lui laiſſe pas même le tems de recueillir, à la lueur des flammes, le butin des maiſons. Enfin, forcé d'abandonner ſon entrepriſe, il ſe retire ſans autre fruit de ſon opération, que d'avoir réduit en cendres quelques maiſons, & de s'être emparé de quelques pieces d'artillerie : ſuccès trop foible & qui ne pouvoit balancer la perte de deux mille hommes que les Ruſſes perdirent à cette expédition.

Dès que les chemins furent praticables & que la ſaiſon permit aux troupes de ſe mettre en marche, les Turcs reçurent de nouveaux renforts ; ce qui engagea le grand-viſir à faire paſſer le Danube à un corps de vingt mille hommes, pour attaquer le général Stoffeln, qui occupoit

Buckareſt & les environs. Il falloit pluſieurs journées à ce corps pour parvenir ſur les Ruſſes. Le général Stoffeln eut avis de ſa marche, & le tems de ſe préparer à recevoir l'ennemi. Il fit plus : prévenu de l'arrivée des Ottomans près d'Ibraïlow, il raſſemble quinze mille hommes de ſes quartiers, ſe porte avec promptitude la nuit du 5 au 6 mai ſur le camp des Turcs, les attaque avec la plus grande vigueur, au moment où ils s'y attendoient le moins, leur tue trois mille hommes, en fait autant priſonniers, & met le reſte en fuite : la plus grande partie de l'artillerie & des bagages tombe au pouvoir du vainqueur.

Telles ont été les principales opérations des armées Ruſſes & Ottomanes en Moldavie pendant le cours de cette campagne. Nous y avons joint la derniere, quoiqu'anticipée ſur 1770, pour ne point perdre le fil de tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'au moment où le général Romanzow eſt venu reprendre le commandement de l'armée Ruſſe.

Campagne de 1770.

Les préparatifs immenſes que la Ruſſie & la Porte avoient faits reſpectivement pour l'ouverture de la campagne de 1770, annonçoient les plus grands événemens. La Moldavie, toujours en proie aux fureurs des deux partis, alloit voir renouveller la ſcene des horreurs qui l'avoient déſolée l'année précédente ; tandis que l'entrepriſe de la czarine ſur la Grece, la Morée, les isles de

l'Archipel, peut-être même sur la capitale de l'empire Ottoman, préparoit de nouveaux spectacles. Jamais ces deux couronnes n'avoient donné des preuves plus éclatantes de leur puissance sur terre & sur mer. La czarine menaçoit à la fois toutes les possessions du grand-seigneur en Europe, par une de ces diversions dont l'histoire ne nous présente aucun exemple. Elle couvroit la Méditerranée, le Pont-Euxin & la mer d'Asoph de ses vaisseaux. Elle imposoit des loix à la Pologne; toutes ses forces étoient déployées. Seule elle sembloit vouloir exécuter le fameux projet de Léon X, lorsqu'il voulut engager tous les rois de la chrétienté à se réunir pour s'emparer de Constantinople & anéantir l'empire des Turcs. Le grand-seigneur, menacé sur toutes les frontieres de son empire, trahi par ses sujets, n'ayant pu mettre sa confiance dans les talens d'un général habile, convaincu, aux dépens de sa gloire, que le nombre, la cruauté & la présomption ne suffisent pas pour vaincre, faisoit les plus grands efforts pour mettre ses provinces à couvert des invasions de l'ennemi, & réparer les désavantages de la derniere campagne. Une armée de plus de trois cents mille hommes en Moldavie, un pareil nombre de troupes répandues dans les isles de l'Archipel & sur les côtes, près de deux cents mille Tartares en campagne, plusieurs flottes en mer, des magasins immenses de provisions de guerre de toute espece : tels étoient les préparatifs formidables qui devoient assurer au grand-seigneur,

ſinon des victoires éclatantes, du moins une défenſe heureuſe contre les entrepriſes de la Ruſſie.

On ſe rappelle l'événement ſingulier qui fit triompher les Ruſſes & les rendit maîtres de la Moldavie & de la Valaquie. On a vu que le haſard les ſervit autant que la bravoure, & combien peu d'efforts leur coûta cette conquête; mais enfin le Danube mit un terme à leurs victoires. Là les Ottomans ſe raſſurerent contre l'épouvante & l'effroi qui les ſuivoient. Leurs généraux avoient payé de leurs têtes leur inexpérience & leur avarice. De prompts ſecours les mirent en état de s'oppoſer aux nouvelles tentatives des Ruſſes. Tout avoit été aſſez tranquille pendant l'hiver. L'ardeur inconſidérée d'un pacha, que le général Stoffeln fit repentir de ſa témérité, comme lui-même avoit été puni de ſon audace à attaquer Braïlow, fut tout ce qui arriva de plus remarquable pendant l'hiver. Voyons actuellement quelles furent les premieres opérations à l'entrée de la campagne de 1770.

Le prince Repnin & les généraux Stoffeln & Proſorowski occupoient la Valaquie; le général Panin s'avançoit par la Podolie, ſur la rive gauche du Dnieſter, pour former le ſiege de Bender; & le général en chef, comte de Romanzow, entroit dans la Moldavie, entre Kalus & Choczin, avec une armée fraîche & nombreuſe, lorſque le grand-viſir s'avançoit ſur le Danube, à la tête d'une armée formidable. Le projet de ce dernier

nier étoit de passer ce fleuve pour attaquer les Russes & leur faire évacuer les provinces dont ils s'étoient emparés la campagne précédente. Le grand point étoit sur-tout de diviser les forces de l'ennemi & d'empêcher leur réunion : aussi le grand-visir, en homme habile, donna ordre au kan des Tartares de se porter vers le palatinat de Braclaw avec cinquante mille Tartares, auxquels il joignit aussi quelques troupes Ottomanes, pour inquiéter le général Panin, lui couper ses derrieres, l'attaquer même dans le cas où il voudroit avancer sur Bender ou se joindre aux autres armées des Russes.

La contagion, les fatigues & la faim avoient épuisé pendant l'hiver les troupes Russes qui étoient restées en Moldavie & en Valaquie ; elles étoient encore en proie à ces fléaux ; elles s'affoiblissoient chaque jour, lorsque le général Stoffeln, instruit du dessein du grand-visir de passer le Danube, s'avança avec quatre mille hommes, foible débris de la division qu'il commandoit, pour s'opposer au passage ; mais le séraskier Ibrahim-Pacha, digne successeur du célebre & trop malheureux Karaman, s'étant hâté, à la tête de dix mille cavaliers, de passer le fleuve, prévient le général Stoffeln, l'attaque, le renverse, & l'oblige à se replier sur la division du prince Prosorowski. Cette opération ne présente aucune manœuvre intéressante. C'est un de ces coups de main que la premiere ardeur de l'attaquant & la foiblesse de l'attaqué justifient également.

Maître de la rive gauche du Danube, Ibrahim en facilita le paſſage à l'armée du grand-viſir, qui l'exécuta le 2 mai, ſur un pont jeté près d'Iſaktcha.

Ce premier ſuccès, les ſoins qu'il prit de mettre de l'ordre & de la diſcipline dans l'armée Turque, le courage & l'ardeur qu'il témoignoit, méritèrent à Ibrahim la confiance du grand-viſir, qui lui donna trente mille hommes de troupes légeres pour s'avancer dans la Moldavie & ſur le Pruth, tandis que la grande armée dirigeroit ſa marche ſur Bender.

Prévenu que le général Romanzow entroit à peine dans la Moldavie, & qu'il ne pouvoit encore donner des ſecours ou ſoutenir les corps avancés des généraux Stoffeln & Proſorowski, que ceux-ci étoient même trop éloignés de l'armée du prince Repnin, il ne perd point de tems; il s'avance avec la plus grande promptitude ſur le général Stoffeln, l'atteint auprès de Burclud, l'attaque & le défait; Stoffeln lui-même eſt bleſſé à mort. Les reſtes épars de ſa diviſion ſe raſſemblent vers Yaſſi, ſous les ordres du prince Repnin, tandis que le prince Proſorowski, retranché entre Pico & Dubrawicza, croyant pouvoir en impoſer encore aux Ottomans, eſt attaqué par un détachement conſidérable, commandé par Huſſein-Pacha, & forcé, après la plus opiniâtre réſiſtance, de céder & de fuir.

Le prince Repnin, quoique renforcé par les débris de ces deux premiers corps de troupes,

crut devoir ne point exposer à l'impétuosité d'un ennemi vainqueur, enflé de ses premiers succès, une armée découragée, & qu'une épidémie cruelle diminuoit chaque jour. Hasarder un combat, c'étoit hâter sa défaite. Il fait retraite dans le meilleur ordre possible, évacue Yassi, passe le Pruth, & se rapproche des secours que le général Romanzow, instruit de sa position, lui envoyoit.

Ibrahim, dont les talens militaires & la bravoure sembloient faire regretter aux Turcs de n'avoir pas combattu sous ses ordres l'année précédente, soupçonne le dessein du prince Repnin, & se hâte d'y mettre obstacle. Une marche savante le dérobe à son ennemi, & le porte de l'autre côté du Pruth, entre l'armée de Romanzow & celle qui vouloit s'y réunir. Bientôt l'avant-garde de l'armée Russe se trouve en face d'Ibrahim, fort de vingt mille hommes de cavalerie & de douze mille d'infanterie. Cette avant-garde n'étoit composée que de troupes légeres ; mais elle avoit derriere elle un gros corps d'infanterie qui devoit la soutenir. Avec des troupes déjà deux fois victorieuses, le séraskier n'hésita pas de livrer le combat. Il fond avec impétuosité sur les Russes, qu'il bat, qu'il enfonce, & qu'il repousse jusque sur le corps d'infanterie, qu'il attaque encore, mais où il trouve plus de résistance. Pendant deux heures entieres le terrein est disputé avec un acharnement réciproque. Les Russes reçoivent des renforts, & les Turcs redoublent de courage. Enfin, la vigoureuse défense des Russes donne le tems

au gros de l'armée de Romanzow de s'approcher : mais la bravoure d'Ibrahim ne s'en étonne point ; il attaque de nouveau ; & s'il ne met pas en déroute toute l'armée ennemie, il l'empêche du moins de pénétrer plus avant.

La veille & le jour du combat donnerent le tems au prince Repnin de s'avancer par sa droite vers l'armée de Romanzow, avec laquelle il établit ses communications. Cette réunion obligea Hussein-Pacha de rejoindre aussi Ibrahim, ce qui forma une armée assez considérable pour faire craindre au général Romanzow d'en être attaqué. Il se retira sous Choczin, pour être à portée de se mieux défendre & de couvrir ses magasins contre les incursions des Tartares de Pérékop, qui les menaçoient.

Les Russes, ainsi chassés & poursuivis par une armée victorieuse, en proie aux ravages d'une contagion horrible, obligés d'abandonner le fruit de leur conquête & les deux grandes provinces qu'ils avoient soumises, se voyoient au moment de n'avoir pas même une retraite assurée. Mais telle est la vicissitude des événemens militaires, que leurs succès ne dépendent souvent que de la fermeté & de l'exemple d'un chef qui, avec du courage, sait établir l'ordre, inspirer de la confiance à ses troupes, & ranimer leur bravoure.

C'est à ces titres que les généraux Russes méritent les éloges de tout homme impartial. Leur conduite, dans le cours de cette campagne, doit servir d'exemple à tous les généraux, dépositaires

de la confiance & de la gloire de leurs souverains.

Dans la crainte que les Tartares, qui menaçoient les derrieres de l'armée Russe, n'enlevassent ses convois & ses magasins, le général Romanzow s'étoit retiré sous Choczin, comme on vient de le dire ; mais il n'avoit pas négligé en même tems d'établir & d'entretenir la communication avec l'armée du prince Repnin, qui occupoit encore la rive gauche du Pruth, & toute la partie de la Moldavie située au-delà de cette riviere. Ces dispositions arrêterent Ibrahim & Hussein-Pacha : trop éloignés de l'armée du grand-visir, ils attendoient des secours pour attaquer de nouveau le général Romanzow, qu'ils avoient dessein de chasser entiérement de la Moldavie, en l'obligeant de passer le Dniester ; mais le prince Repnin, qui avoit toujours dessein de s'avancer sur Bender, fit couler quelques corps du côté de cette place, & par ce moyen força Ibrahim & Hussein à rétrograder. Cette diversion dégagea le général Romanzow, qui se disposa bientôt à aller en-avant. Sur la nouvelle qu'il eut que Hussein marchoit sur le prince Repnin, & qu'il se disposoit même à passer le Pruth pour l'attaquer, il mit son armée en marche & arriva en cinq jours à Zezora, d'où il détacha, le 20 juin, le maréchal-général-des-logis Baner, pour attaquer l'ennemi. Cette attaque qui devoit se faire de concert avec le prince Repnin réuni alors à l'armée de Romanzow, ne put avoir lieu. Les pontons n'étoient point encore arrivés pour le passage du Pruth, qui étoit entre

les deux partis. Ce retard donna le tems à l'ennemi de ſe porter ſur une montagne très-eſcarpée, entre Bender & Faltchi, où il établit ſon camp, & où il fut renforcé de pluſieurs détachemens.

Les deux armées Ruſſes marcherent alors enſemble ; l'avant-garde étoit toujours commandée par le général Baner. Le 26, cet officier s'étant avancé de maniere à pouvoir reconnoître la poſition de l'ennemi, remarqua qu'on pouvoit l'attaquer par la droite. Le 27, toute l'armée Ruſſe ſe trouvant en face des Turcs, le général Romanzow ne perdit point de rems pour lui livrer bataille le lendemain matin. Il fit ſes diſpoſitions pendant la nuit, & s'empara des hauteurs qui dominoient la droite de l'ennemi.

La réunion des deux armées, le courage & les bonnes diſpoſitions de leurs chefs animerent les Ruſſes de la plus grande ardeur : ils ne reſpiroient plus qu'après le moment d'en venir aux mains. Au ſignal de trois fuſées lancées dès la pointe du jour, le général Baner s'avança & s'empara des défilés occupés par les piquets de l'ennemi. Au même inſtant le prince Repnin, chargé d'attaquer à la gauche, s'ébranla : le général-major Potemkin ſe porta ſur les derrieres du camp des Turcs, & le général Romanzow ſe préſenta de front. Tous ces mouvemens, faits de concert & avec préciſion, inquiéterent les Ottomans, de maniere qu'il parut d'abord beaucoup de déſordre dans les différentes poſitions qu'ils vouloient prendre. La terreur ſuccéda bien-

tôt à ce désordre. Pressés de toutes parts, étonnés de l'audace avec laquelle le général Baner gravissoit, à la tête de ses grenadiers, les hauteurs où étoient leurs retranchemens, ils ne trouverent plus de moyen d'échapper aux armes & au courage des Russes, qu'en fuyant & en se précipitant à la hâte dans les gorges qui leur restoient pour faire retraite. Alors le général Romanzow détacha toute sa cavalerie, aux ordres du lieutenant-général Soltikow, qui atteignit une partie des fuyards, fit prisonniers tous ceux qui mirent bas les armes, & massacra ceux qui refuserent de s'y soumettre. Parmi ces derniers se trouva le fils du kan des Tartares, Deli-Sultan Kiray. Le plus à portée de couper la retraite aux Turcs étoit le général Potemkin, qui avoit son poste sur les derrieres de l'armée Ottomane, mais à la rive opposée du Pruth. Témoin de la fuite de l'ennemi, il crut devoir le faire poursuivre par ses troupes légeres, qui passerent aussi-tôt la riviere pour le harceler. A l'aspect de ce petit nombre de troupes, la cavalerie Ottomane s'arrêta, reprit courage, tomba avec tant de vigueur sur ce parti, qu'elle en égorgea un grand nombre, & ne cessa de charger le reste que parce qu'elle se trouva elle-même sous les coups d'une batterie que le lieutenant-colonel Fabricius avoit dressée fort à propos & assez à tems pour dégager ce qui restoit de ces troupes légeres.

La vîtesse des chevaux Turcs & Tartares fut dans cette occasion d'une grande ressource à l'ar-

mée Ottomane ; & il eſt à croire qu'elle eût été hachée dans ſa retraite, ſi l'ardeur des Ruſſes eût été ſecondée par la vigueur de leurs chevaux. Mais ſi ce premier avantage n'eut pas tous les effets que les généraux ſe promettoient, il augmenta l'ardeur & la confiance de leurs troupes. Auſſi le comte Romanzow ſut-il, en général habile, profiter de la diſpoſition que lui témoignoit ſon armée de livrer bataille ; à peine la laiſſa-t-il reſpirer. Sans perdre de tems, il pourſuit l'ennemi ; & malgré les montagnes, les marais & les ſables, il arrive juſqu'à la riviere de Larga, où les Turcs s'étoient ralliés.

A peine les Ottomans apperçurent-ils l'armée Ruſſe, qu'ils ſe porterent à la hâte au ſommet d'une montagne très-eſcarpée & appuyée à la rive gauche du Pruth, au-delà de la riviere de Larga. Les deux camps étoient en face. Les généraux ſe préparoient de part & d'autre à livrer combat, lorſqu'un corps de vingt mille hommes deſcendit le 15 juillet de la montagne, pour tenter d'attaquer le front de l'armée Ruſſe ; mais la vigoureuſe défenſe qu'il fit, obligea les Turcs à la retraite. Le lendemain encore ils firent la même manœuvre, qui fut toujours ſans ſuccès. Enfin, déterminé à engager une affaire générale & déciſive, le comte Romanzow fit marcher dès la pointe du jour du 17, les lieutenans-généraux Plemennikow & le prince Repnin, le général-major Potemkin & le général Baner, & leur ordonna de ſe porter ſur la droite & la gauche

de l'ennemi, tandis qu'il ſe porteroit lui-même avec toute l'armée au centre des retranchemens de l'armée Turque. Pour y parvenir, il falloit atteindre le ſommet de la montagne, à l'endroit où étoit le plus grand nombre de pieces d'artillerie : ce qui l'avoit engagé de placer des batteries mouvantes ſur tout le front de ſon armée, & qui avoient pour objet de direction le point d'attaque où il prétendoit ſe fixer.

Auſſi-tôt que l'ennemi ſentit le feu vif & redoublé de l'artillerie, il répondit pendant quatre heures de la même maniere. Ses efforts ne purent cependant l'emporter ſur ceux des Ruſſes : arrivés au pied des retranchemens, malgré le feu continuel de l'artillerie & de la mouſqueterie, ils s'élancent rapidement dans les premiers, en chaſſent l'ennemi qui, ſucceſſivement forcé dans trois autres retranchemens, abandonne ſon camp avec toutes ſes tentes & trente pieces de canon de bronze.

L'armée Turque étoit alors commandée par Caplan-Kiray, kan de Crimée, qui, contre la coutume ordinaire & comme une marque de la confiance du ſultan, avoit ſous ſes ordres trois pachas, nommés Abaſa, Iſmaël & Abda. Ce dernier avoit renforcé de quinze mille hommes l'armée des Turcs, qui ſe trouvoit, au moment de cette affaire, forte de quatre-vingt mille combattans.

Après avoir recueilli les trophées de ſa victoire, & rendu au Tout-Puiſſant des actions de

graces dans la ſuperbe tente même du kan des Tartares, le général Romanzow ſe remit en marche à la pourſuite de l'ennemi. Informé qu'il s'étoit réuni à l'armée du grand-viſir qui avoit paſſé le Danube, & qui s'avançoit à la tête de cent cinquante mille hommes, il arriva à la vue de cette armée redoutable, qu'il trouva campée à la rive gauche de la Kagul, au-deſſus du lac où elle ſe jette. Aux mouvemens que faiſoit le kan des Tartares avec toutes ſes hordes, & qui n'avoit pas joint les Turcs, le général Ruſſe comprit qu'il avoit deſſein de le tourner par ſa gauche. Alors il détacha une partie de l'infanterie & de la cavalerie de ſon armée pour couvrir le tranſport de ſes proviſions qui arrivoient de Talkha, & fit ſur-le-champ des diſpoſitions pour attaquer le grand-viſir & le prévenir. Les détachemens envoyés pour couvrir les derrieres de l'armée Ruſſe ſoutinrent pluſieurs chocs de la part des Tartares. Ils furent victorieux & vaincus tour-à-tour : pendant trois jours ces attaques ſe renouvellerent, ce qui détermina le général Ruſſe à engager une affaire générale.

Sans craindre la ſupériorité des forces de l'ennemi, & mettant toute ſa confiance dans la bravoure & la diſcipline des troupes qu'il commandoit, il s'approcha le premier août, à quatre heures du matin, du camp ennemi, qui étoit entouré de retranchemens, & beaucoup plus fortifié que n'étoit celui ſur la riviere de Larga, aux ordres du kan des Tartares. Dès que les Ottomans

apperçurent l'armée Ruſſe qui s'avançoit, ils ſortirent des retranchemens, & formerent en-avant une ligne de combattans qui enveloppoit toute l'armée du général Romanzow. Pour pénétrer juſqu'au camp, il falloit s'ouvrir une route à travers cette ligne, compoſée de troupes également braves & nombreuſes, l'élite de l'armée Ottomane; mais ſecondé par l'activité de ſon artillerie, qui en impoſa à celle de l'ennemi, les Turcs ſe retirerent dans leurs retranchemens, d'où ils canonnerent les Ruſſes avec la plus grande vivacité. Ni le feu de cette canonnade, qui dura près de cinq heures, ni la mouſqueterie, n'empêcherent point les Ruſſes de parvenir aux retranchemens avec la plus grande fermeté. Entraînés par leur courage, ils franchiſſent, la baïonnette au bout du fuſil, tout ce qui fait obſtacle à leur ardeur, & bravant le fer & le feu des Ottomans, ils ſe précipitent & forcent les retranchemens, où le grand-viſir ne pouvant plus tenir, ſe ſauve & entraîne le reſte de ſon armée dans une fuite honteuſe. Le camp, les bagages, l'artillerie reſtent aux vainqueurs. Le butin eſt immenſe: cent trente pieces de canon, les étendards & les drapeaux de preſque tous les corps, des tentes d'une richeſſe digne de toute la magnificence Aſiatique, ſont les trophées glorieux & les fruits d'une bataille qui feront à jamais le plus grand honneur aux armes Ruſſes, & qui immortaliſent le général Romanzow. La meilleure maniere de le louer eſt de rapporter les propres paroles d'un témoin oculaire

& impartial de cette mémorable action. « Lors » de la bataille, dit-il, l'armée Ruſſe ayant re- » pouſſé avec beaucoup de courage toute la ca- » valerie & l'infanterie des Turcs dans leurs fré- » quentes attaques, reſta un moment tranquille & » étonnée, à l'aſpect des retranchemens qu'elle » avoit à forcer; mais auſſi-tôt le général Ro- » manzow ſe mit à ſa tête, & ſut tellement animer » ſes troupes par ſon exemple, que malgré la forte » réſiſtance & la ſupériorité des ennemis, aux- » quels, après les détachemens envoyés contre » les Tartares & ailleurs, il n'avoit que qua- » rante mille hommes à oppoſer, elles attaque- » rent & emporterent les retranchemens. »

Parmi le butin qui ſe fit dans le camp des Turcs, on remarque qu'il ſe trouva deux caſſettes remplies de marques d'une eſpece d'ordre, chacune garnie de ſix plumes d'argent. Le viſir devoit les diſtribuer à ceux d'entre ſes officiers qui, pendant cette campagne, ſignaleroient le plus leur courage. Mais le comte Romanzow diſpoſa de ces aigrettes en faveur des ſiens qui s'étoient le plus diſtingués, & qui en ornerent leurs chapeaux.

Opérations de l'armée du général Panin ſur la rive gauche du Dnieſter.

On ſe rappelle que le général Panin s'étoit porté avec ſon armée, compoſée de Coſaques, de quelques bataillons & de quelques eſcadrons de troupes réglées, ſur la rive gauche du Dnieſter, pour faire diverſion du côté de la Tartarie, & par ce moyen empêcher les incurſions des Tartares de Pérékop dans la Volhinie & la Podolie. Le deſſein de ce général Ruſſe, ſoutenu par la divi-

sion du prince Prosorowski, étant encore de s'approcher de Bender pour en former le siege, il est nécessaire de rapporter ce qui s'est passé de plus intéressant dans cette partie du théatre de la guerre.

Après avoir assuré à l'armée du général Romanzow sa communication au-delà du Dniester, le général Panin se mit en marche vers Bender & donnna ordre au prince Prosorowski de se porter dans les environs d'Oczakow avec les Cosaques Zaporow & du Don. Cet ordre avoit pour objet de masquer sa marche du côté des Tartares, & prendre avec sécurité connoissance de l'état de la place. Le prince Prosorowski arriva le 29 juillet aux environs d'Oczakow, & détacha sur-le-champ un parti de Cosaques Zaporow sous la conduite de leurs chefs respectifs, & un autre parti de Cosaques du Don, qui avoient à leur tête le capitaine de hussards de Rotowisch; mais dès qu'ils furent apperçus par la garnison, il sortit subitement de la forteresse plusieurs gros de troupes ennemies, qui se ruerent avec tant de vivacité sur les Cosaques, qu'ils les repousserent à différentes reprises. Enfin, étant rentrés dans la place, & le prince Prosorowski ayant été informé que les Cosaques n'avoient pu prendre des renseignemens sur l'état de la forteresse & de sa garnison, envoya de nouveau à la découverte le régiment de dragons de Borissologlébitz. Alors l'infanterie de la garnison sortit & se présenta avec deux pieces de canon; mais elle fut bientôt obligée de

rentrer, à la charge vigoureuſe que les Coſaques & les dragons firent ſur elle. Elle perdit cent cinq hommes, dont quatre-vingt furent tués & vingt-cinq priſonniers. Ces derniers rapporterent au prince Proſorowski que la garniſon d'Oczakow étoit compoſée de plus de trois mille hommes, commandés par un pacha à deux queues : ce qui détermina le général Ruſſe à s'éloigner de la forteresſe juſqu'à la diſtance néceſſaire pour obſerver tous les mouvemens de l'ennemi.

Le général Panin, qui, de ſon côté, s'étoit mis en marche pour s'avancer du côté de Bender, paſſa le 24 la riviere de Bick, à la tête de la diviſion du général-major prince de Rehtſchertatow. Il étoit accompagné des lieutenans-généraux Rennekampft & Elmt ; il approche ſous le canon de Bender, dans l'intention de reconnoître cette place & de choiſir la poſition la plus avantageuſe pour en former le ſiege. En vain l'ennemi s'efforça-t-il d'éloigner le comte Panin par le feu de l'artillerie de ſes remparts ; en vain voulut-il faire charger ſon détachement avec trois mille chevaux qu'il fit ſortir de la ville ; les troupes légeres Ruſſes les repouſſerent avec tant d'impétuoſité, qu'elles les forcerent à faire retraite & à rentrer dans Bender. Le 26, toute l'armée de Panin arriva ſur cinq colonnes dans le camp tracé devant la place ; mais la garniſon, qui ne vouloit pas lui donner le tems de s'établir, fit, à la faveur d'une vive canonnade, & au nombre de cinq mille hommes, une ſortie vigoureuſe ſur

les Ruſſes. Leur infanterie plioit déjà, lorſqu'un détachement de cavalerie ſurvenant au ſecours, mit en fuite l'ennemi, & rendit ſa tentative funeſte. Dès le même jour, le général Panin envoya au commandant de Bender, avec neuf priſonniers Turcs, une lettre par laquelle il l'exhortoit, lui, la garniſon & les habitans, de rendre la place ſans réſiſtance ; mais n'ayant reçu aucune réponſe, il fit ſes diſpoſitions pour l'ouverture de la tranchée. Le 28, on travailla à fortifier le camp & les deux côtés du pont établi ſur le Dnieſter. Le 30, la tranchée fut ouverte par la diviſion du général Rennekampft, qui ſe mit à la tête de tous les détachemens. L'ardeur & l'activité des Ruſſes ne furent point ralenties par la vivacité du feu que l'ennemi fit ſur eux. Le ſecond régiment des grenadiers brava ce feu terrible ; & quoique ſes drapeaux fuſſent déja criblés de coups, il les arbora ſur le parapet de la tranchée, avec ce ſang-froid ſi digne de la vraie bravoure.

Le 31, l'ennemi mit le feu aux fauxbourgs & redoubla ſa canonnade, dont les effets n'empêcherent pas le général Panin de viſiter lui-même la tranchée. Le premier août, les batteries furent placées à l'une & à l'autre rive du Dnieſter, à la diſtance de quatre cents toiſes des ouvrages de la place. Alors le comte Panin ordonna qu'on la canonnât & qu'on la bombardât de tous les côtés à la fois. Quoique les Ruſſes, en conſéquence de cet ordre, euſſent fait un feu terrible & cauſé un embraſement dans la ville, les Turcs parvinrent à l'éteindre.

C'eſt à la date du 1er août que nous avons quitté le détail des opérations de l'armée de Romanzow ; nous obſerverons le même ordre pour les opérations de celle du comte Panin : nous revenons au premier.

Suite des opérations de l'armée du général Romanzow.

La défaite de l'armée Ottomane dans ſon camp, à l'embouchure de la Kagul, engagea bientôt le grand-viſir à paſſer le Danube ; mais il n'avoit qu'un ſeul pont pour retraite, & ſes troupes étoient dans le plus grand déſordre. L'impoſſibilité de les raſſembler, la diligence des Ruſſes à les pourſuivre, le déterminerent à faire rompre le pont & à ſe ſervir des bateaux ſur leſquels il étoit conſtruit, pour tranſporter au-delà du fleuve les corps épars qui erroient ſur la rive gauche. La tête du pont étoit couverte par un retranchement occupé par mille Janiſſaires & vingt pieces de canon, qui devoient protéger le paſſage. Ce retranchement renfermoit le reſte des bagages de l'armée, & tout ce qui n'avoit pu être tranſporté au camp. Les Janiſſaires, les canons, les bagages furent de nouveaux trophées pour les Ruſſes, qui s'en emparerent ſans eſſuyer la moindre réſiſtance. Cette expédition fut confiée aux ſoins du général Baner, détaché à la pourſuite de l'ennemi avec un corps de dix mille hommes. Il avoit ordre auſſi de longer le fleuve juſqu'à Braïlow, tandis que le prince Repnin ſe porteroit ſur Iſinaïlow pour nettoyer cette partie de la Valaquie, & obliger tout ce qui pouvoit y reſter de troupes Ottomanes à l'évacuer & repaſſer le fleuve. Les

ſuccès

ſuccès de ces deux généraux juſtifierent le choix que le comte Romanzow avoit fait d'eux pour mettre la derniere main à ſes victoires. Le prince Repnin, attaqué dans ſa marche par dix mille Janiſſaires & autant de Spahis, mit bientôt en fuite ces débris d'une armée vaincue. Il ſe porte enſuite ſur Iſmaïlow, s'en empare par capitulation, trouve quarante-quatre pieces de canon, & après y avoir établi garniſon, continue ſa marche vers Kilia. Cette fortereſſe fit pendant huit jours une vigoureuſe réſiſtance; cependant les efforts de la garniſon, compoſée de quatre mille hommes, ne purent réſiſter aux attaques réitérées des Ruſſes. La place ſe rendit; mais la garniſon ſortit librement avec armes & bagages. Telles furent en général les expéditions de l'armée de Romanzow ſur le bord du Danube. Elles avoient porté la terreur dans l'armée Ottomane; les corps qui la compoſoient avoient perdu toute confiance; diviſés en différens partis, ils fuyoient ſans ordre; il fut aiſé aux Ruſſes de les diſſiper, eux qui, formés à la plus exacte diſcipline & aguerris depuis long-tems, ne trouverent de la part des Turcs qu'autant de réſiſtance qu'il en falloit pour mieux faire valoir leurs triomphes.

Tant d'exploits & de bravoure attirerent aux généraux Ruſſes les graces de leur ſouveraine. A la nouvelle de la conquête de la Moldavie & de la Valaquie, elle envoya au comte Romanzow les marques & la penſion de la premiere claſſe de l'ordre militaire de S. Georges. Bientôt après

la défaite entiere de l'armée Ottomane, elle lui donna une nouvelle marque de ſa ſatisfaction, en lui faiſant préſent d'une terre conſidérable, ſituée en Ukraine, & peuplée d'environ douze mille habitans. Le général Baner, qui eut tant de part aux ſuccès de l'armée Ruſſe, fixa également la reconnoiſſance de l'imperatrice. Aux marques & à la penſion de la ſeconde claſſe de l'ordre de Saint-Georges, elle ajouta une ſomme très-conſidérable, qu'elle accompagna d'une lettre d'autant plus flatteuſe pour le général Baner, qu'elle étoit juſtement méritée. En voici le contenu : « Deux lettres ſucceſſives du » général comte Romanzow, & le plan qu'il » m'a expédié, m'ont informée du zele & du » courage que vous avez fait paroître dans les » deux dernieres actions qui ſe ſont terminées » par la fuite de l'ennemi. L'avantage qui en » réſulte pour le bien de mes affaires eſt trop » ſenſible pour que je n'y prenne point de part. » Soyez perſuadé que la réputation qui vous en » revient m'intéreſſe beaucoup : auſſi je n'ai pas » voulu laiſſer échapper cette occaſion de vous » témoigner combien je ſuis ſatisfaite de votre » conduite. Je vous ſouhaite tout le ſuccès ima- » ginable dans vos entrepriſes. Je vois auſſi que » vos talens vous procurent ce bonheur, & que » vous ſavez les employer utilement. Je vous » prie ſeulement d'éviter déſormais la rencontre » des noirs, qui, au nombre de quinze, furent » ſur le point de vous ôter la vie, afin qu'en

» pareille occaſion la brillante carriere qui vous » eſt ouverte ne finiſſe point par votre perte. » Au reſte, le grand-duc mon fils vous envoie » les marques de ſon ordre. »

Reconnoître ainſi le vrai mérite, c'eſt donner aux ſouverains une grande leçon, c'eſt montrer aux ſujets que les rois ne ſont pas toujours ingrats.

Suite des opérations du général Panin ſous Bender.

A peine le comte Romanzow ſe vit-il en état de pouvoir dégarnir ſon armée pour renforcer celle du général Panin, qu'il lui envoya ſix bataillons de grenadiers. Le ſiege de Bender ſe continuoit toujours avec vigueur, & les Ruſſes avoient déjà perdu beaucoup de monde par les ſorties réitérées de la garniſon, qui chaque jour détruiſoit les ouvrages des aſſiégeans. Cependant tout ſe préparoit pour l'aſſaut, & les grenadiers s'étoient dèjà avancés juſqu'au chemin-couvert, lorſque le général-major Obel fut tué à leur tête. Cet accident retarda l'opération, & fournit au commandant de la place un nouveau moyen de ſortir en force & de tomber à l'improviſte ſur les grenadiers, que la mort de leur chef paroiſſoit avoir jetés dans la conſternation. Rien ne fut plus vif que cette attaque. Les Ruſſes plioient déjà & ſe retiroient en confuſion, lorſque le général Panin, à la tête d'un gros détachement, accourut au ſecours des grenadiers, les rallia & changea la fortune. Attaqués de toutes parts à leur tour, les Turcs ſe hâterent de gagner leurs communications, qu'ils ne purent rejoindre aſſez tôt ſans

perdre plus de la moitié de leur monde. Cet événement, qui affoiblissoit & décourageoit la garnison, annonçoit la reddition prochaine de la place. Les pertes qu'elle avoit faites, l'épuisement des munitions & l'impossibilité d'avoir du secours, puisqu'il n'y avoit plus de troupes Ottomanes sur le Danube, déterminerent le gouverneur à proposer une capitulation; mais le général Panin, qui sentoit l'embarras où la garnison se trouvoit, ne voulut entendre à aucune proposition honorable aux Turcs. Il menaça de donner un nouvel assaut, & il força la garnison à se rendre prisonniere. Il entra triomphant dans Bender le 26 août, & mit par cette conquête le dernier sceau à la gloire des armes Russes dans cette partie du théatre de la guerre.

Il ne restoit plus sur la rive gauche du Danube aucune trace de cette armée formidable, qui sembloit devoir anéantir les Russes, affoiblis d'ailleurs par les cruels effets de la contagion & de la misere; mais il restoit encore deux places à conquérir, qui auroient pu fournir aux Turcs les moyens de former quelques entreprises contre leurs ennemis, ou les inquiéter dans leurs quartiers d'hiver : l'une étoit Braïlow, contre laquelle le général Stoffeln avoit échoué l'hiver précédent; l'autre étoit Bielgorod, située sur le Dniester, à l'embouchure de cette riviere dans la mer Noire. Elles attirerent l'attention du comte Romanzow, qui songea dès lors à s'en rendre maître. Pour être plus à portée de s'opposer aux tentatives

qu'auroit pu faire le grand-vifir, il commença par établir ſon quartier-général à Falſy, d'où il pouvoit envoyer des ſecours dans tous les lieux qui auroient été menacés. Il détacha enſuite le général Glebow pour faire le ſiege de Braïlow, qui fut commencé le 26 ſeptembre. La garniſon ſe défendit avec courage : à portée de recevoir des ſecours, elle rétabliſſoit ſans ceſſe ſes pertes journalieres, & tint ferme par ce moyen contre les aſſauts réitérés des Ruſſes. Ce ſiege traînoit en longueur : on étoit déjà au 14 octobre, lorſque le général Ruſſe fit un dernier effort, mais auſſi infructueux que les précédens. Il vit alors que, ne pouvant intercepter les ſecours que le grand-vifir envoyoit à la garniſon, la force ne pouvoit rien contr'elle ; il en fit part au général Romanzow, & ſe retira à Maximiani, parce qu'il ne pouvoit plus ſoutenir les fréquentes ſorties que les Turcs faiſoient ſur lui. Trop intéreſſé à ſoumettre cette place, le comte Romanzow y porta une attention particuliere : mais il ne pouvoit dégarnir les poſtes qu'il avoit pris le long du Danube ; il ſavoit que, quelque découragé que pût être le grand-vifir, ce dernier avoit formé le projet d'eſſayer de nouvelles tentatives, & avoit diſpoſé vingt mille Turcs & autant de Tartares à repaſſer le fleuve pour attaquer les Ruſſes en flanc, tandis que Dagueſtan-Ali-Pacha ſe ſeroit jeté ſur leur droite à la tête de dix mille hommes. Braïlow & Bielgorod devoient être les points d'appui de ces détachemens, & couvrir leur paſſage. Il ſe

hâta donc d'uſer de ſtratagême. Pour cela, il envoya le plus promptement qu'il lui fut poſſible à M. de Glebow un détachement de ſix régimens de cavalerie, avec ordre de faire faire à cette cavalerie des mouvemens continuels à la vue de la ville, pour faire craindre aux aſſiégés un ſecond ſiege. Ces manœuvres qui, par une garniſon plus inſtruite du métier de la guerre, auroient été appréciées à leur juſte valeur, répandirent la terreur dans la forteresſe. Bientôt après, elle fut abandonnée par toutes ces troupes qui, quelques jours auparavant, l'avoient défendue avec tant de bravoure. Les Ruſſes y entrerent ſans trouver aucun obſtacle : exemple frappant du pouvoir qu'une terreur panique a toujours ſur des ames foibles, livrées à la crainte & à l'effroi !

D'un autre côté, le brigadier Igetſtroom, chargé par le comte Romanzow de s'emparer de Bielgorod, preſſoit cette place avec tant de vivacité, qu'elle n'eut pas le tems de recevoir aucun ſecours. Elle tomba bientôt au pouvoir des aſſiégeans. La garniſon capitula & laiſſa aux vainqueurs ſoixante & dix pieces de canon.

Telle a été la fin de cette campagne mémorable, qui laiſſa aux Ruſſes la liberté d'établir leurs quartiers d'hiver dans le ſein même de leurs conquêtes, & ſur les bords d'un fleuve qui en garantiſſoit la ſécurité. Maîtres du cours du Dnieſter depuis Zniatin juſqu'à ſon embouchure, des côtes de la mer Noire, depuis Bielgorod juſqu'aux bouches du Danube, & de toute la rive

gauche de ce fleuve jusqu'au bannat de Temeswar, ils ne pouvoient avoir une position plus avantageuse. Par le Dniester, ils avoient la facilité de se procurer toutes sortes de secours sans crainte d'être inquiétés dans le transport, surtout depuis le traité fait avec les Tartares qui occupent la rive gauche de ce fleuve. Par la mer Noire, ils avoient le même avantage, pouvant recevoir d'Asoph tout ce qui leur étoit envoyé de la Moscovie par le Don. Enfin, par l'évacuation entiere de la Valaquie par les Turcs, les Russes trouvoient des cantons encore assez fertiles pour les faire subsister, sur-tout à l'oueſt de cette province : partie qui n'avoit point été en proie aux ravages de la contagion & aux incursions des troupes pendant les deux dernieres campagnes.

De tous les malheurs arrivés aux armées Turques pendant le cours de cette campagne, aucun ne leur fut plus sensible que le traité fait entre les Tartares de Jedissan & de Budziack, & le comte Panin. Il suffira de rapporter ce traité, pour faire juger combien en effet il devoit préjudicier aux progrès des Turcs dans les campagnes suivantes.

« L'an 1770, le 17 août, sous les murs de » Bender, dans le camp du chef-commandant de » la seconde armée impériale de Russie, le gé- » néral en chef & chancelier comte Panin : nous » ci-dessous nommés, murzas & supérieurs dépu- » tés par tous les murzas de Jedissan & de Bud-

» ziack, & par toutes leurs communautés, décla-
» rons, en vertu de cet inſtrument, qu'étant
» exhortés verbalement & par écrit, par ledit
» chef comte Panin ; nous tous, murzas, ſupé-
» rieurs, & tous les peuples de Jediſſan & de
» Budziack, en général & ſans excepter per-
» ſonne, nous avons fait ſerment d'entrer en ami-
» tié avec l'empire de Ruſſie, & de nous joindre à
» lui, nommément ſur le pied que nous ſoyons
» ſous la protection & les auſpices de S. M. l'im-
» pératrice de toutes les Ruſſies, non comme
» ſujets, mais en conſervant nos anciennes loix,
» coutumes & prérogatives. Nous nous enga-
» geons auſſi à y porter, par les ſoins de nos
» murzas, toute la Crimée, avec les autres Tar-
» tares ; & nous ne voulons ni ne ſouffrirons
» jamais, pour notre chef ou kan, tel qui n'accé-
» deroit pas à ce notre commun conſentement
» & à notre bonne intention. Nous nous enga-
» geons à rendre, par le ſecours Ruſſe, toute la
» domination Tartare, libre, indépendante de
» qui que ce ſoit, & telle qu'elle étoit ancien-
» nement. C'eſt ce que nous aſſurons le plus
» ſolemnellement, le plus ſaintement & le plus
» parfaitement, par le plein-pouvoir qui nous
» eſt donné par toutes les communautés pour ces
» préliminaires. Pour plus grande ſûreté, nous
» laiſſons ici en otages un de nos murzas de
» Jediſſan & un de Budziack, ainſi qu'un des
» ſupérieurs de chacune deſdites nations, juſqu'à
» la concluſion de la convention, tendante au

» bien des deux partis. Son Excellence le général » commandant en chef comte Panin permet en » réciprocité à nous tous, avec notre bien, le » paſſage libre de l'autre côté du fleuve Dnieſter, » & notre ſéjour pacifique dans nos domiciles; » nous aſſurant par ſa fidélité & forte parole, que » du jour de la préſente, l'amitié, la bienveillance » & le ſecours, actuellement & dans les tems à » venir, nous ſeront accordés & donnés; leſquels » non-ſeulement ſeront inviolablement conſer- » vés mutuellement par nous tous & par toutes » autres communautés, mais nous nous ferons » auſſi un devoir le plus religieux d'en avertir » par des exprès, & dès lors que les Turcs au- » ront l'intention de faire des tentatives contre » les troupes Ruſſes. Que le Seigneur Dieu, » principe de tout bien, aide & béniſſe cette » bonne intention, & affermiſſe à jamais notre » amitié avec l'empire de Ruſſie! Cet inſtrument, » pour plus de valeur & de ſûreté, ſigné par nos » mains & muni de nos cachets, eſt préſenté à » Son Excellence le comte Panin; & nous en » avons reçu de ſa part un pareil, ſigné de ſa » main & ſcellé de ſes armes. »

Campagne de 1770 *ſur mer.*

Premieres opérations de la flotte Ruſſe ſur les côtes de la Grece & de la Morée.

Une flotte compoſée de douze vaiſſeaux de ligne, douze frégates & pluſieurs autres bâtimens Ruſſes, commandée par l'amiral Spiritow, étoit partie de Cronſtadt ſur la fin de 1769, pour ſe

rendre dans la Méditerranée & attaquer les isles de l'Archipel & les côtes de la Grece & de la Morée. Ce pays autrefois si fameux, lorsque Corinthe, Argos, Sparte & Athenes produisoient des hommes, sembloit offrir aux armes Russes des succès d'autant plus certains, que ses peuples, toujours inquiets & prêts à lever l'étendard de la révolte, n'attendoient qu'un pareil événement pour secouer le joug.

Le principal objet de cet armement étoit en effet de soulever les Grecs répandus sur les côtes & dans les isles de l'Archipel, d'attirer dans cette partie des états du grand-seigneur les troupes qu'il se proposoit d'envoyer sur le Danube, & par cette diversion, de faciliter les opérations du général Romanzow. Ce projet étoit vaste : voyons si les succès ont répondu aux espérances qu'il avoit fait naître.

La premiere division.

La flotte arriva, vers la fin de février 1770, dans le golfe de Passava, sur les côtes de la Morée. S'il eût été possible aux Russes d'effectuer dans ce moment même un débarquement, il est probable qu'ils auroient emporté d'emblée la plus grande partie des places que les Turcs possedent dans cette province; mais des obstacles imprévus enchaînerent pendant plus de quinze jours l'activité du comte Théodore Orlow, qui devoit commander les troupes réparties sur cette division. Le mauvais tems qu'avoient essuyé les vaisseaux Russes depuis leur sortie du Port-Mahon, n'avoit pas permis d'ailleurs à l'amiral Spiritow de mettre en

mer les galiotes & les felouques. Il fut obligé de consommer en préparatifs indispensables un tems précieux ; dont les Turcs se servirent heureusement pour ravitailler les places exposées aux premiers efforts des Russes. Ce ne fut que vers le milieu du mois suivant que le comte Théodore Orlow prit terre à la tête de cinq cents Russes. On avoit déjà ménagé le soulevement des Maïnotes. Plusieurs milliers d'entr'eux se joignirent aux cinq cents Russes, & avec ces forces le comte Orlow se crut en état d'entreprendre le siege de Coron. Le succès ne répondit point à son attente : dans les premiers jours d'avril il fut obligé de lever le siege. Ce général étoit subordonné au comte Alexis Orlow son frere, chargé en chef de cette expédition. Ce dernier arriva alors à la hauteur de Navarino, avec une autre division de vaisseaux. Il fit aussi-tôt débarquer ses troupes de terre, & rappella auprès de lui le détachement de son frere. Son premier soin fut de pourvoir à la sûreté du camp qu'il établit à Navarino, & de réunir à lui tous les Grecs soulevés. Ensuite il en détacha un nombre considérable vers Patras, dont il vouloit faire le siege. Ils trouverent cette ville abandonnée par la garnison Turque, qui s'étoit retirée dans le château : mais pendant que les Russes se préparoient à l'assiéger, & que les Grecs pilloient & ravageoient les maisons & les campagnes des Ottomans, un essaim de corsaires Dulcignotes vint au secours de la place. Quelques centaines de soldats débarquerent, repousserent

& diſperſerent ſans peine le peu de troupes qui s'oppoſoient à leur marche. Ils firent un carnage affreux des Maïnotes & des habitans même de Patras. Alors le comte Orlow détacha, le 20 du même mois, une partie de ſon armée vers Tripolizza, dont il eſpéroit de s'emparer, au moyen des intelligences qu'il y avoit pratiquées; mais l'impatience ou l'indiſcrétion des Grecs ſauva cette place. Le pacha de Tripolizza, informé de la marche des Ruſſes, envoya au-devant d'eux un corps de huit cents Janiſſaires & toute la cavalerie de ſon département. Les Ruſſes furent ſurpris & défaits; il ne s'en ſauva qu'un petit nombre; & la plupart des Maïnotes qui les avoient ſuivis dans cette expédition, furent taillés en pieces par la cavalerie Ottomane. Le ſupplice des principaux conjurés, à la tête deſquels étoit l'évêque de Tripolizza, ſuivit de près ce ſuccès du pacha.

Le général Ruſſe n'oſant plus eſpérer de ſe rendre maître de l'intérieur du pays, tourna alors ſes vues ſur Modon, qu'il fit inveſtir dans les derniers jours d'avril par trois mille Maïnotes, ſoutenus d'un corps de huit cents Ruſſes. La tranchée fut ouverte devant cette place le 4 mai, & les aſſiégeans eurent, deux jours après, dix-huit canons de vingt-quatre livres de balle & dix mortiers de différens calibres en état de battre cette place, qui étoit défendue par ſept cents Janiſſaires. Le pacha de Tripolizza accourut le 8 au ſecours de la place. Il attaqua les Ruſſes, qui ſe défendirent avec courage; mais les Maïnotes

ayant pris la fuite à la premiere charge, la déroute fut bientôt générale. Les Ruſſes perdirent les deux tiers de leur monde, leurs canons & leurs provisions. Les débris de cette armée ſe ſauverent, les uns à Navarino, les autres à bord des vaiſſeaux qui croiſoient devant Modon.

Ce mauvais ſuccès ne découragea pas le général Orlow. Renforcé par des ſecours d'hommes & de vaiſſeaux, que lui avoit amenés le chef d'eſcadre Elphinſton, il entreprit à la fois les ſieges de Coron & de Modon. Le premier fut pouſſé vivement. On ſe flatoit de réduire inceſſamment la place, quand le général Ruſſe fut informé qu'Oſman-Bey approchoit avec un gros corps d'Albaniens, de Janiſſaires & de cavalerie. D'après la maniere dont s'étoient comportés les Maïnotes au premier combat qu'il avoit livré devant Modon, il crut devoir en laiſſer le plus grand nombre dans le camp & devant la place, & détacha à la rencontre des Turcs le prince d'Olgorouki, avec la plus grande partie de l'infanterie Ruſſe, & quelques Grecs choiſis.

Le prince d'Olgorouki n'héſita pas un moment d'attaquer les Turcs, quoique ſupérieurs en nombre. Dix pieces de campagne les battoient déjà, quand la garniſon de Modon, après avoir battu & diſperſé les Maïnotes qui l'aſſiégeoient, vint ſubitement attaquer ce général par-derriere. Il ſoutint cependant ce combat pendant une demi-heure; mais entouré de tous côtés, il ſuccomba enfin. Tout ſon monde y périt, à la réſerve de

cent fantaſſins Ruſſes qui s'ouvrirent un paſſage vers Navarino & y ramenerent leur général dangereusement bleſſé. Cet échec arrivé le 18 mai, fut ſuivi de la levée des ſieges de Coron & de Modon.

Ainſi échouerent les entrepriſes des Ruſſes ſur les côtes de la Grece & de la Morée : ainſi s'évanouirent leurs eſpérances de ſoulever la plus grande partie des Grecs. Obligés d'abandonner ce moyen toujours dangereux, ils prirent le parti de tenir la mer, & de chercher ſur les flots des occaſions plus ſûres de ſignaler leur courage. Il eſt inutile de rappeller les courſes qu'ils firent dans l'Archipel ; elles ne préſentent que quelques rencontres ſans effet & des croiſieres peu intéreſſantes. C'eſt au récit du fameux combat qui les rendit maîtres de l'Archipel, que nous nous bornerons.

Leur eſcadre avoit pluſieurs fois donné la chaſſe à la flotte Ottomane, qui toujours avoit fui. L'ayant trouvée enfin à l'ancre, le 5 juillet, dans la rade de Libernos, ville d'Aſie, ſur le canal de Scio, l'amiral Spiritow, après un conſeil de guerre, réſolut de l'attaquer. Il fit en conſéquence ſes diſpoſitions. L'eſcadre Ruſſe étoit forte de quinze vaiſſeaux ; ſavoir, neuf du premier rang, deux frégates, deux paquebots & deux vaiſſeaux Anglois au ſervice de la Ruſſie. Cette eſcadre fut diſpoſée ſur trois lignes, dont la premiere fut commandée par l'amiral Spiritow ; la ſeconde, par le comte Alexis Orlow ; le chef d'eſcadre Elphinſton commandoit la troiſieme, qui formoit l'arriere-garde.

La flotte Turque consistoit en trente vaisseaux, dont deux caravelles, quinze galeres, cinq chébecs & huit demi-galeres.

Les approches commencerent par les vaisseaux amiraux, qui commencerent le combat. Celui du capitan-pacha portoit quatre-vingt-dix canons de bronze. Après plusieurs décharges respectives, l'amiral Spiritow, qui vouloit en venir à l'abordage, presse la manœuvre, & malgré le feu le plus opiniâtre, arrive si près du vaisseau Turc, que les soldats Russes arrachent & enlevent le pavillon ennemi, & le présentent à leur amiral. Au même instant les Russes jeterent une si grande quantité de grenades & de matieres combustibles enflammées sur le vaisseau Turc, que le feu s'y étant pris, il se communiqua par la misaine au vaisseau Russe. Les deux vaisseaux étoient alors accrochés, & l'on ne put les séparer assez tôt pour empêcher les flammes de se communiquer mutuellement. Alors les officiers n'eurent plus que la ressource de sauter dans leurs chaloupes, & de fuir un embrasement qui alloit engloutir dans les flots & l'équipage & les combattans. Vingt-quatre personnes, le comte Théodore Orlow, l'amiral & son fils n'échapperent au danger que pour être témoins du spectacle cruel de voir sept cents vingt soldats ou matelots en proie aux flammes, dans l'attente affreuse d'être bientôt les victimes des deux plus terribles élémens. En effet, l'amiral Spiritow gagnoit à peine le large, que le feu ayant gagné la sainte-barbe de son vaisseau embrasé, il

ſauta en l'air & couvrit la mer de ſes malheureux débris. Bientôt après le vaiſſeau amiral des Turcs eut le même ſort. Heureuſement pour le capitan-pacha, qu'il eut la précaution de ſe ſauver, avec quelques-uns de ſes gens, à la faveur d'une des chaloupes attachées à ſon bord. Il ne falloit rien moins qu'un accident auſſi funeſte pour jeter la flotte Ottomane dans le déſordre & la confuſion : elle fut telle, que n'oſant s'expoſer à la valeur des Ruſſes & tenter les haſards d'un combat, les Turcs ſe hâterent de couper les cables de leurs vaiſſeaux, prirent la fuite à toutes rames, & ſe jeterent dans le port de Libernos.

Le lendemain, craignant encore d'être attaqués, ils débarquerent la plus grande partie de leur artillerie, & ſe retrancherent de maniere à empêcher la deſcente qu'ils ſoupçonnoient que les Ruſſes auroient envie de faire. . . . . .

Le moyen offert aux Ruſſes d'anéantir la flotte Ottomane étoit trop beau pour qu'ils en laiſſaſſent échapper l'occaſion : auſſi, dès le ſoir même de la journée du 6, l'amiral Ruſſe fit préparer quatre brûlots pour mettre le feu à l'eſcadre ennemie ; & leur ayant donné le ſignal de s'avancer ſous l'eſcorte de quatre vaiſſeaux de guerre, ils partirent pour exécuter leurs ordres. A peine eurent-ils lancé quelques bombes & quelques feux d'artifice, qu'un paquet de ces feux étant tombé ſur une caravelle Turque, l'embraſa à l'inſtant ; & comme elle étoit ſur le vent, elle communiqua bientôt l'incendie à toute la flotte, qui fut réduite

en

en cendres. Le vaisseau de Zaffir-Bey, de soixante-dix canons, cinq demi-galeres, & plusieurs galiotes & chaloupes, furent préservés de l'embrasement ; mais les Russes s'en emparerent. Cet événement est d'autant plus mémorable, que le lieu où il s'est passé est précisément le cap appellé chez les anciens, *promontorium Mycale*, où les Grecs atteignirent & brûlerent le reste de la grande flotte de Xerxès, vaincu dans le fameux combat de Salamine.

La destruction de la flotte Ottomane sembloit devoir ouvrir aux Russes l'entrée du détroit des Dardanelles, ou du moins leur faciliter la conquête des plus riches & des plus considérables isles de l'Archipel. Le premier soin de leur amiral fut aussi de tenter d'abord le passage du détroit ; mais les bonnes dispositions de Moldavanchi-Ali-Pacha ne lui permirent pas de poursuivre son projet. Les garnisons des châteaux avoient été renforcées par les meilleures troupes de l'empire ; quatre gros vaisseaux restoient encore dans le canal ; un grand nombre d'autres vaisseaux de transport, attachés ensemble, & garnis de canons & d'artillerie en très-grande quantité, fermoit l'entrée du canal, qui, par ce moyen, se trouvoit inabordable. Les Russes se contenterent de le bloquer pour en interrompre la communication & intercepter tous les vaisseaux qui auroient pu porter des secours & des marchandises à Constantinople. Tel fut le sort de quatre-vingt bâtimens escortés par quatre vaisseaux du Caire. Ils avoient à bord

les sommes provenantes des tributs que la Syrie & l'Egypte envoyoient au grand-seigneur. Ils tomberent au pouvoir de l'escadre Russe, ainsi que plusieurs autres navires des ports de l'Asie & de l'Afrique. Ils ignoroient tous la destruction de la flotte Ottomane.

Une partie des vaisseaux fut destinée à croiser, & l'autre à s'emparer des isles de Scio, de Lemnos & de Metellin, les plus considérables de l'Archipel. Scio & Metellin furent bientôt soumises; Lemnos résista. Un château très-fort, un brave commandant, une garnison nombreuse, arrêterent les Russes qui, après plusieurs tentatives pour s'emparer de la fortereſſe, obligerent le commandant à capituler. Un événement singulier rendit la capitulation inutile; il est trop intéressant pour que l'on en néglige ici le détail. Avant qu'on admît la garnison de cette fortereſſe à capituler, le comte Orlow, sachant que tout y manquoit, jusqu'à l'eau même, eut la générosité d'y envoyer, non-seulement à la priere des assiégés quelques médicamens & rafraîchissemens pour les malades & les blessés, mais encore de faire savoir au commandant que s'il avoit besoin d'autres soulagemens, il lui en procureroit: offre qu'il effectua en envoyant à la garnison du café, de l'opium & de l'eau-de-vie. Enfin, lorsqu'il fut question de rendre la fortereſſe par capitulation, on convint des articles suivans:

1°. Que tous les chrétiens qui se trouvoient dans le château, & les Turcs qui voudroient

embraſſer le chriſtianiſme, y jouiroient d'une pleine franchiſe.

2°. Que toutes les munitions & attirails de guerre, appartenant au grand-ſeigneur, ſeroient livrés aux Ruſſes.

3°. Que les particuliers leur remettroient auſſi leurs armes; mais que chacun pourroit ſe retirer avec telle quantité de ſes effets qu'il ſeroit en état de porter.

4°. Que le général Ruſſe fourniroit aux aſſiégés deux navires pour les tranſporter en Aſie, à condition qu'ils paieroient les frais du tranſport, & qu'on ne garderoit point leurs femmes.

5°. Que les capitaines des navires auroient ordre de ne moleſter ni femmes ni enfans, & que les vaiſſeaux Turcs les laiſſeroient paſſer librement.

6°. Que des officiers Ruſſes ſe rendroient dans la place pour examiner ſi le tout étoit fidélement livré, & qu'après la ſignature des articles, la garniſon planteroit le drapeau blanc.

7°. Que le comte Orlow accorderoit aux aſſiégés un paſſe-port, au moyen duquel ils puſſent arriver ſains & ſaufs à leur deſtination.

8°. Que tous les eſclaves, tant hommes que femmes, ainſi que tous les habitans chrétiens de l'isle, ſeroient remis en liberté.

La capitulation conclue, le drapeau blanc fut arboré. Six d'entre les chefs des Turcs furent mis, comme otages, entre les mains des aſſiégeans. Auſſi-tôt le général dépêcha les vaiſſeaux de guerre

qui mouilloient ſous la fortereſſe, vers le port de Modrone, dans la même isle où étoient les magaſins & les armemens. Il s'y porta lui-même, pour donner les ordres de lever le camp & d'embarquer l'artillerie : ce qui occupa les Ruſſes juſqu'au déclin du jour, que les troupes réglées ſe trouverent à bord. On en laiſſa quelques-uns en arriere avec cent vingt Eſclavons & trois cents cinquante Albaniens, qui devoient ſe tenir ſous les murs du château. Avant minuit, il arriva ſucceſſivement quelques Grecs qui apporterent avis que vingt-trois bâtimens, chargés de Turcs, avoient fait une deſcente à un mille du fort. Cet avis fut confirmé par quelques officiers qui commandoient des pelotons de troupes d'obſervation.

Le général mit en campagne quelques détachemens de huit à dix hommes, pour ſavoir ſi l'ennemi avançoit, ou afin de découvrir, s'il étoit poſſible, l'état de ſes forces. Ces détachemens, après environ deux milles de marche, rencontrerent l'ennemi approchant en diverſes bandes ; mais l'obſcurité empêcha d'obſerver leur nombre. A la pointe du jour, ils le virent hâter le pas, toujours diviſé en pluſieurs corps. En un moment il couvrit toute la montagne vers le port & la fortereſſe, & fit feu ſur les Ruſſes, qui répondirent par des décharges très-vives : ce qui tint l'ennemi en reſpect pendant une demi-heure. Néanmoins le général, craignant que ſon monde ne fût mis en fuite & coupé d'avec les vaiſſeaux, donna l'ordre pour la retraite & le fit embar-

quer sur les chaloupes, qui arriverent exprès, mais sans avoir perdu un seul homme, au lieu que les Turcs souffrirent quelque perte.

Toutes les troupes ayant été ainsi embarquées, les vaisseaux, qui consistoient en deux frégates, dont une avoit à bord le général, une galiote à bombes & dix bâtimens de transport, eurent ordre de mettre en mer. Les Russes coulerent à fond un navire Turc qui, à leur arrivée dans le port, y mouilloit sans voiles. Ils dirigerent leur route vers celui de Modrone, où ancroit la plus grande partie de leur escadre; & comme ils y avoient à peu près consommé les provisions, le général résolut de se retirer de ces parages & d'évacuer l'isle. Il ordonna en conséquence l'embarquement du reste des provisions, des malades & des troupes qui étoient encore à terre. Deux cents hommes le protégeoient. Ceux-ci furent attaqués par huit cents Turcs, commandés par Hassan-Bey. Le Bostangi-Bachi, l'un des principaux chefs de l'isle, & l'un de ceux qui avoient signé la capitulation, accompagnoit Hassan. Les deux cents Russes opposerent à l'ennemi une courageuse résistance; le combat, tant au feu qu'à l'arme blanche, dura plus de deux heures. Enfin les Turcs l'abandonnerent, & laisserent deux cents quatorze hommes sur la place. Ils emmenerent leurs blessés, dont le nombre excédoit celui des morts. Les Russes ne perdirent que trente-sept des leurs, & n'eurent qu'environ le même nombre de blessés. Parmi les Turcs morts, se trouva

le Boſtangi-Bachi, à qui le général fit couper la tête & la fit porter à ſon bord. Il manda enſuite les ſix otages garants de la capitulation, & leur demanda « ſi quiconque avoit ſigné une pareille » capitulation pouvoit, ſans déroger au caractere » d'honnête homme, agir quelques heures après » en ennemi contre ceux à qui il s'étoit rendu, » pendant que de leur côté ils n'avoient contre- » venu en rien aux articles ſtipulés. » Ils répondirent « qu'un homme ne pouvoit ſe rendre cou- » pable d'une telle infidélité. » Alors le général leur fit voir la tête du Boſtangi-Bachi, en leur demandant s'ils la connoiſſoient. Convaincus par eux-mêmes de la vérité, & apprenant avec beaucoup d'émotion que cette tête étoit celle du ſecond chef du combat, ils s'écrierent « qu'il avoit » été un homme ſans foi & ſans crainte de » Dieu; » ſe jeterent à ſes pieds, le ſupplierent de ne pas venger cette perfidie ſur eux, qui ſe reconnoiſſoient pour être ſes eſclaves; implorerent ſa miſéricorde comme innocens, & réclamerent ſon équité naturelle, qui ne permettoit pas qu'ils fuſſent ſoupçonnés d'être coupables & d'intelligence, eux qui étoient dans l'impuiſſance de lui livrer la forteresſe, & réſolus de tenir toujours religieuſement, & autant qu'il dépendroit d'eux, la promeſſe qu'ils avoient faite lors de la capitulation. Les ôtages furent enſuite renvoyés à bord des vaiſſeaux qui leur étoient deſtinés. Le lendemain, le général fit venir auprès de lui les plus notables d'entre les Grecs de l'isle, & leur

dit que, puiſque les proviſions en étoient autant que conſommées, il avoit pris la réſolution de la quitter ; qu'ils pouvoient ſe retirer auſſi avec leurs femmes & leurs enfans, à moins qu'ils ne jugeaſſent pouvoir reſter dans l'isle, après ſon départ, avec ſûreté de leurs vies & de leurs biens. A ces mots, la conſternation ſe répandit parmi eux. Ils répondirent qu'ils avoient tout à craindre s'ils ne s'éloignoient, & qu'ainſi ils ſe voyoient contraints d'abandonner pour jamais leurs domiciles, leurs terres & tout ce dont ils jouiſſoient. Le général, touché de leur poſition alarmante, leur demanda ſi en remettant, à leur ſollicitation, les ſix otages en liberté, ils croyoient qu'ils ſeroient en état de les garantir de violence & de tous mauvais traitemens. Ils ſe jeterent à ſes pieds & l'aſſurerent que comme les otages étoient les chefs de l'isle, ſi Son Excellence daignoit leur accorder cette faveur, eux-mêmes retourneroient tranquillement à leurs maiſons & poſſeſſions. Alors le comte Orlow fit venir les otages & leur parla en ces termes : « Eu égard à ce qui s'eſt paſſé » après la capitulation, & attendu l'infidélité du » Boſtangi-Bachi, l'un des plus diſtingués d'entre » vous, je crois être en droit de vous ôter la » liberté, & de vous faire mes eſclaves. Néan- » moins, comme ma conſtante volonté eſt d'en » agir avec vous ſuivant les intentions de ma » ſouveraine, toujours portée à la miſéricorde, » même envers ſes ennemis, & inclinée à pro- » téger ceux qui ont recours à ſon aſſiſtance,

» vous voyez que les chefs des Grecs ſont venus
» à moi pour me prier de vous rendre la liberté.
» J'y conſens, pourvu que vous promettiez, &
» que vous ſoyez en état de tenir parole, ſous
» proteſtation de ſerment ſur l'Alcoran & ſur
» tout ce qu'il y a de plus ſacré dans votre culte,
» que non-ſeulement vous ne ferez perſonnelle-
» ment aux Grecs, habitans de l'isle de Lemnos,
» aucun mal ni violence, de quelque ſorte que ce
» puiſſe être; mais à tous autres que vous pour-
» riez rencontrer par occaſion, & qui n'auroient
» rien entrepris contre les devoirs de la probité.
» De plus, vous vous engagerez envers moi
» à les défendre, & chercherez à faire éprou-
» ver le même traitement à tous les autres chefs
» & habitans de l'isle. Maintenant, conſultez-
» vous, & peſez ſi vous êtes en état d'accom-
» plir tout ce que vous me promettrez. Néan-
» moins je dois préalablement vous avertir que,
» ſi vous y manquez, à l'exemple d'autres de
» votre nation, vous & un grand nombre de
» vos freres, qui ſont en mon pouvoir, vous
» vous rendrez malheureux. Vous n'ignorez pas
» qu'il ſe trouve parmi eux deux Cadis, un offi-
» cier des Janiſſaires & un Serbechi-Bachi du
» grand-ſeigneur, leſquels me répondront de
» l'inexécution de vos promeſſes & de celles de
» tous vos autres chefs Turcs & des habitans
» de l'isle. »

Les otages ayant ouï ce diſcours, ſe proſter-nerent aux pieds du général, le remercierent en termes les plus expreſſifs, & prêterent entr'eux

des ſermens ſolemnels, non-ſeulement en leur nom, mais de la part des autres Turcs de l'isle; ils jurerent qu'ils accompliroient tout ce qu'on exigeoit d'eux, & que dans la ſuite ils conſidéreroient les Grecs comme leurs freres, puiſque c'étoit par leur interceſſion qu'ils recouvroient leur liberté. Ce fut à ces conditions qu'ils l'obtinrent du général, dont les Turcs & les Grecs embraſſerent les genoux, lui ſouhaiterent mille bénédictions, & ſe rendirent à terre. Avant que le comte Orlow eut quitté l'isle, il reçut de Haſſan-Bey, commandant des troupes qui étoient venues au ſecours du fort, une lettre conçue en ces termes :

« Très-bienfaiſant, très-miſéricordieux, envoyé de Dieu pour faire du bien, très-noble comte d'Orlow, plein d'excellentes qualités, & plénipotentiaire de l'impératrice de Ruſſie, que Dieu vous béniſſe juſqu'à la fin de vos jours ! Quant à notre perſonne, nous ſommes bien. Le fort dont vous avez fait le ſiege, & qui a été contraint de capituler, a arboré le drapeau blanc; & conformément aux conditions preſcrites de part & d'autre, on vous a remis entre les mains, pour ſûreté de leur accompliſſement, ſix otages que vous retenez encore à votre pouvoir. Le fort n'a pu ſe rendre, parce qu'ayant reçu ordre du grand-ſeigneur de venir à ſon ſecours, j'y ſuis entré, & y ai planté le drapeau rouge. Tous ceux qui ont ſouſcrit à la capitulation tiennent

„ toujours leur parole; & il n'y a point d'e-
„ xemple que, depuis que le monde eſt monde,
„ ceux qui ſe ſont donnés une fois pour otages
„ aient manqué à leur engagement. Maintenant
„ que je ſuis maître du fort, les chefs & les
„ habitans n'ont pas la moindre autorité. Quant
„ aux otages, on peut eſpérer avec raiſon que
„ votre réputation & votre vertu, par-tout ſi
„ célebres, vous diſpoſeront à leur accorder la
„ liberté. »

Cette eſpérance, comme nous l'avons vu, n'étoit pas ſans fondement. Après ce trait de grandeur d'ame, le comte Orlow ſe retira à Paros. Il ordonna à l'amiral Spiritow, ainſi qu'au chef-d'eſcadre Elphinſton, de ſe tenir quelques jours près de Lemnos avec cinq vaiſſeaux de ligne, quelques frégates & quinze bâtimens de tranſport; mais comme l'ennemi ne fit aucun mouvement, ils abandonnerent l'isle.

Campagne de 1771.

L'Europe, étonnée de la rapidité avec laquelle s'étoit groſſi l'orage formé d'abord au ſein de la Pologne, crut qu'après les pertes que les Turcs avoient eſſuyées dans le cours de la campagne précédente, elle verroit bientôt la paix reſſerrer des liens qui ne peuvent jamais trop unir les hommes: mais la Ruſſie avoit remporté des avantages trop conſidérables pour ne pas prétendre faire la loi; & les Ottomans, malgré leurs défaites,

ſe croyoient toujours le même peuple qu'il fut autrefois ſous les Sélim & les Soliman. Ainſi les eſpérances qu'on avoit conçues de voir la concorde rendre le calme au Nord & à l'Orient ébranlés, s'évanouirent preſque à l'inſtant qu'elles furent formées.

La cour de Vienne avoit paru s'intéreſſer au renouvellement de la paix : on ſavoit que le baron de Penkler, précédemment envoyé extraordinaire de Leurs Majeſtés impériale & royale auprès du grand-ſeigneur, avoit eu ordre de ſe rendre au camp du grand-viſir, pour négocier & hâter un accommodement entre les deux puiſſances belligérantes ; on annonça même que la Porte, la Ruſſie & la république de Pologne enverroient des plénipotentiaires à Vienne pour y tenir un congrès, dans lequel on travailleroit à rédiger des articles de paix entre les deux premieres puiſſances, ſous la médiation de quelques autres cours. Mais il ne faut qu'un jour pour armer les hommes les uns contre les autres, & il faut des années entieres pour les réconcilier : les uns exigent trop ; les autres ne veulent rien céder. Ces premieres négociations n'eurent aucun effet, & la guerre continua.

Préparatifs du grand-ſeigneur pour la campagne de 1771.

Pour réparer les pertes des campagnes précédentes, la Porte fit les plus grands préparatifs. L'armée du Danube étoit d'environ deux cents mille combattans ; un nombre égal fut réparti dans les isles de l'Archipel ; des vaiſſeaux armés à la hâte, des eſcadres multipliées devoient croiſer

ſur les côtes des deux mers, & en défendre les approches. Enfin l'empire eut ſur pied, pendant cette campagne, plus de troupes qu'il n'en avoit armé pendant les deux campagnes précédentes.

Le ſultan avoit d'abord réſolu de commander en perſonne l'armée qui s'aſſembla en Romélie ; mais la crainte d'une révolte à Conſtantinople, que les mécontentemens du peuple & des gens de guerre annonçoient, le retint dans ſon ſerrail. Il avoit nommé au grand-viſiriat Selicktar-Mehemet, pacha de Boſnie. Ce choix fut applaudi, & les troupes marcherent avec confiance ſous les ordres de ce nouveau général. Achmet-Effendi, le même qui avoit déjà donné des preuves d'une haute bravoure, & qui plus d'une fois avoit arrêté les progrès des Ruſſes, fut nommé kiaja, ou lieutenant du grand-viſir : on lui confia la défenſe des Dardanelles. Enfin, le grand-ſeigneur ayant rétabli dans la dignité de kan des Tartares Sultan-Sélim-Gherai ; ce prince, homme entreprenant, rapide & valeureux, ſe hâta de marcher ſur le Danube avec ſes Tartares, pour juſtifier l'opinion qu'on avoit de ſon zele & de ſon courage.

Il faut remarquer encore, que pendant l'hiver on avoit fondu & éprouvé trois cents pieces d'artillerie pour le ſervice de l'armée, & quinze cents autres pour la marine. Toutes furent envoyées à leurs deſtinations.

Tous ces préparatifs étoient néceſſaires. Jamais l'empire ne s'étoit trouvé dans une poſition ſi critique. Les côtes de la Grece & de la Morée

avoient été pillées & ravagées; les Grecs étoient soulevés; la flotte Ottomane avoit été détruite, l'alarme jetée même au sein de l'empire. Du côté du Danube, la Valaquie & la Moldavie étoient soumises. L'armée Russe n'avoit plus qu'une victoire à remporter, pour se montrer devant Constantinople. Une partie des Tartares avoit mis bas les armes; l'autre alloit être attaquée; & pour surcroît de désastre, Ali-Bey, gouverneur d'Egypte, s'étoit révolté, & la Géorgie étoit prête à subir la loi des Russes. On a vu des crises moins violentes renverser plus d'un état.

Premiere opération de la campagne de 1771 *sur le Danube.*

Prise de Guirgiowa.

Les apparences d'une pacification n'ayant été que momentanées, la cour de Russie se prépara de son côté à de nouvelles conquêtes. On recruta, on augmenta l'armée du Danube.

Quoique les Russes se fussent rendus maîtres de toutes les places de la Valaquie sur la rive gauche du Danube, ils avoient cependant négligé la conquête de Guirgiowa. Cette ville est située sur la même rive, & dépend de la Bulgarie. Outre qu'elle est assez forte pour mériter quelqu'attention, il étoit important de s'en emparer pour être maître de tout le cours du Danube. Ce fut par le siege de cette place que le comte Romanzow entreprit d'ouvrir la campagne de 1771.

Il chargea le général Olitz de cette expédition.

Ce général, qui en qualité de commandant des troupes Russes en Valaquie, occupoit Buckareſt, en partit le 1er mars, & s'avança à la tête de dix mille hommes, pour aller a taquer la ville, objet de ſon expédition.

La garniſon voulut le prévenir, & marcha elle même au-devant du général détaché contre elle. Elle formoit un corps égal en nombre à celui des Ruſſes. Bientôt ils ſe rencontrent, & le combat s'engage. Les Turcs tombent ſur les Ruſſes avec cette impétuoſité que donnent & le deſir de vaincre & le dépit d'avoir été vaincus : mais les Ruſſes eurent tout l'avantage, & les Turcs, après une perte aſſez conſidérable, furent obligés de fuir.

Guirgiowa étoit défendu par un double retranchement garni d'une artillerie nombreuſe. Les Turcs s'y étoient jetés. Les Ruſſes les attaquent, & emportent ſucceſſivement ces deux retranchemens. Quatre mille Turcs y périrent en les défendant. Les Ruſſes n'eurent que cent ſoixante & treize hommes tués ; mais ſept cents quatre-vingt-quatorze furent mis hors de combat : les généraux Malino, Grothenhelm & le colonel Natali furent de ce nombre.

Tout ce qui n'avoit point péri dans les retranchemens ſe retira dans la ville. On s'y préparoit à une vigoureuſe défenſe ; mais des ſoldats deux fois victorieux ont ſur ceux qu'ils attaquent une ſupériorité trop décidée : les Turcs ſe virent bientôt contraints à demander une capitulation. Dès

le 7 mars, le pacha Seilemen-Aga offrit de rendre la place & la garniſon priſonniere : foibleſſe qui étonnera davantage, quand on ſaura que cette garniſon étoit encore ſi nombreuſe, que le général Ruſſe, craignant d'en être embarraſſé, lui accorda la liberté de ſe retirer. Elle évacua la place, & les Ruſſes en prirent poſſeſſion. Ils y trouverent dix-huit drapeaux, ſoixante-deux canons de bronze, deux mortiers, beaucoup de vivres & de munitions de guerre.

Expédition du général-major Weiſsman contre la ville de Tultſcha, en Bulgarie.

Le 23 mars, le général-major Weiſſman partit d'Iſmaïlow, dans le deſſein de ſurprendre la ville de Tultſcha en Bulgarie. Il avoit avec lui le major-général Oſerow, ſept cents vingt grenadiers, trente canonniers. Le tout s'embarqua ſur cent vingt bateaux. Ce corps deſcendit le Danube, & débarqua vers les trois heures du matin, à la diſtance d'environ quatre werſtes au-deſſus de Tultſcha. Le général-major Weiſſman ayant laiſſé ſoixante grenadiers pour garder les bateaux, partagea le reſte de ſa troupe en trois colonnes; & après avoir emporté deux batteries, dont l'une étoit placée ſur une éminence, & l'autre au bas, il arriva ſous les murs de la ville. Les Turcs lui firent eſſuyer, de l'intérieur de la place, le feu de toute leur mouſqueterie, tandis que leur cavalerie tâchoit de l'envelopper; mais elle fut bientôt miſe en fuite. La plus grande partie de l'infanterie Turque, qui s'étoit poſtée au bas du château & près de la moſquée, où elle étoit protégée par le feu de quatre batteries, fut enfoncée,

après un combat opiniâtre, par les majors Peutling & Jochimſon, qui ſe rendirent maîtres de quatorze canons. Les Turcs s'étant jetés dans la moſquée, y furent ſuivis par les grenadiers Ruſſes, qui en tuerent plus de cent. Vers les huit heures du matin, il ne ſe trouvoit plus aucun ſoldat de la garniſon dans la ville ; & le général-major Weiſſman, content de ce ſuccès, ne crut pas devoir attendre le ſecours qui pouvoit venir à la place, des villes de Babadah & d'Iſaccia, qui en ſont voiſines ; il ſe retira. En conſéquence, il fit rembarquer ſes ſoldats, avec deux des canons qu'il avoit pris ſur les Turcs. Il en laiſſa deux à terre au major Peutling & fit enclouer les autres. Sur ces entrefaites on apperçut des barques qui venoient d'Iſaccia : comme on remarqua qu'elles n'étoient chargées que d'un petit nombre de Turcs, on détacha quelques grenadiers ſur des nacelles, pour s'en rendre maîtres. Ils en prirent ſix ; ſept autres échapperent par la fuite. A midi, les troupes Ruſſes étoient toutes rembarquées. La cavalerie ennemie étant accourue, le major Peutling qui couvroit la retraite, la repouſſa ; & après avoir encloué les deux canons dont il s'étoit ſervi, il rejoignit le reſte du détachement, qui ſe rendit à Iſmaïlow.

Repriſe de la ville de Guirgiowa par les Turcs.

La ſaiſon n'étoit pas encore aſſez avancée pour avoir permis au général comte de Romanzow de marcher avec le corps d'armée qu'il commandoit. Cependant il étoit important de protéger la nouvelle conquête du général Olitz, & d'empêcher les

les Turcs de la reprendre. Ceux-ci connoiſſant la foibleſſe des corps qui gardoient la rive gauche du Danube, comprirent qu'en profitant des momens, ils pouvoient ravir à l'ennemi la forteresſe dont il s'étoit emparé. Tout dépendoit de la célérité. Le général Repnin commandoit en chef les troupes Ruſſes répandues dans la Valaquie, ſur les bords & dans les isles du Danube; mais ces corps avoient été affoiblis par les campagnes précédentes. Des maladies contagieuſes avoient ajouté encore au dépériſſement ſucceſſif de ces troupes. Elles ne pouvoient plus ſe prêter de prompts ſecours. Le pacha Mouſſon-Oglou, qui commandoit un corps de dix-huit mille hommes, forma ſon plan d'après la connoiſſance qu'il avoit de la poſition & de l'état des Ruſſes. Dès lors il projeta de paſſer le Danube, & ſes combinaiſons eurent bientôt ce ſuccès qui prouve que l'art de bien juger les événemens eſt égal à celui d'en profiter avec courage, quand on a ſu les ménager.

Le 9 juin fut le jour où le pacha exécuta ſon paſſage du Danube. Ses troupes formoient trois diviſions & marchoient ſur trois colonnes. Son principal objet étoit d'empêcher le général Potemkin de continuer le ſiege de Turno, ſitué vis-à-vis de Nicopolis. Ce ſiege étoit commencé depuis quelques jours. Les deux premieres colonnes des Turcs ſe porterent de ce côté, après avoir paſſé le fleuve. Elles eſpéroient ſurprendre le général Potemkin; mais celui-ci ayant été averti à tems, & d'ailleurs ayant été renforcé par des

troupes que le général prince Repnin lui amena de Guirgiowa, il reçut les Turcs avec une intrépidité inébranlable. L'attaque réussit mal pour ces derniers. Après avoir fait une perte assez considérable, ils se retirerent jusqu'à Widin, dans cette confusion qui annonce une déroute générale.

Tandis que l'on combattoit près de Turno, la troisieme division des Turcs s'étoit hâtée de se présenter sous les murs de Guirgiowa. Il n'y étoit resté qu'environ mille hommes, sous les ordres du major Henckes, ainsi que les bagages du prince Repnin & ceux des troupes qu'il avoit retirées de la forteresse, pour les porter au secours du général Potemkin; mais avant que de suivre les opérations de cette division, il est bon de rappeller l'événement qui inspira au pacha le projet de faire une entreprise sur Guirgiowa.

Il étoit arrivé plus d'une fois à des Turcs de passer de leur camp, situé vis-à-vis de Guirgiowa, dans les isles voisines, sans avoir aucun combat à soutenir. Le 5 du mois, un Turc rencontra un Cosaque; ils s'échaufferent de paroles, & bientôt ils en vinrent aux mains. Tous deux reçurent des secours en même tems; mais ceux qui seconderent le Turc étoient en plus grand nombre. La cavalerie Russe fut obligée de céder le terrein. On fit alors sortir du château un détachement d'infanterie, soutenu de quelques pieces de canon & d'un escadron de cavalerie; mais la victoire ne se déclara pas moins en faveur des Turcs. Les Russes repoussés se retirerent sur le pont qui conduit de l'isle au

château : les vainqueurs, animés par leurs succès, poursuivoient avec plus de rapidité que les vaincus ne fuyoient. Ceux-ci n'eurent pas le tems de lever le pont. Les Turcs entrerent jusques dans les retranchemens. Ils y trouverent le bagage, la caisse & les équipages du prince Repnin. Cependant l'artillerie de la fortereſſe les foudroyoit; il fallut ſe retirer: mais le butin leur reſta. Une premiere victoire eſt ſouvent le gage d'une ſeconde, au moins rend-elle plus entreprenant. Mazud-Gherai, qui commandoit à cette expédition, voulut profiter du moment, & demanda du renfort à Mouſſon-Oglou qui, comme nous venons de le dire, paſſa le fleuve & donna à Mazud-Gherai le commandement de la colonne qui devoit agir contre Guirgiowa.

Ce nouveau chef étoit à la tête de dix mille Muſulmans. Il inveſtit auſſi-tôt la place; mais il lui manquoit du gros canon & des canonniers. L'entrepriſe ne pouvoit réuſſir ſans cette reſſource indiſpenſable. Un parti de confédérés Polonois, qui ſuivoit les Turcs, offrit de ſe joindre à la diviſion de Mazud-Gherai. L'offre fut acceptée, & l'on employa les canonniers Polonois. L'un d'eux coupa une des chaînes du pont-levis; il fut bleſſé & remplacé ſur-le champ par un de ſes camarades, qui rompit auſſi la ſeconde chaîne du pont. Dès ce moment l'entrée de la fortereſſe fut ouverte aux Turcs. Les Ruſſes eſſayerent en vain de rompre le pont. Déſeſpérant de recevoir des ſecours, ils capitulerent le même jour. Ils avoient perdu deux

cents hommes à cette attaque. Elle coûta moins aux Turcs. Aucun Polonois ne fut tué. Le sultan Gherai se fit un devoir de donner l'exemple à ses troupes. Il brava tous les dangers, & mérita par son intrépidité de réussir dans une entreprise conduite aussi courageusement. Le prince Czerwirtinski, qui combattoit parmi les confédérés, fut blessé au bras. Les articles de la capitulation furent les mêmes que ceux que les Russes avoient accordés lorsqu'ils prirent la forteresse. Il y resta soixante-quatre pieces de canon.

Le prince Repnin fut bientôt instruit de l'attaque de Guirgiowa. Il se met en marche, & vole au secours de cette place; mais il n'étoit déjà plus tems. La capitulation étoit signée depuis trois heures, & les Turcs étoient maîtres de la forteresse, lorsque le prince parut. Alors il se détermine à investir de nouveau la forteresse; mais les opérations des Ottomans le forcerent à adopter un autre plan. C'est un des premiers mérites de tout homme public, de ne jamais s'opiniâtrer à vaincre des difficultés qui peuvent lui faire perdre d'autres occasions intéressantes.

Le prince comprit donc que la prise de Guirgiowa par les Turcs faciliteroit au grand-visir le passage du Danube. Dès lors il s'attacha à rassembler le plus de troupes qu'il lui seroit possible pour résister aux attaques qu'il prévoyoit devoir essuyer. Il choisit un point de réunion, où les différens détachemens eurent ordre de se rendre, avant que les Turcs ne les attaquassent en détail.

Mais l'ennemi, prévenu de sa retraite, marcha à sa poursuite, & se porta de Nicopolis à Turno. Sa cavalerie occupoit déjà le village de Karali, lorsque son infanterie vint camper en même tems dans les plaines qui se trouvent entre Mogurani & Turno. Les Russes se préparoient à attaquer de nouveau cette forteresse, & avoient déjà établi un pont pour former l'attaque. Ce pont fut bientôt enlevé par les Turcs, qui chasserent les Russes postés pour le garder. Mais le major Potemkin, qui vouloit profiter de cette circonstance pour donner le tems au prince Repnin de se retirer plus aisément, & aux troupes même qu'il avoit à ses ordres celui de se réunir à celles de ce prince, envoya un bataillon & deux escadrons de carabiniers, pour disputer aux Turcs le passage de la riviere, & soutenir le lieutenant-colonel Fabricius, chargé de la garde du pont. En cet endroit la riviere forme une sinuosité qui ne permet pas à une troupe de s'étendre beaucoup. Le général Potemkin avoit recommandé au lieutenant-colonel Tolstoy, sous les ordres duquel marchoit le renfort envoyé à M. Fabricius, d'attaquer les Turcs dans cette sinuosité, dès qu'ils auroient dépassé la tête du pont. Cette manœuvre fut exécutée avec autant d'intelligence que de succès. M. Fabricius à la tête de l'infanterie, & le prince Cantemir à la tête de la cavalerie, voient le moment favorable, tombent sur l'infanterie Ottomane, qui avoit traversé la riviere : celle-ci ne pouvant résister à la vivacité de cette attaque,

eſt culbutée & forcée de fuir. Quelqu'heureux que fût cet avantage, il devint bientôt funeſte aux Ruſſes même, par la manœuvre habile & prompte de la cavalerie Ottomane. Celle qui occupoit Karali, prévenue de la réſiſtance que les Ruſſes oppoſoient à la défenſe de leur pont, ſe met auſſi-tôt en marche pour les prendre à dos, de concert avec un autre parti de cavalerie qui marchoit d'un autre côté pour le même objet. D'abord des troupes légeres furent oppoſées à cette cavalerie qui, ſupérieure en nombre & en force, les tailla en pieces ou les mit en fuite. Ce premier obſtacle vaincu, elle pénetre ſur le corps des Ruſſes qui gardoient le pont reconquis, l'attaque avec impétuoſité & en fait une boucherie horrible. Les Ruſſes combattoient encore, lorſque le général Potemkin détache à leur ſecours le bataillon du lieutenant-colonel Betitſchew & le corps de réſerve qui étoit aux ordres du major Nikolai-Rachmanow. Ce renfort dégage le corps attaqué, & les Turcs abandonnent la partie. Pendant que cette affaire ſe paſſoit auprès du pont de Turno, une partie de la cavalerie Turque feint de pénétrer juſqu'à la proximité de Mogurani, pour attaquer ou tenir en échec l'infanterie Ruſſe, qui occupoit la plaine & les bords de la riviere. L'avant-garde de cette cavalerie perce juſqu'à Mogurani, attaque ce village, & y enleve une piece de canon de douze livres de balle. Heureuſement pour les Ruſſes, leurs cuiraſſiers tombent ſur elle avec tant de courage, qu'ils l'obligent à faire retraite.

Cette réſiſtance aux différentes attaques que les Turcs formoient contre les corps Ruſſes, fut également fatale aux uns & aux autres ; mais ces derniers qui ne ſe trouvoient pas aſſez en force, & qui ſavoient d'ailleurs que le paſſage du Danube étoit ouvert à leurs ennemis, ſongerent ſérieuſement à ſe retirer. Le général Potemkin prépara dès la nuit même ſes diſpoſitions pour rejoindre le prince Repnin.

Ainſi les Ruſſes, après avoir perdu beaucoup de monde, furent obligés d'abandonner leur entrepriſe ſur Turno, qui coûta ſix cents hommes aux Turcs & deux drapeaux. Cependant les uns & les autres méritent des éloges. Leurs manœuvres avoient également été combinées avec intelligence, & exécutées avec courage. Les Ottomans profiterent de l'occaſion favorable de repaſſer le Danube, & les Ruſſes n'épargnerent rien pour leur réſiſter, malgré la foibleſſe de leurs corps.

Le jour ſuivant, le général-major Potemkin rejoignit, avec ſa diviſion, celle du prince Repnin, qui n'ayant d'autre intention que d'attendre ce premier officier, n'avoit pas eu le tems de ſe choiſir une poſition avantageuſe. Il avoit à dos des défilés, d'un côté des gorges, & de l'autre la petite riviere de Sabor. Il n'ignoroit point qu'un corps de dix mille Turcs s'avançoit pour empêcher la réunion du général Potemkin, ou pour les inquiéter l'un & l'autre dans leur retraite. Il craignit alors d'être tourné par les défilés ; il ſe hâta de les occuper & de paſſer la Sabor la nuit du

7 au 8. L'ennemi étoit à la rive opposée de l'Argis. Il falloit le retenir dans cette position, tandis qu'il exécuteroit son projet ; ce qu'il fit en laissant un corps de troupes à la vue des Turcs, qui leur masqua la marche de celles qui passerent les défilés & la riviere. Celles-ci se porterent dans un camp voisin de Buckarest, près du couvent Bakaruschri, où il resta tranquillement jusqu'au 21. Pendant ce tems il s'occupa à rappeller près de lui les détachemens qui occupoient des postes hasardeux, & prévit ainsi aux moyens de faire face aux Turcs.

Effectivement, le 21, le même corps que le prince Repnin avoit retenu sur l'Argis, & qui étoit conduit par le séraskier Achmet, s'avança pour attaquer & livrer combat aux Russes. Le général Potemkin étoit à la droite de cette petite armée, & ce fut en cet endroit que l'ennemi essaya ses attaques. On le reçut avec bravoure. Le feu de l'artillerie des Russes ne lui permit pas de s'avancer en front pour attaquer par-tout. Les Russes profitent de cette faute, & s'avancent eux-mêmes sur les Ottomans, qui ne pouvant supporter la charge de leurs ennemis, prennent la fuite & se sauvent, poursuivis d'un côté par l'infanterie Russe jusqu'à la riviere de Sabor, à onze werstes du camp, & de l'autre par la cavalerie & les troupes légeres, jusques par-delà l'Argis, à plus de vingt werstes. Les Russes qui poursuivoient ainsi les Turcs, étoient sous la conduite des généraux-

majors Potemkin & Tſchatoriskoï. Preſſés de toutes parts, les Ottomans s'enfuirent juſqu'au-delà de la riviere de Klinetſchty, qu'ils traverſerent ſur un pont qu'ils rompirent après. Ce qui augmenta leur déroute, fut la nature même du terrein, qui ne leur permit pas de ſe rallier & de préſenter des corps ſolides & étendus. Ils ne trouvoient par-tout que bois & défilés : encore cet eſpace étoit-il coupé par trois rivieres. Tous ces obſtacles retardoient leur marche, & facilitoient aux Ruſſes les moyens de tomber ſur la queue des colonnes renfermées dans ces défilés, où elles ne pouvoient ſe ſecourir mutuellement. Cependant les Turcs ne perdirent que trois cents hommes, vingt-un priſonniers, cinq drapeaux & une piece de canon.

Il eſt très-certain que la cavalerie Ruſſe fit en cette occaſion des prodiges de valeur, ſur-tout celle qui étoit aux ordres du prince Cantemir, qui attaqua & culbuta pluſieurs fois l'ennemi avec un courage extraordinaire. On doit à la valeur, comme à la vertu, le tribut d'éloges qu'elle mérite, quelque part où elle paroît avec éclat.

Les tentatives des Turcs ne ſe bornerent pas à celle que l'on vient de détailler. Ils étoient maîtres de Guirgiowa & de ſes environs. La garniſon de cette forteresſe voulut entreprendre un coup de main ſur Buchareſt, & profita du moment que le ſéraskier Achmet attaquoit le prince Repnin. Elle avoit concerté ſon entrepriſe avec un corps de quarante mille tant Janiſſaires que

Spahis, qui avoit passé le Danube le 12 avec quelques pieces de canon : mais la défaite du séraskier ne lui permit pas de rien exécuter.

Ce même corps de quatre mille hommes avoit attaqué, le jour de son passage du fleuve, les postes des Russes placés à Negojeschi, entre la riviere d'Argis & Jalonicza, & les avoit délogés. Le lendemain il voulut poursuivre le colonel Bokelman, qui soutint son choc jusqu'à l'arrivée d'un renfort qu'il attendoit : c'étoit le régiment d'Ingermanie, commandé par le général-major Rshewoskoï. Il arriva si à propos, que dans l'instant le colonel Bokelman ayant trouvé jour à tourner l'ennemi, le chargea à dos, le dissipa & le poursuivit jusqu'au Danube. Deux cents cinquante Turcs resterent sur la place, & cinquante furent faits prisonniers. Ils perdirent encore deux canons, deux chariots chargés de balles, & un troisieme chargé de poudre.

Cependant il n'étoit pas possible que les Russes pussent se soutenir en cet endroit, par-tout entourés d'ennemis; & malgré la précaution que le général-major Rshewoskoï avoit eu de porter des piquets le long du fleuve, pour intercepter les barques de transport, il se vit obligé de se retirer en même tems que le prince Repnin, & il ne put le faire sans être beaucoup inquiété. L'ennemi, qui savoit que les équipages des cuirassiers passoient auprès d'Obilescht, se porta de ce côté, sabra l'escorte qui les conduisoit; s'en empara, ainsi que de vingt-un chevaux & de vingt-trois chariots chargés de biscuit.

Les Turcs, qui avoient sur la rive gauche du Danube différens corps de troupes pour observer les Russes & s'opposer aux entreprises qu'ils auroient pu former, soit pour tenter le passage du fleuve, soit pour pouvoir secourir les isles du Danube, qui auroient pu être attaquées, s'étendoient depuis Widin jusqu'à l'embouchure du fleuve. Ils le passerent sans obstacle auprès de Guirgiowa; mais ils ne purent en faire autant ailleurs. Douze mille Turcs campés sous Tultscha attendirent le résultat des opérations de ceux qui avoient déjà passé le fleuve, pour le passer eux-mêmes, & se jeter sur Braïlow ou sur Ismaïlow, & par ce moyen redevenir maîtres de la rive droite. Le général Weissman comprit leur dessein. Pour les arrêter & faire diversion en même tems à ceux qui étoient déjà en Valaquie, il résolut de passer lui-même le Danube, & de se porter sur le camp de Tultscha, pour en déloger l'ennemi, & pour attirer dans cette partie de la Bulgarie tous les corps Ottomans qui bordoient le fleuve. Dans cette intention, il pénetre jusqu'à Cartal avec une forte division, passe heureusement le Danube, & forme son attaque dès le 19 juin à la pointe du jour. Le camp étoit retranché : les Russes y pénetrent, & bientôt s'en rendent les maîtres. Les Turcs prennent la fuite, en laissant mille morts, cent & six prisonniers, treize drapeaux, huit pieces de canon en batterie, trente-quatre autres sur des bateaux, trente-sept fauconneaux de fer. Après cette expé-

dition heureuſe, le général Weiſſman s'empara de tous les bateaux & navires, qui ſe montoient au nombre de quarante-trois. Quelques-uns étoient chargés de poudre, de balles, d'armes & d'autres munitions. Il fait enlever la charge des uns, coule les autres à fond, où les brûle, & repaſſe le fleuve.

Telles furent les opérations les plus remarquables qui ſe paſſerent ſur le Danube dans les commencemens de la campagne de 1771 : mais ſi la poſition des armées reſpectives ſembloit annoncer que les Turcs s'empareroient de la Valaquie, d'un autre côté les Ruſſes ſe préparoient à porter tous leurs efforts ſur la Crimée. La conquête de cette preſqu'isle étoit pour eux le point le plus important.

Conquête de la Crimée par les Ruſſes, dans la campagne de 1771.

Si le général-comte de Romanzow avoit paru négliger quelque tems de marcher avec ſon armée ſur les bords du Danube, pour empêcher les Turcs de repaſſer ce fleuve, on peut croire qu'il avoit deſſein de conſerver une communication néceſſaire entre ſon armée & celle du prince d'Olgoroucki, & de protéger le cours du Dnieſter, dont les Ruſſes étoient maîtres juſqu'à ſon embouchure. Si telle fut la combinaiſon de leurs opérations, elle fut heureuſe : le ſuccès la couronna.

Il faut avouer que le général-comte de Panin avoit préparé ces avantages pendant la campagne précédente, en se rendant maître d'Oczakow & de Bender. Il avoit soumis les Tartares de Budziack & d'Ediſſan : il n'y avoit plus qu'à forcer l'entrée de la Crimée.

Le comte de Panin avoit demandé à l'impératrice sa démiſſion du commandement, & l'avoit obtenue : le prince Waſiley-Michaïlowitz d'Olgoroucki en fut chargé. Dès que la saiſon permit d'entrer en campagne, le nouveau général fit des préparatifs pour forcer les lignes qui défendoient la Crimée. Le 12 juin, il marcha vers Pérékop. Son armée étoit compoſée de la milice de Coulrsk & de Ritsk : ce qui formoit un corps de vingt-cinq mille hommes. On y avoit joint deux régimens de dragons & quatre d'infanterie. La flotte deſtinée pour la mer Noire étoit de quatorze vaiſſeaux de guerre, de trente-ſix vaiſſeaux de tranſport, de neuf bombardes & de trois brûlots.

Le 14 juin, à deux heures du jour, les lignes de Pérékop furent attaquées, & forcées au premier aſſaut, quoique défendues par le fort du même nom. Le corps deſtiné à cette attaque avoit été diviſé en quatre colonnes, & s'étoit porté à la droite de la mer Noire, où l'affaire devoit commencer. Le général-major comte Muskin-Puſchkin & le brigadier prince de Galitzin commandoient ce corps. Un autre, conduit par le général-major prince Proſorowski, s'étoit porté

à la gauche ſur Siwach, pour contraindre les Tartares à partager leurs forces, & faciliter l'attaque du comte Puſchkin.

Dès que les Ruſſes parurent, & que leur premier détachement commença l'attaque, le ſultan Sélim-Gherai ſe porta ſur la droite, où ſes troupes avoient campé; mais voyant qu'il ne pouvoit réſiſter au choc impétueux des Ruſſes, il prit la fuite avec les ſiens. Les Ruſſes eſcaladerent avec la plus grande bravoure la contreſcarpe qui ſoutenoit & défendoit les lignes, & qui avoit ſix toiſes & demie de hauteur, enſuite l'eſcarpe, qui en avoit treize.

Cette attaque fut ſi prompte & ſi vigoureuſe, que les Ruſſes perdirent très-peu de monde. Aucun des officiers ſupérieurs n'y fut tué; mais quatre y furent bleſſés. Le nombre des ſoldats morts fut d'environ cent. Les ennemis perdirent quarante pieces de canon, une proviſion conſidérable de poudre & d'autres munitions de guerre.

Les lignes forcées, le prince d'Olgoroucki inveſtit la fortereſſe de Pérékop, ſans perdre un ſeul moment, & força la garniſon à ſe rendre priſonniere. Il ſe trouva dans la place ſoixante & quatorze canons de fonte, cinquante-ſix de fer, trois obus & deux mortiers.

Pour préparer l'attaque de ces lignes, le prince d'Olgoroucki avoit chargé le général Tſcherbatow de ſe porter avec ſa diviſion ſur Genitſch, place ſituée au débouché d'une langue de terre qui ſépare la mer d'Aſoph d'un marais qui porte

le nom de *Mer de Boue*, & à l'extrêmité de laquelle ſe trouve la ville d'Arabat. Par ce moyen, en s'emparant de cette premiere place, le général Tſcherbatow portoit l'alarme à l'autre bout de la preſqu'isle, attiroit dans cette partie une grande quantité de Tartares qui auroient pu aider à la défenſe des lignes, & opéroit une heureuſe diverſion. C'eſt par de telles opérations que le petit nombre de troupes en impoſe toujours au plus grand. Le général Tſcherbatow s'acquitta avec autant d'intelligence que de célérité de cette opération. Il s'empare de Genitſch, longe le défilé entre les deux mers, ſe préſente devant Arabat, où il trouve d'abord de la réſiſtance; mais animé par ſes ſuccès antérieurs, il donne un aſſaut général à la place, eſcalade les fortifications, & paſſe au fil de l'épée la garniſon, compoſée de huit cents hommes. Maîtres de cette place, de Genitſch & de Pérékop, les Ruſſes ſe hâtent de marcher vers les places de la Crimée qui auroient pu faire encore quelque réſiſtance. Le général Braun, détaché par le prince d'Olgoroucki, s'avance ſur Kosloff dans le deſſein de ſoumettre cette fortereſſe; mais les Tartares épouvantés n'avoient pas attendu ſon arrivée : ils avoient démoli les fortifications, & s'étoient enfuis dans les montagnes, tandis que les Turcs qui faiſoient partie de la garniſon s'embarquerent pour ſe rendre dans leur pays. Cette place ne coûta aucun effort aux Ruſſes. Dans ces circonſtances, le général-prince d'Olgoroucki s'avançoit au centre

du pays avec le gros de ſon armée, & vint camper au-delà de Karabaſar, entre Arabat & Caffa, à trente-cinq werſtes de cette derniere ville, & à trente de la premiere. Son deſſein étoit d'y attendre la derniere réſolution des Tartares, qui lui avoient déjà fait des propoſitions; mais ne les ayant pas trouvées telles qu'un vainqueur pouvoit les deſirer, il avoit preſcrit cinq jours de délai aux députés qui lui avoient été envoyés. Pendant ce tems, il promit de n'exercer aucun acte d'hoſtilité, pourvu qu'ils conſentiſſent aux mêmes conditions qui avoient été précédemment accordées aux Tartares de Budziack & d'Ediſſan; c'eſt-à-dire, de remettre entre les mains des Ruſſes toutes les places fortes de la Crimée.

Tandis que cette capitulation ſe préparoit d'un côté, de l'autre les Turcs qui formoient les garniſons des places dont nous venons de parler, & ceux qui étoient répandus en petits corps dans toute la Crimée, s'étoient réunis aux environs de Caffa, & y formoient un corps de vingt-cinq à trente mille hommes. Cette poſition leur étoit d'autant plus avantageuſe, qu'ils étoient ſoutenus par la ville même, qu'ils pouvoient recevoir du renfort par la mer, ou s'embarquer en cas d'attaque : mais le prince d'Olgoroucki, informé que les Turcs devoient être renforcés de vingt mille hommes, réſolut de les attaquer ſans délai. Il effectua cette réſolution dès le 10 juillet. Les Turcs occupoient un camp retranché, vis-à-vis le fauxbourg

bourg de Caffa, & garni de vingt-quatre pieces de canon. Leur gauche étoit couverte par de hautes montagnes, & leur droite étoit appuyée à la mer Noire, & soutenue par quantité de vaisseaux. Les Russes s'avançoient en ordre de bataille, & leur artillerie n'étoit point encore arrivée au lieu destiné, lorsqu'un gros corps de cavalerie Turque fondit sur leur aile droite. Le général-major Soritsch y commandoit; il reçut cette charge avec tant de vigueur, & fit ensuite des manœuvres exécutées si à propos, qu'il en imposa à cette cavalerie, & l'obligea bientôt à la retraite : une batterie de mortiers, placée sur une montagne qui dominoit la ville & le camp, foudroyoit l'un & l'autre. Dans ce même moment elle lance une bombe sur le magasin à poudre, le fait sauter, & porte l'alarme & l'effroi parmi les ennemis. L'artillerie Russe arrive aussi-tôt, & tire avec tant de vivacité, qu'elle ralentit le feu des batteries Turques. Dès lors les Ottomans songerent à se retirer. L'attaque du camp commençoit avec vigueur. Les généraux Soritsch & Prosorowski avoient déjà pénétré, l'un dans le flanc droit, & l'autre dans le flanc gauche du retranchement. Ils en chassent les ennemis; ceux-ci se sauvent, les uns dans la ville, les autres sur leurs vaisseaux; tout le camp est alors dissipé : mais aussi-tôt les Russes dressent une batterie, d'où ils foudroient les vaisseaux. Un est coulé à fond, un autre est mis hors de combat, le reste met à la voile & prend la fuite.

Un succès si prompt & si complet engagea le

prince d'Olgoroucki à faire reconnoître la place pour y donner un assaut & profiter de la terreur & des alarmes que les Turcs qui s'y étoient retirés & l'explosion du magasin à poudre avoient dû y répandre. Il chargea de cette opération le lieutenant-colonel d'Olgoroucki, dont la valeur seconda parfaitement les intentions du général. Tout est bientôt préparé pour donner l'assaut. M. de Saint-Marc, général-major du génie, avoit remarqué qu'une partie du mur s'étoit écroulée : il voulut l'examiner de plus près, & s'y porta avec le lieutenant-colonel d'Olgoroucki ; mais lorsqu'il fut à portée du mousquet, il reçut trois dangereuses blessures, dont ce brave officier mourut peu de tems après.

On commençoit déjà à canonner la porte de la ville, lorsque le séraskier Ibrahim, qui y commandoit, envoya un officier avec une lettre, par laquelle il offroit de rendre la place, pourvu qu'on lui accordât la liberté pour sa personne & sa suite. Le prince d'Olgoroucki lui répondit par un interprete, que la vie lui seroit accordée avec la jouissance de tout ce qui lui appartenoit ; mais que tous ceux qu'il auroit auprès de lui se rendroient prisonniers de guerre : ce qui fut convenu & exécuté. L'infanterie Russe se rangea en cercle dans le fauxbourg, & un régiment de hussards prit possession de la porte. Le pacha prisonnier sortit de la ville, vint se présenter au général en chef, & lui remit son cimeterre ; mais le prince d'Olgoroucki le lui rendit au nom de l'im-

pératrice, en considération de son rang & de son âge. Le pacha reprit son cimeterre comme une grace particuliere qu'il ne devoit qu'à la bonté de son vainqueur.

Après les précautions nécessaires, prises pour assurer l'exécution du traité, le général commandant, accompagné de tous les officiers-généraux, entra à cheval dans la ville, & en établit commandant M. Kochowiski, quartier-maître-général des logis.

La perte des Turcs dans cette journée dut être d'autant plus considérable, que la confusion s'étant mise dans leur retraite, ils ne la firent point soutenir. Les Russes avoient la liberté & le tems d'assaillir leurs ennemis, qui se hâtoient en désordre de gagner la ville ou leurs vaisseaux. Un grand nombre périt dans les eaux. Plus de deux mille tentes, trente pieces de canon, sept cents prisonniers, des drapeaux & la ville furent les trophées glorieux que les Russes recueillirent dans cette action, qui acheva la conquête de la Crimée.

Il restoit cependant encore à soumettre Jeni-Kalé & Keretsch, deux places assez importantes, situées sur le détroit de Zabache; mais dès que les garnisons de ces mêmes places furent informées de la défaite des Turcs près de Caffa & de la prise de cette ville, ils les abandonnerent, les remirent aux habitans chrétiens, s'embarquerent ensuite & se disperserent. Alors le prince d'Olgoroucki ordonna au général-major Tscherbatow d'occuper ces deux villes avec ses troupes. Celui-

ci arriva le 13 à Karetſch, & le 14 à Jeni-Kalé, où il trouva ſoixante-ſix pieces de canon, cinq mortiers, & la place aſſez bien fortifiée encore pour ſe défendre. Quant à la premiere, elle eſt de peu d'importance.

Toute la Crimée étant ainſi ſoumiſe aux armes de l'impératrice de Ruſſie, les habitans ſe déterminerent bientôt à ſe mettre ſous ſa protection. Ils envoyerent des députés au prince d'Olgoroucki, qui dreſſa & leur fit ſigner un acte, conformément aux ordres qu'il en avoit reçus de ſa ſouveraine, & avec lequel les députés devoient partir pour la ratification d'un traité reſpectif. Il fut en effet rédigé ſous les mêmes conditions acceptées l'année précédente par les Tartares déjà ſoumis.

Pour mieux s'aſſurer ſa nouvelle conquête, le prince d'Olgoroucki crut devoir en expulſer tous les Turcs qui étoient diſperſés, & qui n'avoient pu s'embarquer ſur la mer Noire. Le général-major Proſorowski, chargé de cette opération, ſe porta avec un détachement dans tous les lieux où il ſoupçonnoit qu'il y avoit encore quelques Ottomans; il en fit pluſieurs priſonniers, & força le reſte à quitter entiérement le pays.

Dès que la ville de Jeni-Kalé fut occupée par les Ruſſes, le général Tſcherbatow fut détaché à l'isle de Taman avec ordre de la réduire. A ſon arrivée, le commandant lui envoya des députés qui demanderent cinq jours pour ſe déterminer. On ne leur en accorda que deux, & on les fit accompagner par un officier, qui trouva

la fortereſſe ſans garniſon. Elle s'étoit retirée vers les hauteurs ; mais les habitans déclarerent qu'ils enverroient une députation. Le ſultan Mehemet-Gherai, qui ſe tenoit dans les environs de l'isle, & le bey de Circaſſie, députerent vers le général Tſcherbatow. Le 21 juillet, ces députés & le bey lui-même, munis d'un plein-pouvoir de la part de Tenerus & d'Aſzut, commandans de l'isle, ſe rendirent auprès du général Ruſſe avec une nombreuſe ſuite de Circaſſiens. Ce plein-pouvoir les autoriſoit à ſoumettre l'isle & ſes habitans à l'impératrice de Ruſſie, aux mêmes conditions que les habitans de la Crimée. Le prince d'Olgoroucki acquieſça à leurs offres. (*a*)

Telle fut la ſuite de l'entrepriſe formée par les Ruſſes ſur la Crimée. Cette conquête devoit leur être d'autant plus avantageuſe, qu'elle leur facilitoit les moyens de s'avancer par la mer d'Aſoph, & de pénétrer même juſqu'aux bouches du Danube pour ſeconder les opérations du comte de Romanzow.

(*a*) La conquête de la Crimée mérita au prince d'Olgoroucki la reconnoiſſance de ſa ſouveraine. Cette princeſſe la lui témoigna en le décorant de l'ordre militaire de S. Georges de la premiere claſſe, & par un préſent de ſoixante mille roubles, auquel elle joignit une boîte enrichie de diamans, avec ſon portrait. Le fils de ce général fut en même tems élevé au grade de colonel.

Campagne de 1772.

Il eſt du ſort des armées de s'épuiſer également par les ſuccès comme par les revers. Les Ruſſes avoient fait une campagne brillante ; mais leurs pertes étoient immenſes. Pour les réparer, l'impératrice avoit ordonné pendant l hiver une levée de quatre-vingt mille hommes : effort trop conſidérable pour un empire qui, à proportion de ſa vaſte étendue, n'eſt ni peuplé ni riche. Les Turcs, plus maltraités, avoient auſſi plus de reſſources à cet égard ; mais l'expérience devoit leur apprendre que la force des armées n'eſt point dans le nombre des combattans, & que, par une conſtitution uniquement fondée ſur des préjugés barbares & ridicules, rendue plus foible encore par l'indiſcipline de leurs troupes, il leur ſera à jamais impoſſible de l'emporter ſur un ennemi qui s'occupe ſans ceſſe à perfectionner ſes armes & ſa tactique. Dans cette poſition, c'étoit à la politique ſeule à procurer aux armées épuiſées le repos & les reſſources dont elles avoient beſoin. Les deux cours le ſentirent : elles ſe rapprocherent pour travailler à la négociation d'un armiſtice, ſous le prétexte, au moins apparent, de parvenir au rétabliſſement de la paix. Les généraux s'en occuperent en effet dans leurs quartiers d'hiver. Les cours de Vienne & de Berlin s'y intéreſſerent ; & d'après leur médiation, la Porte & la Ruſſie envoyerent des commiſſaires pour

préparer ce grand ouvrage. Ces commissaires étoient, de la part de la Russie, M. Simolin, conseiller d'état ; de la part du grand-seigneur, Hora-Seid-Abdul-Kerin-Effendi-Muckadedzy. Tous deux se rendirent près de Guirgiowa, prirent leurs quartiers tous des tentes, & convinrent le 30 mai d'une suspension d'armes générale, stipulée en dix articles, dont voici la substance : (*a*)

ART. I. Cessation absolue de toutes hostilités par-tout où les troupes Russes & Ottomanes se trouveront en présence les unes des autres. II. Cet armistice aura lieu pour les troupes Russes qui sont à Guirgiowa & sur la rive gauche du Danube, & les troupes Ottomanes qui occupent la rive droite de ce fleuve, du jour même de la signature de la suspension ; dans les autres endroits, tant en Europe qu'en Asie, du jour de l'arrivée des couriers qui leur seront expédiés pour leur notifier cette suspension. III. Les deux armées qui sont sur le Danube conserveront leur

(*a*) Toute cette campagne s'étant passée en négociations, & n'offrant aucune opération militaire à décrire, on y supplée en rapportant les événemens relatifs à ces négociations. S'il est également utile & curieux de suivre dans les sentiers tortueux de la politique les moyens qu'elle emploie pour fixer le sort des empires, il ne l'est pas moins d'apprendre comment on a mis ces moyens à exécution : ce sera un guide pour ceux qui se trouveront dans des circonstances pareilles.

position : le fleuve continuera à les séparer ; on n'élevera aucune redoute sur l'une ou l'autre de ses rives ; les places ruinées dans la dernière campagne, telles que Babadagh, Tuleza, Isaccia, Macyn & Hirsow, ne seront point réparées. IV. La Porte se charge d'envoyer dans l'Archipel, par Constantinople, des couriers pour prévenir les commandans Russes, tant sur mer que sur terre, de l'armistice convenu. V. Aucun bâtiment Turc ne paroîtra à la hauteur ni dans les ports de la Crimée, qui jouira, ainsi que la mer Noire, du bénéfice de la suspension. La navigation sera libre sur le Danube. VI. La Porte n'augmentera point les fortifications d'Oczakow & de Kiburn ; elle n'y établira aucun magasin, à l'exception des vivres nécessaires aux garnisons de ces places & à leurs habitans. VII. Dans ce cas, au contraire, chaque puissance s'engage à s'aider mutuellement, l'excédant des vivres étant seul défendu de part & d'autre. VIII. Les hostilités cesseront également en Asie, dans le Kuban, dans la Géorgie, par-tout en un mot où il se trouve des troupes, qui cependant resteront en possession des lieux qu'elles occupent au moment de la publication de l'armistice. IX. Le terme de cet armistice dépendra de la volonté des ministres plénipotentiaires au congrès futur. On ne le détermine ici au 1er octobre pour la Géorgie, la Mingrélie & autres pays sous la même latitude, que par rapport à leur éloignement. X. On fixera l'endroit où devra se tenir le congrès, soit en Moldavie

ou en Valaquie, après que les chefs des deux armées auront ratifié cette convention, &c. Telles furent les conditions à la faveur desquelles on se disposa de part & d'autre à chercher les moyens, ou de terminer la guerre, ou de la continuer avec plus de vigueur encore.

Tout se prépara donc pour la tenue d'un congrès. Les généraux convinrent qu'il s'assembleroit à Fockhiani, lieu très-peu remarquable, situé sur le Kistriza en Valaquie, environ à seize milles au nord de Buchareſt. Là se rendirent, en qualité de plénipotentiaires de la cour de Russie, le comte Grégoire Orlow, & M. Obrescow, ministre à la Porte; & de la part de sa hautesse, Osman-Effendi & quelques autres ministres Turcs. Ceux-ci furent suivis des envoyés de Vienne & de Berlin à Constantinople, auxquels le grand-seigneur fit à chacun un présent de cinquante bourses, en se chargeant en outre de leurs dépenses journalieres. Pour la sûreté des personnes employées au congrès, & la tranquillité de leurs opérations, le feld-maréchal comte de Romanzow & le général de Baner, qui s'étoient rendus à Fockhiani, tracerent un camp en-avant de ce lieu, qui fut occupé par des régimens venus de Moldavie, & dont les corps réunis devoient former l'aile de la grande armée Russe. Cette armée étoit distribuée en différens camps sur le Sereth & sur le Pruth, entre Targorod & Hus. L'armée Ottomane étoit campée à Siemla, de l'autre côté du Danube, & à six milles de Nico-

polis. L'une & l'autre ayant été déjà renforcées de recrues & pourvues d'artillerie, de vivres & de munitions nouvelles, elles étoient en état alors de reprendre leurs opérations, dans le cas d'une rupture entre les négociateurs. Demander la paix, c'eſt convenir de ſon impuiſſance à continuer la guerre; mais l'adreſſe en politique eſt de couvrir cette impuiſſance par des efforts redoublés, qui en impoſent. C'eſt ce que firent les deux cours ennemies. Plus elles étoient affoiblies, plus elles s'efforcerent à ſe rendre mutuellement redoutables, plus elles y travaillerent avant & pendant la tenue du congrès.

Il s'ouvrit le 15 juillet. Les ambaſſadeurs Ruſſes y parurent avec toute l'aſſurance que donnent la victoire & l'éclat recherché d'une pompe faſtueuſe. Leurs voitures, ſuivies de quatre carroſſes de parade, étoient précédées d'un détachement de huſſards & par cent cinquante domeſtiques magnifiquement vêtus. Oſman-Effendi, modeſtement habillé & couvert d'un ſimple doliman de camelot verd, bordé d'hermine, n'avoit rien qui le diſtinguât des autres miniſtres Turcs, auſſi ſimplement vêtus que lui, qu'une canne à pomme d'or. Il parut à cheval, & ſoixante domeſtiques formoient tout ſon cortege. Ce détail eſt peut-être minutieux; mais il peint en quelque façon les circonſtances du moment, & donne d'avance une idée de l'eſprit dans lequel chaque parti alloit diſcuter ſes intérêts.

Les premieres conférences furent employées à

régler la durée de la treve sur le Danube & dans les provinces voisines, que l'on fixa au 21 septembre; & l'on décida que, pour les lieux éloignés, elle seroit prolongée, sans autre avertissement, jusqu'au 1er octobre, comme les premiers commissaires l'avoient déterminé. Bientôt après on entra en discussion. Les plénipotentiaires Russes demanderent, pour dédommagement des frais de la guerre, une somme de quatre-vingt millions, la cession de deux places fortes en Crimée; l'indépendance entiere de cette presqu'isle, la liberté de commerce sur la mer Noire, & la possession à jamais de la ville & du port d'Asoph. Mais Osman-Effendi, qui avoit déclaré qu'il ne signeroit jamais rien de ce qui pourroit être contraire aux anciens traités & porteroit atteinte à l'intégrité des possessions du grand-seigneur, s'en tint constamment à cette déclaration. On négocia cependant encore jusqu'à l'expiration de la treve, plutôt sans doute dans l'intention de se préparer à une campagne nouvelle, que pour parvenir à un traité définitif. Ces négociations furent donc sans effet pour la paix, & les ministres se séparerent.

Le grand-visir, qui étoit resté sur le Danube & à portée du congrès, pour en suivre les opérations, vouloit la paix; mais il ne la vouloit point à un prix déshonorant. Dès que les conférences furent rompues, il invita le général Romanzow à les reprendre, en lui laissant le choix du lieu d'un second congrès. Le général Russe y

consentit aisément, comme à la suspension d'hostilités jusqu'à ce que les cours respectives eussent donné leur aveu à cette reprise de négociations. Elles le donnerent : celle de Pétersbourg nomma M. Obrescow ; la Porte, son Reis-Effendi ; & Bucharest, capitale de la Valaquie, fut le lieu où ces nouveaux négociateurs s'assemblerent. Observons en passant, que pendant la tenue du précédent congrès, le grand-visir n'oublia rien de ce qui pouvoit le mettre en état de faire respecter la puissance de son maître, & que le comte de Romanzow, outre les renforts considérables qu'il avoit déjà reçus, tira de la Pologne qu'occupoient alors les troupes Russes, Autrichiennes & Prussiennes, huit régimens, dont quatre de cavalerie & quatre d'infanterie. Remarquons encore que la Russie avoit eu l'adresse d'engager les Tartares de Crimée à faire avec elle un traité par lequel ils déclaroient secouer le joug du gouvernement Turc, & se mettre entiérement sous la protection immédiate de l'impératrice. Ils lui cédoient en même tems les forteresses de Kertsch & de Jéni-Kalé avec leurs territoires, & par ce moyen la mettoit à même de commander sur tout le détroit de Caffa. De son côté, la czarine s'engageoit à rendre tout ce qu'elle avoit conquis dans la presqu'isle, avec les places même que possédoient les Turcs : de maniere que la Porte ne pourroit plus désormais y envoyer de garnisons. C'étoit d'après ces dispositions que le nouveau congrès s'ouvrit le 29 octobre. Il est aisé de

concevoir que le traité entre la Ruſſie & les Tartares n'avoit été conclu que pour forcer le miniſtere Ottoman à faire la paix. La Porte ne le vit pas ſans peine ; mais elle fut obligée de diſſimuler. La perte preſqu'entiere de ſes armées, dit M. Williams ; la foibleſſe de ſa marine, qui n'avoit pu ſe relever encore depuis l'incendie de la flotte ; l'inſuffiſance des fortifications des Dardanelles ; le mécontentement du peuple ; la ſédition qui éclatoit de toutes parts dans l'empire ; la révolte ouverte de l'Egypte & de la Syrie ; tout mettoit le grand-ſeigneur dans la néceſſité de temporiſer. Ainſi, tandis que les plénipotentiaires négocioient, le divan s'efforçoit de rétablir l'ordre & la police dans l'état : il s'occupoit de la ſûreté des Dardanelles & des côtes de la mer Noire. Pendant ce tems encore, les troupes conſternées par les défaites qu'elles avoient éprouvées, revenoient de leur frayeur & reprenoient courage. Le viſir, homme plein de zele pour l'honneur du croiſſant, ne permit point le licenciement de ſes troupes, ni aux Janiſſaires de retourner à Conſtantinople, comme ils en avoient l'habitude à la fin de chaque campagne. Par ce moyen, il les garantit des excès & des débauches qui les rendent indiſciplinables lorſqu'ils rejoignent l'armée ; il les endurcit aux fatigues & au climat, en leur faiſant paſſer l'hiver en Bulgarie, où le froid eſt rigoureux & le pays mauvais. Il leur donna encore l'exemple de la vigilance, de l'activité & de la ſobriété. Au reſte, il eut ſoin de ne les laiſſer manquer de rien :

on leur paya réguliérement leur ſolde. N'ayant ainſi aucun ſujet de mécontentement, ils ſe livrerent moins aux murmures. Tel eſt l'aſcendant du génie ſur les hommes même les moins ſuſceptibles de ſubordination, & telle ſeroit la reſſource du grand-ſeigneur, s'il formoit la ferme réſolution de diſcipliner ſes troupes, & d'en confier le ſoin à des généraux qui auroient les qualités & les talens de Mouſſon-Oglou. Alors de quoi ne ſeroit pas capable une puiſſance à laquelle il ne manque que ce reſſort pour faire trembler tous les potentats ſes voiſins ?

Dès que les nouveaux plénipotentiaires ſe furent réunis, ils convinrent d'un nouvel armiſtice, dont ils fixerent la ceſſation au 20 mars; mais les négociations qui ſuccéderent à ce premier arrangement ayant pour objet les mêmes prétentions & les mêmes motifs de refus, elles furent ſans ſuccès comme celles qui s'étoient traitées à Fockhiani. Le ſeul avantage qui en réſulta fut une plus longue ſuſpenſion d'hoſtilités, moins de ravages, moins de ſang répandu. La rigueur de la ſaiſon ne permettoit plus aux troupes de tenir la campagne. Le grand-viſir cantonna ſon armée dans la Romélie : il ſe retira à Andrinople, qu'il fit occuper par quinze mille Janiſſaires, ne laiſſant à Ruſſig, Nicopolis & Siliſtrie que de petites garniſons. Il ſe contenta de renforcer conſidérablement celle de Widin. En même tems, les troupes Aſiatiques furent envoyées en Natolie, pour être plus à portée de Conſtantinople, & ménager le pays

où l'armée devoit se rassembler la campagne prochaine, dans le cas de la continuation de la guerre. Les Russes qui occupoient la Valaquie & la Moldavie prirent leur quartier à Tergowist : ils établirent des garnisons à Guirgiowa, Braïlow & Isaccia; leurs principaux magasins étoient à Jassy, Targorod & Hus : de ce dernier endroit ils approvisionnoient Bender. Tout fut tranquille ainsi sur le Danube.

Il n'en fut pas de même sur mer. Dans l'intervalle des deux armistices, la flotte Russe, qui avoit pris sa station à Paros, quitta cette isle pour reprendre ses opérations. Le 8 novembre, quatre jours avant qu'elle reçût la nouvelle de la suspension convenue à Bucharest, elle chassa à terre une flotte Dulcignote, qui s'étoit rendue à Raguse avec un gros schebec, pour en exiger neuf bâtimens & vingt autres saïques, qui formoient une flottille d'environ trente voiles. Les Dulcignotes échoués & leurs équipages sauvés à terre, les Russes poursuivirent la flottille, qui se refugia dans le port de Patras. Quoique défendus par le canon de la place, les Turcs furent battus de maniere qu'il ne resta guere qu'un tiers de leurs bâtimens & de leurs équipages. Ce combat dura vingt-six heures. La Pologne, que montoit le neveu du pacha de Scutari, y périt avec quatorze bâtimens; la plage étoit couverte de débris & de morts. Les Russes, qui n'avoient que trois vaisseaux & quatre frégates, n'essuyerent aucune perte sensible. Ils avoient été secondés par les Grecs rebelles, d'autant plus

à craindre pour les Dulcignotes, qu'ils étoient leurs ennemis les plus implacables. Ils se chargerent de la conduite des brûlots & des chaloupes remplies de combustibles, avec lesquels ils réussirent à mettre le feu aux bâtimens Turcs. C'est tout ce qui se passa de remarquable sur mer pendant la campagne. Les Russes, prévenus de la suspension d'armes, reprirent leur station à Paros, après avoir poursuivi vers Lépante ce qui leur étoit échappé dans le golfe de Patras.

Campagne de 1773.

Les négociateurs au congrès de Bucharest ne purent parvenir à concilier les intérêts de leurs cours. Leurs conférences se continuerent jusqu'au jour convenu ; & sans avoir rien déterminé, ils se séparerent. En vain la Porte proposa-t-elle de prolonger les négociations jusqu'à la fin du mois de juin : la Russie ne voulut pas y consentir. On se disposa donc de part & d'autre à ouvrir la campagne. Tout annonçoit qu'elle seroit vive & terrible. Une année entiere avoit été employée à recruter les armées de tout ce dont elles avoient besoin pour continuer la guerre avec plus de vigueur que jamais, & ces préparatifs avoient été faits avec une activité rare. La Russie ni la Porte n'avoient point encore déployé tant de forces & de ressources. L'une voulut à tout prix recueillir les fruits de ses victoires ; l'autre crut pouvoir les balancer encore. Rien ne pourra mieux peindre

l'esprit

l'esprit de ces deux cours & les circonstances où elles se trouvoient, que les pieces qu'elles publierent alors. Ce sont des monumens faits pour intéresser la postérité & l'instruire.

Derniere résolution de la cour de Russie, relative aux négociations qui se traiterent au congrès de Bucharest en 1772 *&* 1773.

1°. La *sublime Porte* reconnoîta toutes les nations *Tartares* libres & entiérement indépendantes de toute autorité étrangere en leur état civil, politique & interne, & soumises à l'autorité absolue de leur propre kan, du sang de Gengis, conformément en tout & par-tout, & sans la moindre exception, au plan proposé le 8 janvier dernier. 2°. Que la *sublime Porte*, à l'exception de la cour impériale de *Russie*, cédera à ces *Tartares*, pour être sous leur propre & absolu gouvernement, la presqu'isle de *Crimée*, avec ses villes, forteresses & ports (excepté Jeni-Kalé & Kertsch, ainsi que leurs ports & districts, qui resteront à la cour impériale), villages, habitations, lieux, & tout le reste y contenu; & dans la partie du *Kuban*, l'espace de terrein qui leur appartenoit avant la présente guerre, avec toutes les villes, villages, ports & autres, l'isle de *Taman* inclusivement, avec ses villes, villages & autres qui s'y trouvent, & l'espace de terrein renfermé entre les fleuves *Derda*, *Zalivo*, *Konskivoda* & *Boristhene*, &c. 3°. Qu'elle reconnoîtra à la cour impériale de

Ruſſie l'entiere propriété de la ville & du diſtrict d'Aſoph, conformément à la convention de l'année 1700. 4°. Qu'elle reconnoîtra à la même cour la propriété de la forteresſe de *Jeni-Kalé* & de la ville de *Kertſch*, avec leurs ports & diſtricts, depuis la mer *Noire*, & ſuivant l'ancienne frontiere de *Kertſch*, juſqu'au lieu nommé *Buhac*, & de *Buhac* en droite ligne au nord juſqu'à la mer d'*Aſoph*. 5°. Qu'en échange de la reſtitution qui ſe fera de la forteresſe de Bender, elle cédera à la cour impériale de *Ruſſie*, *Kibourn*, démolira entiérement *Oczacow*, reconnoîtra pour barriere des deux empires tout l'eſpace de terrein qui s'étend de la mer *Noire*, entre les fleuves *Boriſthene*, *Bog* & *Dnieſter*, juſqu'à la frontiere de Pologne, & établira pour ſa frontiere le fleuve *Dnieſter*, juſqu'à ſon embouchure dans la mer *Noire*; & pour celle de l'empire de *Ruſſie*, le fleuve *Bog*, juſqu'à ſon confluent avec le *Boriſthene*. 6°. Qu'elle conſentira que toutes ſortes de bâtimens *Ruſſes*, ſans aucune reſtriction, naviguent dans toutes les mers renfermées entre les terres de la *ſublime Porte*, ſans exception, avec le paſſage libre de la mer *Noire* à la mer *Blanche*, & *vice verſa*, comme auſſi ſur le *Danube*. 7°. Qu'elle accordera à la *Ruſſie* la liberté de commerce dans tous ſes états, villes & échelles, tant ſur la mer *Noire* que ſur les autres, avec les mêmes privileges & immunités accordées aux autres nations *Européennes* les plus amies de la *ſublime Porte* : telles que les *François* & les *Anglois*.

8°. Qu'elle emploiera déformais pour traduction du titre impérial en *turc*, l'expreſſion de *padisha des Ruſſies ;* qu'elle accordera la conſtruction d'une égliſe du rit *Greco-Ruſſe* à *Pera*, & une faculté plus étendue de protéger la religion chrétienne & les égliſes ; un accès favorable aux miniſtres *Ruſſes* pour le bien des égliſes ; les bons offices de ſon crédit pour que les cantons de *Tripoli*, *Tunis* & *Alger* concluent des traités d'amitié & de commerce avec la *Ruſſie*, & la garantie du fait de ces cantons ; enfin, une abolition totale de tous traités & conventions antécédentes, ſans aucune exception.

Si la *ſublime Porte* ſouſcrit à tous ces articles, en la maniere dont ils ſont propoſés, alors la cour impériale de *Ruſſie* conſentira : 1°. que la *ſublime Porte* puiſſe conſtruire une fortereſſe ſur l'isle qui ſe trouve entre celle de *Taman* & la côte de *Crimée*, vis-à-vis une pointe appellée *Abouroun*. 2°. Elle rendra, ſous certaines conditions, toutes les isles de l'*Archipel* qui ſont en ſa poſſeſſion. 3°. Elle reſtituera, pareillement ſous certaines conditions, les deux principautés de *Valaquie* & de *Moldavie*, avec les villes de *Guirgiowa*, *Ibrahil*, *Choczin* & autres. 4°. Elle rendra toute la *Beſſarabie*, avec les villes d'*Alkerman*, *Kilia*, *Iſmail* & autres lieux. 5°. Quand *Kibourn* aura été cédé, *Oczacow* démoli, & le terrein ſpécifié dans le cinquieme paragraphe reconnu pour barriere, la cour impériale reſtituera *Bender*, & ſe déſiſtera de toute indemnité. Ce 4 février 1773.

On voit par cette déclaration, que la cour de Ruſſie ayant conſtamment perſiſté dans ſes premieres propoſitions faites & déjà rejetées au congrès de Fockhiani, ſon deſſein étoit de profiter du ſecond armiſtice pour ſe mettre mieux en état de faire la loi. Le moment étoit favorable. Elle avoit négocié avec ſuccès des emprunts conſidérables en Hollande & en Angleterre. Le partage de la Pologne, dont elle s'étoit occupée pendant cette longue ſuſpenſion d'armes, la mettoit à même d'employer ailleurs les troupes qu'elle avoit dans ce royaume. Une artillerie immenſe, qu'elle eut le tems & les moyens de préparer, & la levée prodigieuſe de recrues avec leſquelles elle renforça ſes armées ; tout concouroit à l'engager à ſuivre le vaſte projet qui lui avoit mis les armes à la main. Leurs ſuccès ajoutoient encore à ſes motifs. Elle ſe voyoit au moment de réaliſer l'une des plus grandes entrepriſes qu'ait pu former le génie de Pierre Ier. Quoi de plus propre à flatter la noble ambition d'une ſouveraine qui ſemble n'être montée ſur le trône de ce grand homme que pour en rehauſſer la gloire !

La Porte humiliée, fit auſſi les plus grands efforts pour effacer ſa honte. Le tréſor inépuiſable du grand-ſeigneur fut ouvert & prodigué ; la révolte en Egypte, qui menaçoit d'un ſoulevement général en Aſie, fut étouffée, & l'ordre parut renaître dans le gouvernement & dans l'adminiſtration des troupes. Le divan, comptant ſur ces moyens, en devint plus difficile : il ne voulut

rien céder ; il résolut de continuer la guerre : mais pour justifier cette résolution, le grand-seigneur fit publier le manifeste suivant. Cet acte, qui dut coûter beaucoup à la fierté musulmane, n'eut d'autre effet que de mieux déceler la foiblesse de ce gouvernement barbare & l'extrêmité où il se trouvoit réduit.

Manifeste de la Porte sur la reprise d'armes après la dissolution du congrès de Bucharest au mois de mars 1773.

La *sublime Porte* a fait connoître à tous ses amis, par les manifestes qu'elle a donnés ci-devant, que pendant qu'elle portoit toute son attention à observer les traités de paix, & que ses officiers commandans des frontieres n'enfreignoient en rien l'amitié qui subsistoit entr'elle & la *Russie*, cette puissance a entrepris de détruire la liberté de la république de *Pologne*, s'est permis des menées contraires aux traités, & a commis des hostilités sur les frontieres Ottomanes, malgré les représentations qui lui ont été faites sur lès suites fâcheuses d'un pareil procédé, & sur la nécessité où se trouveroit la *sublime Porte* de rompre avec elle : celle-ci a toujours persisté dans ses projets. Enfin, l'empereur des *Romains* & le roi de *Prusse*, par compassion pour les peuples dont le sang couloit depuis quatre ans, & pour les pays respectivement dévastés, se fiant à des dispositions pacifiques de la *Russie*, ont fait entendre à la *sublime Porte* que cette cour

s'étoit remiſe à leurs interpoſition & bons offices du rétabliſſement de la tranquillité publique. Sa Hauteſſe, ne conſultant que ſes ſentimens d'humanité naturelle, & jugeant que l'intervention de ces deux cours amies & équitables pourroit procurer une paix qui ne bleſſeroit ni ſa religion, ni l'honneur de ſa couronne, a nommé pour ſes plénipotentiaires *Seid-Oſman-Effendi-Nichangi* & *Jeſindgi-Zadé*, prédicateurs de *Ste. Sophie*, leſquels, avec les miniſtres des deux cours, ſe ſont rendus à *Fockhiani*, lieu deſtiné pour le congrès. Après avoir diſcuté la matiere en pluſieurs conférences avec les plénipotentiaires de la *Ruſſie*, ne voulant pas avoir à ſe reprocher une plus grande effuſion de ſang humain, ils ont cédé ſur tout ce qui ſe pouvoit accorder raiſonnablement, & même paſſé par-deſſus pluſieurs points nuiſibles, tant au préſent qu'à l'avenir. Mais lorſque les plénipotentiaires *Ruſſes*, outre pluſieurs prétentions incompatibles avec les droits des ſouverains, ont exigé l'indépendance abſolue des *Tartares*, propoſition inadmiſſible ſuivant la religion que profeſſent les Muſulmans, & que, malgré toutes les repréſentations épuiſées ſur cet objet, ils ont toujours perſiſté à dire qu'ils ne parleroient point de paix que l'article de l'indépendance des *Tartares* ne fût accepté, il a été réſolu de rompre les conférences; & les plénipotentiaires de la *ſublime Porte*, ainſi que les miniſtres des deux cours, ſe ſont retirés.

Après leur départ, le feld-maréchal de Ro-

manzow a écrit au grand-visir une lettre, par laquelle il taxe les ministres de la *sublime Porte* d'avoir, par impatience, rompu les conférences, & dit que la cour de *Russie* persévérant dans le desir de faire la paix, on pourroit renouveller le congrès. Cette proposition étant analogue aux sentimens de la *sublime Porte*, qui desire de faire cesser les maux de la guerre, elle a nommé pour son plénipotentiaire *Abdulrazack-Effendi*, avec le caractere d'ambassadeur extraordinaire, qui s'est rendu à *Buchareſt* en *Valaquie*, où il est entré en conférence avec M. *Obrescow*, plénipotentiaire de la *Russie*, commençant par établir un armistice jusqu'au jour de l'équinoxe du mois de mars. Il s'est tenu plusieurs séances, & le tems se passoit en des discussions réciproques, lorsque dix jours avant le terme de l'armistice, M. *Obrescow* se roidissant plus que de coutume, & sans se relâcher d'un seul mot sur tout ce qu'il avoit demandé dès le commencement de la négociation, y ajouta encore des propositions dures autant qu'impérieuses, & établit pour base fondamentale & nécessaire de paix, les quatre articles suivans; savoir: 1°. L'indépendance absolue des *Tartares*, des affaires desquels la *sublime Porte* ne pourra plus se mêler en aucune maniere; qu'à la mort du kan, ou à sa dépositon par le vœu des *Tartares*, ils feront part de la nouvelle élection à leurs voisins & amis; c'est-à-dire, à la cour de *Russie*, garante perpétuelle de leur indépendance, & à la *sublime Porte;* que ces deux cours, immédiatement après,

adreſſeront au nouveau kan des lettres de félicitation, & obſerveront le cérémonial pratiqué envers les cours ſouveraines; qu'on remettra aux *Tartares* les places & fortereſſes qui ſont du reſſort de la *Crimée*, de l'isle de *Taman* & du *Kuban*, avec leurs territoires. 2°. Que la *Ruſſie* entrera en poſſeſſion des ports de *Kertſch* & de *Jeni-Kalé*, avec leurs dépendances; & que la *ſublime Porte* pourra conſtruire une fortereſſe ſur une isle (qui n'a ni nom ni exiſtence) ſituée entre *Jeni-Kalé* & *Taman*. 3°. Que toutes ſortes de bâtimens *Ruſſes*, ſans aucune diſtinction, pourront naviger dans la mer *Noire*, dans l'*Archipel*, & ſur toutes les mers & les fleuves. 4°. La liberté de commerce. Déclarant qu'il ne procéderoit à déterminer aucun autre article, qu'au préalable ces quatre propoſitions ne fuſſent acceptées. D'où l'on voit évidemment que ſon intention n'étoit point de travailler à la paix, & qu'il a eu des vues cachées dans l'un & l'autre congrès.

Le plénipotentiaire de la *ſublime Porte*, ſans s'arrêter à cette obſervation, s'eſt encore relâché ſur pluſieurs articles importans, par amour pour la paix, repréſentant amiablement au plénipotentiaire *Ruſſe* que les propoſitions faites ci-devant à *Oſman-Effendi* ſembloient moins rigoureuſes, puiſqu'il n'étoit queſtion que de l'indépendance des *Tartares*, ſans que de part ni d'autre on ſe mêlât de leurs affaires, ni que l'on conſervât un pouce de terre en Crimée; pen-

dant qu'on exigeoit non-seulement de remettre aux *Tartares* ce qu'ils avoient possédé de toute antiquité, & les forteresses occupées par la *sublime Porte* depuis plusieurs siecles ; mais encore que la *Russie* vouloit pour elle la cession de Kertsch & de Jeni-Kalé, qui sont regardées comme les clefs de la mer *Noire* ; & qu'ainsi il n'y auroit plus de sûreté pour la *sublime Porte*. Il insista spécialement sur ce que la sainte loi *musulmane* ne peut se prêter à l'indépendance illimitée des *Tartares*, ajoutant que cela avoit occasionné la rupture du précédent congrès ; que persister dans cette proposition, c'étoit vouloir la continuation de la guerre, & s'en rendre comptable à Dieu, ainsi que de tout le sang répandu. Il exposa en même tems jusqu'où la loi *musulmane* pouvoit étendre la liberté & l'indépendance des *Tartares*, qu'on admettroit la navigation des bâtimens marchands *Russes* sur la mer *Noire* jusqu'à Constantinople, & sur la mer *Blanche*, ainsi que ceux des puissances amies. Il démontra les avantages que procureroit à la *Russie* la liberté du commerce, y joignant l'offre de plusieurs autres condescendances avantageuses ; promettant que la *sublime Porte* se prêteroit à tout ce qu'elle pourroit raisonnablement pour satisfaire la *Russie*. Le plénipotentiaire *Russe*, fier des faveurs de la fortune, loin de se désister de rien, a persisté à exiger l'indépendance des *Tartares* (quoiqu'inadmissible, puisqu'elle établiroit deux califes dans la religion *musulmane*). C'est ce qu'il

déclare dans ſon mémoire italien, remis avec une traduction en langue turque. Il y inſiſte encore ſur la ceſſion des fortereſſes de Kertſch & de Jeni-Kalé, qui ſont regardées comme les clefs de la mer *Noire*; & conclut que la paix étoit impoſſible ſi ces quatre articles n'étoient acceptés. Après une déclaration ſi cathégorique, *Abdulrazack-Effendi* s'eſt vu dans la néceſſité de ſe retirer; & les Ruſſes, ayant les premiers recommencé les hoſtilités immédiatement, la *ſublime Porte*, obligée de défendre ſa religion & ſon empire, eſpere du juſte diſcernement de ſes amis qu'ils ne déſapprouveront pas ſa conduite. Cet objet mérite d'être pris en ſérieuſe conſidération, principalement par les puiſſances voiſines, relativement aux querelles qui en peuvent naître. La religion que nous profeſſons y étant entiérement contraire, nos *Ulemas* ont unanimement donné le *fetfa* pour continuer la guerre, dans laquelle tout *Muſulman* doit combattre. C'eſt pour en faire part aux puiſſances, nos ſinceres amies, afin qu'elles voient qu'il faut l'imputer à la cour de *Ruſſie*, que nous donnons le préſent manifeſte avec les copies des demandes que le plénipotentiaire *Ruſſe* a faites, dont les originaux ſont ſignés de ſa main. La *ſublime Porte* ſe flatte que ſi la cour de *Ruſſie* lui imputoit la continuation de cette guerre, les puiſſances, nos ſinceres amies, voudront bien peſer équitablement leur conduite reſpective, rendre juſtice à la *ſublime Porte*, & la ſeconder. »

La rupture du congrès fut le signal du mouvement des troupes ; mais l'activité des Russes prévint la lenteur ordinaire aux Musulmans. Le projet du comte de Romazow étoit de passer le Danube. On sait que ce fleuve, couvert de petites isles, & dont les bords d'ailleurs sont remplis de sinuosités, offrant des moyens sans nombre aux surprises, aux embuscades, prête beaucoup aux opérations de la petite guerre. Il fallut le sonder & parvenir à le dégager des obstacles qui s'opposeroient au passage. Comme il seroit impossible, ou trop fastidieux, de rapporter dans tous leurs détails les petits combats auxquels cette entreprise donna lieu, nous passerons rapidement sur ces premieres opérations.

Depuis la fin du mois de mars, jusques vers le milieu de juin, les postes avancés des armées respectives s'ocuperent sans cesse à tenter ou à défendre le passage du Danube. Plusieurs fois les différens partis se rencontrerent ; il y eut une multitude de petits combats, qui fatiguoient les troupes & les diminuoient sans avantage. Le comte de Romanzow vouloit des actions plus décisives, & desiroit des batailles. Le grand-visir, plus à portée & avec plus de moyens de réparer les pertes que ces escarmouches lui causoient, se contentoit de harceler son ennemi par des combats multipliés, qui le minoient insensiblement. Ce fut dans une de ces actions qu'un des princes de Repnin fut fait prisonnier & conduit avec trois mille Russes dans les rues de Constantino-

ple, pour y servir de spectacle à une populace inquiete, dont on vouloit modérer les transports en la rendant témoin de cette espece de triomphe. Petit moyen, mais qui pouvoit avoir un effet heureux dans ces momens d'effervescence, si communs parmi le peuple en Turquie dans un tems de guerre, & sur-tout à la nouvelle d'une défaite. Un détachement de l'armée venoit de recevoir alors un échec considérable, en voulant s'emparer de Guirgiowa. On le couvrit aux yeux du peuple par le spectacle dont on vient de parler. Le prince de Repnin fut enfermé aux Sept-Tours.

Le comte de Romanzow, résolu d'agir plus vigoureusement, & de porter la guerre en Bulgarie, s'approcha enfin du Danube. Son armée étoit composée de quatre-vingt sept mille hommes, dont un tiers de cavalerie. Il vouloit s'emparer de Silistrie, & en faire une place d'armes pour entretenir une communication facile entre les postes dont il garniroit le fleuve pour s'assurer de ses bords, tandis que son armée avanceroit dans le pays. Dans cette intention, il donne ordre au général Potemkin de passer le fleuve auprès de Braïlow, au lieu nommé Jura-Balla, avec la division qu'il commandoit, & de se joindre au corps du général Weissmann, qui se trouvoit déjà sur la rive droite du fleuve pour nettoyer toute cette rive, & couvrir le passage de l'armée. Cet ordre s'exécuta la nuit du 18 au 19 juin. Les corps réunis de ces deux

généraux en formerent un d'environ quinze mille hommes, avec lequel ils attaquerent un pacha qui campoit aux environs. La cavalerie Ruſſe fut d'abord repouſſée par les Spahis : mais, ſoutenue par l'infanterie, elle revint à la charge ; & le pacha, obligé de plier & de fuir, laiſſa ſon camp & huit pieces de canon au pouvoir des Ruſſes. Ce ſuccès facilita le paſſage au reſte de l'armée, qui l'effectua du 20 au 24.

On ſera peut-être étonné de ce que le grand-vifir, qui étoit alors à la tête d'une armée formidable en Bulgarie, ne s'oppoſa pas plus vigoureuſement au paſſage de l'armée Ruſſe. Il eſt à croire que ſon plan étoit toujours de fatiguer l'ennemi ſans haſarder des combats déciſifs. Sa poſition étoit heureuſe ; placé au pied des montagnes qui ſéparent la Bulgarie de la Romélie, il dominoit toute la partie baſſe de cette premiere province, & pouvoit y envoyer ſucceſſivement des détachemens conſidérables pour s'oppoſer aux entrepriſes des Ruſſes, les attaquer même ſans ceſſe, peut-être leur empêcher plus facilement le retour en Moldavie. Il ne craignoit point que les généraux ennemis vinſſent l'attaquer au milieu des défilés ſans nombre qu'il occupoit ; & en cas d'un combat déſavantageux pour lui, il avoit à dos les montagnes qui lui offroient une retraite aſſurée. Voilà ſans doute ce qui le retint, & qui juſtifie ſon inaction. Dès qu'il ſut l'armée Ruſſe en marche vers Siliſtrie, il envoya un détachement de vingt-trois mille cavaliers pour la

harceler. Ce détachement attaqua plusieurs fois les colonnes ennemies, & fut souvent repoussé; d'autres lui succéderent, & sans cesse l'armée Russe fut inquiétée. Elle avoit encore d'autres obstacles à surmonter. Peu de fourrages, point d'eau, exposée en plein air à des pluies continuelles, aux vents & à la fraîcheur de l'air des montagnes, elle n'avançoit que lentement, & avec d'autant plus de difficultés, que les chemins dégradés & les défilés sans nombre rendoient le transport de l'artillerie & des bagages très-pénible. On regrette de n'avoir point de détails circonstanciés des événemens qui arriverent dans ce moment intéressant de cette campagne. De tout ce que l'on en a publié, voici le plus probable.

Les généraux Weissmann & Potemkin ayant passé le Danube au-dessous de Braïlow les 18 & 19 juin, ils marcherent d'abord vers le lac de Karasor, où se trouvoit un détachement de l'armée Ottomane, dans une espece de retranchement. La cavalerie Russe ayant devancé l'infanterie, fut repliée par les Spahis, qui sortirent de leurs lignes, & la culbuterent sur l'infanterie. Le feu des bataillons ralentit la poursuite des Ottomans : ils furent bientôt repoussés à leur tour; & les troupes restées à la défense du camp, effrayées par la retraite de leur cavalerie, abandonnerent ce poste & se replierent sur le séraskier Numan-Pacha. Les bords du Danube ayant été nettoyés de ce côté, toute l'armée Russe passa le fleuve du 20 au 24; partie sur des saïques, & le reste sur des pontons.

Le lendemain 25, les mêmes généraux Weiffmann & Potemkin furent détachés avec quinze mille hommes pour investir Silistrie, place défendue par trois pachas avec une garnison de plus de vingt-quatre mille hommes. Ces deux généraux resserrerent la ville le 27, & parvinrent à s'emparer des postes qui pouvoient faciliter l'assaut qu'on avoit le projet de donner. Le général Potemkin attaqua, à la pointe du jour, un retranchement construit sur une montagne qui communique à la ville & la domine. Les Turcs s'y défendirent avec bravoure; ils repousserent les Russes, leur tuerent beaucoup de monde, & les poursuivirent jusqu'au pied de la montagne: mais le général Weissmann, appercevant ce mouvement, & profitant de l'imprudence des Turcs qui avoient abandonné leurs retranchemens, fit sur-le-champ tourner la montagne par quelques régimens, qui arriverent sur la hauteur avant les Turcs, & se logerent dans leurs propres retranchemens. Cette manœuvre habile obligea ces derniers à se renfermer dans la place.

Le 29, toute l'armée Russe se rassembla devant Silistrie. Le maréchal de Romanzow fit les dispositions nécessaires pour un assaut général; mais on ne put l'exécuter, à cause des sorties continuelles de la garnison, & des attaques que les Turcs dirigeoient principalement contre la montagne dont on les avoit chassés. On fut informé en même tems que le grand-visir avoit détaché cinquante mille hommes de son camp pour venir

au ſecours des aſſiégés, & qu'il ſe diſpoſoit lui-même à marcher pour couper la retraite à l'armée Ruſſe. C'étoit bien le moment ; mais ſon plan & ſes ordres l'obligeant à ne rien haſarder, s'il fit courir le bruit qu'il vouloit s'ébranler, c'étoit une ruſe qui eut ſon effet, ou au moins qui parut l'avoir. Il eſt certain que le maréchal, après les pertes qu'il avoit faites, & le coup de main qu'il avoit entrepris ſur Siliſtrie ayant manqué, il étoit de ſa prudence de lever le ſiege & de repaſſer le Danube. C'eſt à quoi il ſe détermina. L'ordre en fut donné la nuit du 30, & pour maſquer ſon deſſein, il fit faire un feu plus vif. La retraite ſe fit en bon ordre, & dura trente heures avant d'arriver aux ſaïques. On emmena quelques canons trouvés dans les retranchemens ; mais l'arriere-garde fut continuellement harcelée par les troupes ſorties de Siliſtrie.

Le premier juillet, l'armée arriva à un défilé qu'il falloit néceſſairement paſſer. Il étoit défendu par treize mille hommes détachés de l'armée de Numan-Pacha. Le général Weiſſmann ne balança pas à les attaquer de front, quoique retranchés ; mais il prit en même tems la précaution de les faire tourner par pluſieurs régimens. Les Turcs oppoſerent la plus vigoureuſe réſiſtance ; ils oſerent même ſortir de leurs retranchemens, & envelopperent entiérement l'arriere-garde du corps qui les attaquoit, & qui ſe replioit. Dans ce moment déſeſpéré, le général Weiſſmann fit les plus grands efforts pour rallier ſes ſoldats rebutés ;

rebutés ; mais comme il les conduiſoit à une nouvelle attaque, il perdit avec la vie la ſatisfaction de voir le ſuccès de ſes efforts & de ſon intelligence. Les Turcs, attaqués en flanc par les régimens envoyés pour les tourner, ſe débanderent à l'inſtant, & l'armée Ruſſe paſſa le défilé.

Elle traverſa le fleuve les jours ſuivans, & le 7 elle étoit entiérement à l'autre bord, campée à Beillick, ſur une petite éminence, où elle fut diſpoſée en deux lignes. Le 9, elle célébra avec beaucoup de pompe le jour anniverſaire de l'avénement de l'impératrice de Ruſſie au trône. Il ſeroit inutile de diſſimuler la perte que cette entrepriſe cauſa à l'armée Ruſſe. Elle dut être très-conſidérable : la cavalerie ſur-tout y ſouffrit beaucoup ; mais il eſt à croire que les Turcs furent également affoiblis par la multiplicité des combats qu'ils eurent à eſſuyer, puiſqu'ils ne tenterent point de profiter de l'état de foibleſſe où devoient ſe trouver alors leurs ennemis. De part & d'autre l'ardeur fut ralentie. Le grand-viſir, perſuadé de l'avantage de ſa poſition, & ne voulant point expoſer ſon armée, ne quitta point ſes montagnes. Le comte de Romanzow, quoique renforcé par pluſieurs régimens qui lui furent envoyés de Pologne, reſta tranquille juſques vers le milieu de ſeptembre, qu'il entreprit de repaſſer une ſeconde fois le Danube.

Alors il y eut de nouvelles actions, dans leſquelles les Ruſſes eurent communément du ſuccès. On en cite une qui fait honneur au géné-

ral Suwarow, & qu'à ce titre on rapporte ici.

« Le séraskier Numan-Pacha, honteux de la défaite du corps qu'il commandoit, & qui fut battu à Budgiuk-Kainardgi, voulant rétablir sa réputation flétrie par cet échec, & renforcé par un corps considérable qui lui avoit été envoyé de Silistrie, résolut d'enlever le château d'Hirsova, occupé par le corps que commandoit aux environs le général Suwarow. Dans ce dessein, il détacha de Karason le pacha Dgiafer avec huit mille hommes, la plupart d'infanterie, & quelques pieces d'artillerie : mais voulant masquer cette entreprise, il fit faire par Czerkes & Arnaut, pachas, un mouvement du côté du général Ungern, posté à Babadagh. Le 14 septembre, Dgiafer parut en effet sous le château d'Hirsova, & y attaqua le corps du général Suwarow : celui-ci l'amusa, en attendant qu'une brigade Russe, placée sur une isle, eût pu venir le joindre. Dès ce moment, il tomba sur l'ennemi qui, se voyant enveloppé tout-à-coup, ne chercha qu'à s'échapper dans le plus grand désordre. Poursuivi ainsi l'espace de trente werstes, il eut deux mille hommes tués, & deux cents prisonniers. Il perdit six canons, un mortier, les équipages & la plus grande partie de ses munitions de guerre & de bouche. »

Le 26 du même mois, le comte Soltikow attaqua avec le même succès, près de Borcneczt, Achmet-Pacha, séraskier de Widin, qu'il battit complétement; & qu'il fit prisonnier avec deux baïactars, deux odas-pachas, un iman & un derviche.

Le 7 octobre, le général Ungern, à la tête de dix mille hommes, tomba avec tant d'impétuosité sur un corps de vingt-cinq mille Turcs, que plus de la moitié prit la fuite, & qu'il n'éprouva de résistance que de la part du séraskier Achmet-Benedid. Celui-ci cédant au nombre & mis en déroute, se replia vers Silistrie, en laissant environ mille hommes prisonniers, & après en avoir eu huit cents tués.

Quelques jours après, le général Romanzow passa de nouveau le Danube pour reprendre le siege de Silistrie, & étendre ses opérations du côté de la mer Noire. Ce projet étoit digne de ceux qui, dans cette guerre mémorable, étoient sortis du cabinet de Pétersbourg. Il s'agissoit de s'établir en Bulgarie, de dégager les défilés du mont Hémus, qui sépare cette province de la Romanie, en attirant ailleurs le grand-visir qui les occupoit, ou à le tourner, s'il s'obstinoit à garder sa position. En s'étendant vers la mer Noire, les Russes étoient maîtres du Danube jusqu'à ses embouchures. Ce fleuve leur facilitoit le transport de l'artillerie & des munitions, qu'ils pouvoient ainsi conduire le long des côtes, & par ce moyen effectuer des invasions jusqu'aux portes de la capitale de l'empire. Ils ne trouvoient guere qu'un obstacle à l'exécution de ce projet : c'étoit le port de Warna, le meilleur de la Bulgarie, dont il étoit important de se rendre maître. Aussi fut-il le premier objet de l'attention des généraux Russes. On a eu peu de détails sur cette opération, qui

ne réuſſit point. Voici ce qu'on en a publié généralement :

« Le feld-maréchal comte de Romanzow ayant traverſé le Danube dans le courant du mois d'octobre, les lieutenans-généraux Ungern & prince d'Olgoroucki ſe porterent dans les environs de Karaſſon, où ils rencontrerent un corps de quinze mille Turcs qu'ils attaquerent le 27, en tuerent quinze cents, firent ſept cents ſoixante & douze priſonniers, parmi leſquels leur commandant Omer, pacha à trois queues. De là, les mêmes généraux s'avancerent vers la ville de Bazardgic, dont ils s'emparerent après en avoir chaſſé le ſéraskier Daghiſtauli : on y trouva quarante pieces de canon. Ces ſuccès les engagerent à s'avancer juſqu'à Warna.... La conquête de cette place auroit été d'une importance infinie pour les Ruſſes, qui pouvoient enſuite paſſer l'hiver en Bulgarie ; mais cette entrepriſe manqua, ſoit que l'on fût mal informé de l'état de la place & de la garniſon, ſoit que le nombre des troupes fût trop petit pour cette entrepriſe. Cependant ce détachement attaqua les retranchemens des Turcs, & eut d'abord de l'avantage ; mais après un combat long & meurtrier, les Ruſſes furent obligés de ſe retirer en laiſſant beaucoup de morts & du canon. On dit encore qu'ils furent attaqués dans leur retraite & mis en déroute par le pacha d'Andrinople, qui marchoit au ſecours de Warna. Le grand viſir, qui connoiſſoit toute l'importance de cette place, quitta ſon camp de Chiumla pour

la ſecourir ; mais il y retourna dès qu'il apprit la retraite des Ruſſes. Il ne ſe départit point du plan ſage qu'il avoit adopté au commencement de la campagne : il évitoit une action générale ; il épuiſoit l'ennemi par de petits combats, en même tems qu'il conſervoit ſon armée dans ſon entier.

Quant au ſiege de Siliſtrie, il dura pluſieurs ſemaines, & la garniſon montra une bravoure & une conſtance inaltérables. Il y eut continuellement des ſorties & des aſſauts. Les Ruſſes qui, outre cette réſiſtance, avoient à combattre encore les élémens & l'intempérie de la ſaiſon déjà très-avancée, craignant que la communication entre les deux rives du Danube ne devînt impraticable par l'abondance des pluies qui tomboient journellement, prirent le parti de repaſſer le fleuve, contens des avantages qu'ils avoient remportés & d'avoir mis les Turcs dans l'impoſſibilité de rien entreprendre pendant l'hiver, leurs forts & leurs magaſins ayant été détruits.

Cette campagne ne fut point auſſi glorieuſe pour les Ruſſes que la précédente. Ils éprouverent de grandes pertes ; leur cavalerie ſur-tout fut abymée : il fallut ſonger aux moyens de la rétablir, & lui donner des quartiers tranquilles, où elle ne fût point expoſée aux mouvemens de Haſſan-Pacha, qui ſe propoſoit de tenir les Ruſſes en haleine pendant l'hiver, & de les inquiéter partout où il le pourroit. En conſéquence, le maréchal de Romanzow diſtribua, dans les environs de Jaſſy, le long du Pruth, les régimens qui

avoient le plus souffert en Bulgarie. Il fortifia Jalonizka, & y établit une nombreuse garnison, pour pouvoir, de cet endroit, veiller sur les mouvemens des Turcs; & il fit occuper la Valaquie par ses troupes légeres, pour couvrir ses magasins & ses quartiers.

Pendant cette campagne, il y eut quelques événemens en Crimée, dont on ignore également les détails. Il s'en passa peu de considérables sur mer & dans les isles de l'Archipel. Paros fut la station principale des Russes : ils ne la quitterent que pour faire quelques descentes dans les isles de Négrepont, de Chypre & de Candie, où ils se contenterent de faire quelque butin. Il paroît que le principal objet du comte Orlow fut d'empêcher que des vaisseaux étrangers ne portassent dans les ports de la Turquie des provisions & des marchandises; mais il ne put mettre obstacle au transport du bled & d'autres approvisionnemens que la Syrie & l'Egypte fournissoient à Constantinople, qui fut ainsi préservée du plus grand danger que pouvoit lui causer cette guerre.

Campagne de 1774 *sur le Danube.*

Les pertes que l'armée de Romanzow avoit éprouvées la campagne précédente, furent réparées avec tant d'ardeur & de succès, que dès le printems de 1774, ce général se mit en mouvement pour agir plus vigoureusement encore que jamais. Presque toutes les troupes que la

Ruſſie avoit en Pologne, une grande partie de l'armée qui ſe trouvoit ſur les frontieres de la Suede lorſqu'elle craignoit une rupture avec cette puiſſance, & trente mille recrues, furent envoyées en Moldavie, pour forcer par un dernier effort, l'ennemi à demander la paix. L'armée du grand-viſir ſe montoit à plus de deux cents mille hommes. Quelle entrepriſe que celle d'attaquer de pareilles forces, couvertes par un fleuve tel que le Danube ! Romanzow oſa la tenter, & le ſuccès le plus brillant l'a couronné.

Ce fut dès le 18 mai que commencerent les opérations, en attaquant & en chaſſant les corps & les poſtes avancés ſur la rive gauche du fleuve, & particuliérement dans le Bannat. Ce premier mouvement donna lieu à pluſieurs actions qu'il ſeroit trop faſtidieux de rapporter : il ſuffira de dire qu'elles furent toutes heureuſes pour les Ruſſes, & que tandis que les troupes agiſſoient, le général faiſoit deſcendre ſur la riviere Agis une flotte de bateaux préparés pour le paſſage du Danube. Vers la fin du mois, un détachement de Coſaques, après avoir défait entre les villages de Kabalki & d'Abtat, un corps de douze cents Turcs, commandés par Kaſt-Pacha, s'étoit déjà avancé, en les pourſuivant, juſqu'aux environs de Siliſtrie & de Kapkardzy.

Le 8 juin, le major Deniſow ſoutint, avec quatre cents hommes, le choc de mille Ottomans, qui non-ſeulement ne purent l'entamer, mais qui furent battus & diſperſés par lui, malgré

leur ſupériorité & l'avantage de l'attaque. Cinq priſonniers de marque & un drapeau furent les trophées de ſa victoire. Des ſuccès pareils & journaliers dûrent encourager les Ruſſes. Ils s'avançoient avec confiance, lorſque la cavalerie Turque, forte de cinq mille hommes, voulut s'oppoſer à la marche de l'avant-garde que commandoit le général Kamenskoy, & qui ſe dirigeoit ſur la ville de Badzarzick. Cette avant-garde étoit précédée d'un petit nombre de Coſaques qui ne purent réſiſter au premier choc de la cavalerie Turque. Ils plierent, quoique ſoutenus par deux eſcadrons; & peut-être qu'ils euſſent entraîné le reſte, ſi les princes Pierre de Holſtein & de Waldeck n'euſſent, par leur bravoure & leur exemple, décidé le courage chancelant des Ruſſes. Le piſtolet à la main, ils ſe jettent avec tant d'intrépidité ſur les Turcs, qu'ils les forcent à ſe replier eux-mêmes, les pourſuivent au-delà même du camp qu'ils avoient occupé, & à vingt werſtes de chemin. Les ſuites de cette affaire furent la diſperſion de cette cavalerie Ottomane, la priſe de trois canons, de ſept drapeaux, du Capidgy-Pacha, priſonnier, avec ſix Baïractars, quarante Janiſſaires & Spahis, ſoixante & quinze autres de moindre rang, & enfin la ville de Badzarzick, dont le général Kamenskoy s'empara en même tems.

Tout fuyoit ainſi devant l'armée Ruſſe lorſqu'elle avançoit vers le Danube. Son avant-garde y parvint le 15; & la nuit du 16 au 17, à la

faveur des bateaux descendus par l'Agis, elle effectua le passage sous les ordres du colonel Suwarow. C'étoit vis-à-vis de Turtuckai, où campoient trois mille Turcs aux ordres de Bochnia-Mustapha. Ce pacha voulut s'y opposer avec quelques galeres qui firent résistance : mais elles furent bientôt obligées de s'éloigner ; & le pacha, abandonnant son camp aux Cosaques qui le poursuivoient, se retira à Rusczuck. D'un autre côté, le major Jurgenfen tomba sur un millier de Turcs qui gardoient les isles de Kladowa & d'Orsowa, & qui, effrayés de l'approche de l'ennemi, se retiroient dans le bannat de Krajawa. L'action dura six heures, & les Turcs laisserent deux cents morts sur le champ de bataille. Jamais les Ottomans ne montrerent plus de bravoure & de constance. Quatre fois ils revinrent à la charge ; & ils eussent écrasé un régiment d'infanterie, dans lequel ils avoient déjà pénétré, si deux escadrons d'hussards qui les tournerent, ne les eussent attaqués à tems. Depuis cette affaire, les troupes légeres du prince Kamenskoy s'étendirent jusqu'aux environs de Warna, & couperent ainsi la communication de cette ville avec Silistrie.

Il se trouvoit alors plus de cinquante mille Russes au-delà du Danube. Le 22, le comte de Romanzow le passa avec le gros de son armée, & se porta à quatre lieues vers Silistrie. Le général Loyd, Anglois, eut ordre de s'avancer avec quatre régimens, pour faire, dans l'isle qui se trouve vis-à-vis Silistrie, les dispositions néces-

faires au siege de cette place. Le général Soltikow fut chargé d'observer l'ennemi, qui s'étoit retiré à Rusczuck.

Le plan des opérations du général Romanzow est le chef-d'œuvre de l'art militaire, comme son exécution en est le type. Il avoit pour objet de renfermer une armée de deux cents mille hommes, & de lui couper toute communication avec ses garnisons & ses magasins. Déjà celle de Silistrie avec le port de Warna étoit interceptée, de même qu'avec le camp du grand-visir. D'un autre côté, Soltikow pressoit les Ottomans vers Rusczuck, tandis que Romanzow, couvrant Silistrie, occupoit le centre de la ligne que ses troupes décrivoient. Il ne falloit plus que s'emparer des défilés des montagnes qui conduisoient au camp du grand-visir. Dès le 25, le colonel Uwarow fit reculer un poste de six cents Turcs près du village de Kadiskug, & rendit la liberté à cinq mille chrétiens que les Turcs poursuivoient. Le même jour, le général Kamenskoy s'étant avancé jusqu'à la riviere Kamsku, en délogea Arnaut-Pacha, & s'empara de toute cette partie de montagnes. Le 27, le général Soltikow, faisant le siege de la ville de Rusczuck, repoussa vivement l'ennemi qui avoit fait une sortie sur le régiment d'Ahszeroficz, posté sur le chemin de Constantinople. De la droite à la gauche de l'armée, tout alloit ainsi de concert pour s'approcher du grand-visir & le resserrer de plus en plus. Le 28, le général Kamenskoy, s'avançant vers Jenibazar, fut attaqué

par le féraskier Daghislauli-Pacha avec un corps de cinq mille cavaliers. La défense fut aussi vive que l'attaque étoit vigoureuse ; les Turcs plierent & furent poursuivis jusqu'aux environs de Chiumla, où campoit le visir. On leur fit plusieurs prisonniers ; ils perdirent six drapeaux. Le 30, le colonel Rosen, envoyé par le même général à Razgrad, fut coupé de trois côtés par l'ennemi. Il alloit être enveloppé, lorsque le général, prévenu de la position de ce détachement, sort de son camp pour aller le dégager. A ce mouvement, le visir sortit lui-même de Chiumla avec un corps considérable ; mais Kamenskoy, ne balançant point à l'attaquer, le repoussa jusques près de ses retranchemens, fit prisonniers un pacha & plusieurs Turcs, en tua un grand nombre & s'empara de huit drapeaux. Cette attaque hardie & heureuse porta la terreur dans le camp de l'armée Ottomane. Dès lors les troupes se mutinerent & refuserent de combattre. « Les soldats, dit un auteur impartial, pillerent les bagages, volerent, massacrerent les officiers, & abandonnerent leurs drapeaux ; ils se licencierent par milliers, & marcherent en corps nombreux vers l'Hellespont, en commettant toutes sortes de ravages sur leur route. Leur arrivée aux environs de Constantinople effraya tellement la cour & la capitale, qu'après avoir fait en vain des prieres, des promesses & des offres d'argent pour les engager à retourner au camp, les ministres, au lieu de punir ces séditieux, furent obligés de leur four-

nir des vaiſſeaux pour les tranſporter en Aſie. La ſédition & la frayeur devinrent ſi générales, que cent quarante mille hommes déſerterent leurs drapeaux & refuſerent de ſervir ſous leurs officiers. Avant même que la mutinerie fût parvenue au comble dans le camp général de Chiumla, le viſir ne put jamais, par ſa préſence, empêcher les Européens & les Aſiatiques de ſe maſſacrer. On aſſure qu'il fut lui-même abandonné par la cavalerie qui lui ſervoit de garde; & l'immenſe armée qu'il commandoit à l'entrée de la campagne, fut en peu de jours réduite à rien. C'eſt par un événement pareil qu'on peut juger des avantages d'une armée ſoumiſe aux loix d'une diſcipline exacte, ſur un amas confus de ſoldats ſujets à la révolte, comme les Turcs en ont donné ſi ſouvent l'exemple.

Le maréchal de Romanzow ne négligea pas des circonſtances auſſi heureuſes. Il plaça les diviſions de ſon armée d'une maniere ſi avantageuſe, & il s'empara ſi bien de tous les poſtes importans, qu'il coupa toutes les communications du grand-viſir; de ſorte qu'il étoit impoſſible aux Ottomans de ſubſiſter & de ſe retirer. En inveſtiſſant ainſi le grand camp de Chiumla, il tenoit entre ſes mains le ſort de l'empire Muſulman.

Il ne reſtoit au viſir d'autre reſſource que celle de gagner du tems. Il propoſa une ſuſpenſion & un nouveau congrès; mais il fut obligé de ſe ſoumettre aux articles de paix que lui preſcrivit le vainqueur. Ils ne furent que très-modérés, & le comte de Romanzow ne demanda que ce que

la cour de Ruſſie avoit exigé lors des négociations de Fockhiani & de Buchareſt.

La Porte, informée de l'état de détreſſe où ſe trouvoit le grand-viſir, ſentit que le moment ne comportoit aucun délai ; le divan conſentit donc à la paix, & le mufti ne balança plus à donner ſon fetfa pour la conclure. « Puiſque, » dit-il, nos troupes ne veulent plus combattre, » il eſt néceſſaire de faire la paix. »

Dès le 13 juillet, les plénipotentiaires Turcs arriverent au quartier du général Kamenskoy. Ils vouloient aller au camp de Romanzow ; mais on diſpoſa les choſes de maniere que le traité devoit ſe faire à Buyuck-Canarſchi, lieu célebre par la défaite & la mort du général Weiſſmann. On y prépara tout pour leur réception, & le 14 on y fit défiler pour leur ſûreté deux régimens d'infanterie & cinq eſcadrons de cavalerie. Le 15, le maréchal de Romanzow ſe rendit, avec le lieutenant-général prince de Repnin, à cet endroit, où le lendemain arriverent les deux ambaſſadeurs Ottomans, Achmet-Effendi & le Rheis-Effendi, avec vingt perſonnes de ſuite.

La premiere conférence dura quatre heures. Les plénipotentiaires Turcs ſe retirerent enſuite dans leurs tentes, dreſſées à une demi-lieue de Buyuck-Canarſchi. Le 17, ils revinrent à dix heures du matin pour la ſeconde conférence, qui ne dura que trois heures, & dans laquelle la paix fut définitivement concluë. Mais, pour lever toute équivoque de part & d'autre, les

articles en furent dreſſés en trois langues, avec promeſſe de faire ratifier cette paix par le grand-viſir dans l'eſpace de trois jours. Nous ne rapportons ces détails que pour prouver à quelle extrêmité ſe trouvoient réduits alors & l'armée & le conſeil du grand-ſeigneur. Les plénipotentiaires même prierent avec inſtance le général Ruſſe de faire publier une ſuſpenſion d'armes dans tous les corps détachés de ſon armée.

Telle fut la fin de cette guerre, la premiere qui ait ouvert les yeux de l'Europe ſur la foibleſſe d'un gouvernement que l'on étoit trop accoutumé à redouter. Muſtapha III étoit mort le 21 janvier 1774. Son frere Abdulhamet lui avoit ſuccédé, & en vain le nouveau ſultan s'étoit donné tous les ſoins imaginables pour réparer les malheurs des campagnes précédentes; l'aſcendant des Ruſſes prévalut ſur ſes efforts. Il ſe vit réduit à ſigner une paix qui couvrit de honte l'empire du Croiſſant, & qui apprit aux puiſſances de l'Europe qu'il étoit poſſible d'abaiſſer ſon orgueil. La criſe où il ſe trouve aujourd'hui, & ſur laquelle les yeux de l'Europe ſont fixés, en dit plus que toutes les reflexions que nous pourrions faire à ce ſujet. Nous nous bornons à donner ici l'extrait détaillé du traité de paix de 1774, pour rappeller au lecteur les conditions ſous leſquelles cette guerre fut terminée.

*

Traité de paix entre l'empire de Ruſſie & la Porte Ottomane, conclu au camp de Chiuſcive-Cainardi, le 26 juillet 1774.

I. Stipulation de paix entre les états, d'amniſtie, de pardon, de rappel & réintégration en faveur de leurs ſujets détenus ou exilés.

II. Obligation reſpective de ne pas donner aſyle aux ſujets fugitifs pour crime, à l'exception de ceux qui embraſſeroient en Ruſſie le chriſtianiſme, & le mahométiſme en Turquie.

III. Stipulation d'indépendance pour les Tartares de Crimée, Budziack, Cuban, Yediſſan, Giamluiluc, Sedikal; ſauf, quant à leur identité de religion avec les Muſulmans, leur déférence au ſultan qui en eſt le chef, ſans que leur liberté politique y ſoit compromiſe en rien. Ceſſion auxdits Tartares, par la Ruſſie, de tout ce qu'elle avoit conquis dans la Crimée & le Cuban, excepté les fortereſſes de Kertſch & de Jeni-Kalé, des diſtricts entre les fleuves Berda, Konſchiwode & le Dnieper, & ce qui s'étend juſqu'aux frontieres de la Pologne, entre le Bog & le Dnieſter, excepté la fortereſſe d'Oczakow, qui reſtera à la Porte avec ſon ancien diſtrict.

V. Convention par la Ruſſie de tenir à la Porte un miniſtre du ſecond ordre, qui y ſera précédé par celui de l'empereur d'Allemagne, à égalité de titre, & par l'ambaſſadeur de Hollande, ſinon de Veniſe, à titre ſupérieur ou inférieur du miniſtre de l'empereur.

VI. Stipulé qu'en cas d'envie de ſe faire mahométan de la part de quelqu'un des gens à la ſuite du miniſtre Ruſſe, il ne ſera admis au changement de religion qu'après le châtiment convenable & la réparation de tout tort commis; & pour celui qui montreroit cette envie dans l'ivreſſe, qu'après qu'il aura recouvré ſa raiſon, & en préſence d'une perſonne pour le miniſtre & d'un Muſulman impartial.

VII. Promeſſe par la Porte de protéger le chriſtianiſme & d'avoir égard aux repréſentations du miniſtre de Ruſſie, en faveur de l'égliſe conſtruite à Conſtantinople, énoncée dans l'article XIV.

VIII. Permiſſion aux ſujets Ruſſes d'aller viſiter Jéruſalem & les ſaints lieux, munis de paſſe-ports, ſans payer de droits nulle part, ni ſe voir inquiéter; mais au contraire, appuyés de la vigilance des loix.

IX. Convention d'égards pour les Dragomans à la Porte, comme y étant pour les affaires entre elle & le miniſtre Ruſſe, auprès duquel ils ſont.

XI. Etabliſſement d'une navigation libre pour les vaiſſeaux des deux nations ſur les mers qui les baignent, les rivieres & les canaux de leur intérieur. Permiſſion de la Porte aux vaiſſeaux & ſujets Ruſſes d'aborder dans ſes ports & tous ſes débouchés, & d'y commercer, comme auſſi dans l'intérieur de ſa domination, avec autant de faveurs que les François & les Anglois. Les capitulations des deux nations déclarées ſervir de regles à leurs commerçans, comme ſi elles étoient inſérées au traité.

traité. Permiſſion reſpective aux ſujets des deux états d'y ſéjourner tant qu'il ſera de leur intérêt. Conſentement de la Porte à l'établiſſement de conſuls par-tout où la Ruſſie jugera convenable, & à ce qu'ils aient des Dragomans Baratli. Permiſſion de la Ruſſie aux ſujets de la Porte, de commercer dans ſes états. Obligation par les parties de ſe ſecourir mutuellement dans les accidens de la navigation.

XII. Obligation par la Porte, au cas que la Ruſſie prétendît à des traités de commerce avec Tripoli, Tunis, Alger, &c. d'interpoſer ſon autorité pour les faciliter, & d'en garantir l'exécution.

XV. Convention pour le cas de conteſtation ſur les limites entre leurs ſujets, de les faire régler par des commiſſaires, & ſans qu'elles puiſſent altérer l'harmonie réſultante du préſent traité.

XVI. Reſtitution par la Ruſſie à la Porte, de la Beſſarabie, des villes d'Ackerman, de Khilia, d'Iſmaïlow ou autres lieux, avec leurs dépendances, ainſi que la fortereſſe de Bender, les principautés de Valaquie & de Moldavie, & ce qu'elles comprennent; aux conditions, 1°. d'amniſtie par la Porte envers ceux des habitans qui auroient été fauteurs à ſon égard. 2°. Obligation par elle de ſouffrir la profeſſion du chriſtianiſme, & la conſtruction ou le rétabliſſement de ſes égliſes. 3°. De reſtituer aux monaſteres & aux particuliers les biens à eux enlevés aux environs de Braïlow, Choczin, Bender, &c. 5°. De conſentir à l'émi-

gration des familles dans l'an du jour du traité. 6°. De ne rien demander pour anciens comptes aux habitans. 7°. De ne point exiger de contributions, & même pendant deux ans aucun paiement. 8°. De les traiter favorablement après ce tems, quant aux impositions; au-delà de quoi nul pacha ne leur demandera rien. 9°. De permettre aux princes de Moldavie & de Valaquie, des agens à la Porte, qui les fera jouir du droit des gens. 10°. De consentir à l'interception des ministres Russes en faveur desdits princes, au cas de besoin, & d'y avoir égard.

XVII. Restitution par la Russie à la Porte des isles de l'Archipel, où celle-ci promet les conventions de pardon comme à l'article Ier; & quant à la religion, aux impositions, aux émigrations, même chose qu'au XVIe article.

XVIII. La Russie conservée en propriété du château de Kibourn, à l'embouchure du Dnieper, avec un district suffisant à la rive gauche, & l'angle formé par les déserts d'entre le Bog & le Dnieper.

XIX. *Idem* des forts de Jeni-Kalé & Cherson, en la péninsule de Crimée, avec leurs extensions de la mer Noire à Bubace, en remontant au-delà de la mer d'Asoph.

XX. *Idem* d'Asoph avec les limites énoncées dans les actes de 1700 entre les gouverneurs du Tolstoi & Assiac-Hassan-Bassa.

XXI. La grande & la petite Cabarde engagées à déférer au kan de Crimée, avec lequel elles

s'accordent au ſujet du point de leur dépendance de la Ruſſie.

XXII. Convention réciproque d'annuller les traités précédens, y compris celui de Belgrade, au moyen de ce dont on eſt convenu poſtérieurement, ſauf la convention ci-deſſus de 1700, qui aura toujours ſon plein effet.

XXIII. Convention de la Ruſſie de reconnoître comme à leurs anciens poſſeſſeurs, avant que la Porte les eût, les forts & pays de la partie de la Géorgie, Mingrélie, Bardadgir, Cattales & Scherban, conquis par les Ruſſes, qui les évacueront. Renonciation de la Porte à y rechercher les fauteurs à l'occaſion de la guerre avec elle; à exiger le tribut de filles ou enfans, ou aucun impôt; à n'y reconnoître pour ſes ſujets que ceux qui l'étoient anciennement; à y gêner la religion, & troubler les propriétés ſur les prétentions du gouverneur de Cildir, ou autres officiers. Obligation par la Porte de laiſſer aux Mingréliens & Géorgiens leurs anciens territoires ou forts; par la Ruſſie, de ne point entrer dans leurs affaires avec la Porte, leur ſouveraine, & de ne pas les moleſter.

XXIV. Livraiſon du château d'Hirſova par les Ruſſes, après qu'ils auront tous repaſſé le Danube. Evacuation de la Valaquie & de la Beſſarabie; remiſe enſuite aux Turcs du fort de Guirgiowa d'une part; d'autre part, du fort d'Ehilia, d'Ackerman & de la ville d'Iſmaïlow. Evacuation de la Moldavie par les Ruſſes, qui livreront

Choczin & Bender, lorſqu'ils ſeront paſſés à la rive gauche du Dnieſter, moyennant qu'alors on aura réuni ſous la domination Ruſſe Kibourn & ſes dépendances, ainſi qu'il eſt mentionné par l'article XVIII. Reſtitution par la Ruſſie à la Porte, de l'Archipel ſur l'ancien pied. Conſervation de jouiſſance aux Ruſſes, dans les provinces occupées par eux juſqu'au terme arrêté pour leur évacuation; après quoi ſeulement les Ottomans prendront poſſeſſion des forts & des pays d'où les Ruſſes emmeneront toutes munitions, ſauf l'artillerie Turque. Engagement de la Porte à laiſſer pendant un an l'émigration libre aux habitans qui auroient ſervi la Ruſſie ou qui auroient l'intention d'y aller s'établir.

XXV. Liberté, ſans rançon, de tous priſonniers ou eſclaves, reſpectivement, ſauf les mahométans devenus chrétiens en Ruſſie, & les Ruſſes devenus muſulmans en Turquie; comme auſſi de tous chrétiens faits ſerfs, ſoit Polonois, Moldaves, Valaques, Péloponéſiens, habitans des isles ou Géorgiens; enfin de tous Ruſſes captifs en Turquie, & Turcs captifs en Ruſſie.

XXVI. Convention d'avis mutuels du traité pour les livraiſons de l'article XXIII, & dans les deux derniers articles des autres procédés à ſuivre auſſi-tôt après ledit traité pour ſa confirmation, les ratifications, les échanges, enfin la ceſſation des hoſtilités.

Quelque honteuſe que fût cette paix pour la

Turquie, le peuple, fatigué des malheurs des campagnes précédentes, & craignant de nouvelles humiliations, l'enviſagea comme un bonheur. Le grand-viſir en mourut de chagrin en retournant à Conſtantinople. Sa poſition au camp de Chiumla, dit encore M. Williams, rappelle celle de Pierre le Grand ſur les bords du Pruth en 1711. Ils ſe trouverent l'un & l'autre à la merci de leurs ennemis, & le ſort des deux empires dépendit en grande partie de ces deux momens. Chacun d'eux s'en tira mieux qu'il ne pouvoit l'eſpérer; avec cette différence cependant, que le czar échappé au danger qui le menaçoit, en devint plus formidable, & que la Porte épuiſée ſe contrit de honte & montra ſa foibleſſe.

Tandis qu'on ſignoit la paix ſur le Danube, le capitan-pacha, après de petits combats contre la flotte très-inférieure des Ruſſes, qui étoit dans la mer Noire, débarqua vingt mille hommes dans la Crimée, qui avoient à leur tête Dewlet-Gherai. Ces forces s'étant jointes aux Tartares, ſe battoient contre la ſeconde armée Ruſſe, commandée par le prince d'Olgoroucki, lorſque les envoyés des deux puiſſances apporterent la nouvelle de la paix. La bataille ceſſa au même inſtant, & les deux armées rentrerent dans leurs camps avec une tranquillité ſurprenante.

Dans la Méditerranée, il n'y eut pendant le cours de cette campagne aucune action remarquable.

Il n'eſt point du plan de cet ouvrage d'entrer

dans des discussions politiques sur les avantages ou les désavantages qui résulteront de cette guerre. On ne s'est proposé que de retracer les événemens auxquels elle a donné lieu, & les causes des révolutions qu'elle a préparées. On a eu pour but sur-tout de prouver par des exemples quels avantages les puissances de l'Europe auront sur le gouvernement des Turcs toutes les fois qu'elles voudront les faire valoir. Il paroît que le moment est arrivé. Puissent les projets qui occupent à cet égard les cabinets ne s'exécuter que pour le bien de l'humanité, rendre aux hommes asservis sous le joug de l'esclavage leur antique vertu, & écarter du milieu des nations policées un système de gouvernement humiliant pour la raison, redoutable par ses préjugés même & son ignorance, & qui le deviendroit encore davantage, s'il acquéroit des lumieres & une forme plus rapprochée des autres gouvernemens !

La fermentation qui agite depuis quelques années la politique des cours de Vienne & de Pétersbourg, vient déjà de faire passer sous le sceptre de Catherine une grande partie de la Tartarie. La Crimée devient paisiblement une province de son empire. S'il est du sort des peuples d'éprouver de grandes révolutions, il est consolant qu'elles s'operent sans effusion de sang. Sans doute qu'on envisagera ce grand événement sous différens rapports ; mais comme il est de la sagesse ainsi que de la justice de ne juger des actions des rois que sur les motifs qui les dirigent, nous transcrirons ici le

manifeste que l'impératrice a fait publier en prenant possession de la Crimée. C'est un monument à déposer dans les annales de l'Europe.

Manifeste de Sa Majesté l'impératrice de Russie, sur les motifs qui l'engagent à s'emparer de la Crimée, rendu au mois d'avril 1783.

NOUS Catherine II, par la grace de Dieu impératrice & souveraine de toutes les Russies, &c. Quoique dans la derniere guerre que nous avons eu à soutenir contre la Porte Ottomane, la victoire nous eût donné le droit de retenir sous notre domination la province de Crimée, que la force de nos armes avoit mise entre nos mains; cependant nous avons cru dans le tems devoir sacrifier cette conquête & d'autres plus étendues au rétablissement de la bonne intelligence, surtout ayant formé des Tartares un peuple libre & indépendant, afin d'éloigner pour jamais la cause des démêlés qui se sont élevés trop souvent entre les deux cours. Mais, nonobstant ces sacrifices & ces mesures sages, qui devoient assurer la paix & la tranquillité aux frontieres de nos états, nous n'avons cependant point obtenu le précieux fruit de nos soins. Les Tartares se sont laissé engager, par des instigations étrangeres, à des procédés contraires à l'état de bonheur où nous les avons placés. Le kan choisi par eux-mêmes lors de cette révolution, a été chassé de

ſes états par un étranger dont les vues étoient de les remettre ſous le joug de leur ancienne domination. Une partie de ces peuples s'attacha aveuglément à l'uſurpateur, & le reſte ne fut pas en état de faire réſiſtance. Nous nous vîmes donc dans la néceſſité, pour conſerver l'édifice de paix élevé par nos mains, de prendre ſous notre protection la partie bien intentionée des Tartares, pour leur aſſurer la liberté de choiſir un kan légitime, & mettre celui-ci en état d'exercer l'autorité attachée à ſon rang. Il nous fallut mettre nos troupes en mouvement, en tranſporter une partie dans la Crimée par la plus rude ſaiſon de l'année, l'y entretenir long-tems, & enfin employer la force contre les rebelles, en nous expoſant même à une nouvelle guerre avec la Porte. Cependant, graces à Dieu, cet orage ſe diſſipa ſans exploſion, par la ſage démarche de la Porte, qui reconnut le kan légitime dans la perſonne de Sahib-Gherai. Il en coûta des finances conſidérables à notre empire pour terminer heureuſement ces démêlés; & le moins que nous duſſions attendre, c'étoit d'en être dédommagés par le bon voiſinage & la tranquillité: mais cet eſpoir s'eſt trouvé déçu par la ſuite. Un nouveau ſoulevement, dont l'origine ne nous eſt point inconnue, nous força de faire de nouveaux préparatifs & de faire encore marcher des troupes dans la Crimée & le Cuban, où elles ſont encore, attendu que ſans leur préſence il n'y auroit eu ni ordre ni paix chez les Tar-

tares, étant démontré par l'expérience d'un grand nombre d'années, que la dépendance où ces peuples étoient de la Porte occasionnoit des démêlés entre les deux puissances, & que leur état d'indépendance ne nous causoit pas moins beaucoup d'inquiétude & de dépenses par l'incapacité où ils sont de jouir des fruits précieux de la liberté. Il est généralement connu que, quoique nous ayons eu plus d'une occasion bien fondée de faire entrer des troupes dans la Tartarie, cependant, aussi long-tems que l'intérêt de notre empire a pu s'accorder avec l'espoir du mieux, nous ne nous sommes attribué aucun droit de commander dans ce pays, & nous nous sommes même abstenus d'une juste vengeance & punition contre ceux des Tartares qui avoient exercé des hostilités contre la partie bien intentionnée. Mais aujourd'hui, si nous pesons d'un côté les dépenses énormes que ces événemens nous ont occasionnées, & qui se montent à plus de douze millions de roubles, sans faire mention de la perte des hommes, plus cruelle que celle des trésors; & si nous faisons attention que la Porte commence à reprendre sa premiere autorité dans la Tartarie, sur-tout dans l'isle de Taman, où un officier Turc, venu avec des troupes, a fait trancher la tête à un envoyé de Sahib-Gherai, qui lui demandoit la raison de sa venue, & a déclaré tous les habitans sujets de Sa Hautesse; il en résulte que nos premieres obligations cessent de nous lier, en ce qu'elles regardent la liberté

& l'indépendance des Tartares, que les meſures que nous avions cru ſuffiſantes pour prévenir la méſintelligence ne le ſont pas, & que nous ſommes rétablis dans tous les droits dont nous nous étions déſiſtés à l'époque du dernier traité de paix. En conſéquence, & d'après le devoir qui nous eſt impoſé de veiller à la gloire & à la ſûreté de notre empire, comme d'y conſerver la tranquillité; afin auſſi de trouver enfin un moyen efficace de ſupprimer à jamais l'occaſion de tout démêlé entre la Porte & notre empire, & de maintenir entre nous une paix conſtante, qui eſt le but de tous nos vœux; enfin, pour nous procurer une indemnité convenable à tous les frais que les troubles nous ont fait faire, nous avons formé la réſolution de réunir ſous notre domination la preſqu'isle de Crimée, l'isle de Taman & le Cuban. Et en annonçant par le préſent manifeſte impérial, aux habitans de ces pays, ce changement de gouvernement, nous promettons ſolemnellement de les traiter comme nos ſujets naturels, de protéger & défendre leurs perſonnes, biens, temples & religion, dont le libre exercice leur ſera toujours laiſſé avec toutes les cérémonies qui y ſont attachées; en un mot, de faire jouir chaque état & condition des mêmes droits & privileges ou avantages dont ces états jouiſſent actuellement dans nos autres provinces. En revanche de quoi nous attendons & nous exigeons de la reconnoiſſance de nos nouveaux ſujets, que libres enfin de tout danger & de tout

désordre, jouissant de la paix & du repos à l'ombre des loix, ils travaillent à l'envi pour égaler le zele de nos autres sujets, & mériter comme eux notre bienveillance impériale. Donné dans notre résidence de S. Pierre, le 8 avril de l'an de grace 1783, & de notre empire le 21e.

Signé, CATHERINE, *m. ppriâ.*

Fin de la troisieme & derniere partie.

TABLE.

PREMIERE PARTIE.

Description géographique de la Turquie d'Europe.

De l'empire Ottoman en général. Pag. 1
De la Turquie d'Europe ; sa division. 4

Partie septentrionale de la Turquie d'Europe.
De la Petite-Tartarie. 4
De la Bessarabie. 17
De la Moldavie. 18
De la Valaquie. 24
De la Croatie. 25
De la Bosnie. 26
De la Dalmatie. 27
De la Servie. 28
De la Bulgarie. 40
De la Romanie. 40
Description des Dardanelles. 43

Partie méridionale de la Turquie d'Europe.
De la Macédoine. 56
De l'Albanie. 58
De la Livadie. 60
De la Morée. 63
Des isles de la Grece ou de l'Archipel, apparte-

nantes aux Turcs. 67
De l'isle de Candie. 68
Siege de Candie par les Turcs. 70
De l'isle de Négrepont. 71
Des isles Cyclades qui appartiennent aux Turcs. 73
Des isles Sporades qui appartiennent aux Turcs. 75
Des isles de l'Archipel, situées sur les côtes d'Asie, & qui appartiennent aux Turcs. 76

Des isles de la Méditerranée appartenantes aux Turcs.
De l'isle de Rhodes. 78
Siege de Rhodes par Soliman II. 80
De l'isle de Chypre. 85

SECONDE PARTIE.

De la constitution actuelle des troupes de l'empire Ottoman. 88
De l'infanterie Capiculy. 89
De la cavalerie Capiculy. 100
De l'infanterie Serratculy. 104
De la cavalerie Serratculy. 107
Des Tartares. 109

Des emplois supérieurs de la milice des Turcs.
Du Grand-Visir. 112
Du Séraskier. 115
Des Pachas. ibid.
Des Beyglierbeys. 117

De l'Aga des Janissaires. 119
De l'ordre de camper des Turcs. 120
De la discipline observée dans les camps des Turcs. 124
Des marches des armées Turques. 126
De la maniere de combattre des Turcs. 128
De la marine des Turcs. 130
Tableau général & historique de la constitution militaire de l'empire de Russie. 132
De la marine Russe. 144

TROISIEME PARTIE

Contenant le détail historique des principaux événemens de la guerre de 1768 entre la Russie & la Porte. 151

Campagne de 1769 en Moldavie. 162
Campagne de 1770. 190
Campagne de 1770 sur mer. 217
Campagne de 1771. 234
Premiere opération de la campagne de 1771 sur le Danube. 237
Conquête de la Crimee par les Russes, dans la campagne de 1771. 252
Campagne de 1772. 262
Campagne de 1773. 272
Derniere résolution de la cour de Russie, relative aux négociations qui se traiterent au congrès de Bucharest en 1772 & 1773. 273
Manifeste de la Porte sur la reprise d'armes après la dissolution du congrès de Bucharest au mois de mars 1773. 277

Campagne de 1774 *ſur le Danube.* 294
Traité de paix entre l'empire de Ruſſie & la Porte Ottomane, conclu au camp de Chiuſcive-Cainardi, le 26 *juillet* 1774. 303
Manifeſte de Sa Majeſté l'impératrice de Ruſſie ſur les motifs qui l'engagent à s'emparer de la Crimée, rendu au mois d'avril 1783. 311

Fin de la Table.